Ex Libris
HENRY ROUSE VIETS

MEDICO
GIO. ANTONIO MARINO

Harvard Medical Library
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*

VERITATEM PER MEDICINAM QUÆRAMUS

MÉTHODE NATURELLE DE GUÉRIR.

MÉTHODE NATURELLE DE GUÉRIR LES MALADIES DU CORPS ET LES DÉRÉGLEMENS DE L'ESPRIT QUI EN DÉPENDENT.

Traduite de l'Anglois de M. CHEYNE, Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale de Londres.

Avec une Préface du Traducteur, qui contient, entre autres, la description, l'Histoire, la Méthode & les effets de la fameuse Transfusion du sang.

Matiére intéressante pour les Physiciens en particulier ; & pour tous les Hommes en général.

Par M. DE LA CHAPELLE, *de la Société Royale de Londres.*

TOME I.

A PARIS,
Chez J. F. QUILLAU, Fils, rue S. Jacques; vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université.

M. DCC XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

A MONSIEUR
DORTOUS DE MAIRAN,
MEMBRE ET ANCIEN Sécrétaire de l'Académie des Sciences de Paris, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & de la Société Royale de Londres.

MONSIEUR,

TOUS les Potentats du Monde n'empêcheroient point

la chute d'un Ouvrage destiné à tomber. Je ne demande donc point de protection pour ce Livre. Laissons la basse flaterie promettre, & la sotte présomption espérer des choses absurdes. Mais je vous l'offre, Monsieur, *comme un tribut de ma reconnoissance & de l'estime singuliére que j'ai pour vos qualités personnelles.*

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

de la Chapelle.

NOus Commiſſaires de la Faculté, pour éxaminer la *Méthode naturelle de guérir les Maladies du Corps, & les déréglemens de l'Eſprit qui en dépendent*, Ouvrage de M. CHEYNE, traduit de l'Anglois en François, par M. DE LA CHAPELLE; Avons trouvé ce Livre digne de la réputation, que ſon Auteur s'eſt faite par d'autres Ouvrages. Et Nous croyons que celui-ci eſt d'autant plus eſtimable, qu'il a pour principe le régime, qui eſt la partie la plus eſſentielle

de la Médecine, & la plus négligée. FAIT à Paris ce 17 Octobre 1748.

FALCONET, MALOUIN, CANTWEL.

VU l'Approbation de MM. Falconet, Malouin & Cantwel, Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine de Paris, Commissaires nommés pour éxaminer un Livre, traduit de l'Anglois en François, par M. DE LA CHAPELLE, qui a pour titre : *Méthode, &c.* consens, pour la Faculté, que ledit Livre soit imprimé avec son Approbation. FAIT aux Ecoles de Médecine le 19 Octobre 1748.

J. B. T. MARTINENQ, Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

QUAND on jette les yeux sur le nombre des maladies, qui aſſiégent ou affligent le Genre Humain, la multitude en paroît ſi prodigieuſe, que l'on ſeroit tenté de croire, que l'Homme n'eſt fait pour avoir le ſentiment de ſon éxiſtence que par celui de la douleur.

Il y en a qui naiſſent malades; pluſieurs demeurent tels toute leur vie; un aſſez grand

nombre l'eſtfort ſouvent; tous ou preſque tous payent, dans leur enfance, quelque tribut à la douleur. Enfin, la plupart des Hommes meurent avec violence, ou ſans avoir rempli le temps de leur durée naturelle.

Quoique la guerre, que les Hommes ſe livrent perpétuellement, par leurs paſſions qui ſe contrarient, ait fait douter à pluſieurs Philoſophes, que l'Homme fût né pour la Société, vu que la plus grande partie de ſes actions & de ſes ſentimens, tendent à la diſſoudre ou à en violer les loix; on ne ſçau-

roit pourtant conteſter, que l'on n'en retire des avantages infinis. Mais ceux qui font attention à l'influence, que peuvent avoir ſur le corps de l'Homme, les différens états de la ſociété, ou ceux qui ont lû le Livre *De Morbis Artificum*, qui traite des *Maladies des Ouvriers*, ou des Maladies particuliéres à chaque Métier, conviendront que l'Homme eſt ſujet à un plus grand nombre de maladies, dans l'état de ſociété, que dans celui de pure nature; c'eſt-à-dire, dans celui où l'on n'a d'autre loi, que le ſentiment du plaiſir, & celui de la dou-

leur; tels que ſont les Sauvages, qui peuvent vivre en troupes, comme les pigeons ou les moineaux, mais dont l'intérêt perſonnel n'eſt point obligé de ſe rapporter à celui des autres.

Auſſi les Relations, que nous avons de ces Peuples, ne font-elles mention que d'un très-petit nombre de maladies, dont ils ſont attaqués. Et, en général, ce ſont des playes plutôt que des maux internes, ou de ces maux qui infectent toute la maſſe des humeurs; & il ne ſera peut-être pas inutile d'ajouter ici, que la maniére,

dont plusieurs d'entr'eux les pansent, est peut-être ce qu'il y a de plus simple, de plus naturel, & de plus efficace en ce genre: car, avant que d'y appliquer quelque cataplasme, ils commencent par les nétoyer éxactement, à force de les sucer (a). Ce qui est fort propre à exprimer la matiére purulente, cause ordinaire de la longue durée des playes. Ils se conduisent en cela comme quelques animaux, lesquels ne prenant conseil que de la nature, guérissent leurs propres

(a) Voyez le no. 454. des Transact. Philosoph. pour l'année 1739.

aull

playes en les léchant souvent.

Une autre obſervation, à laquelle on ne ſçauroit ſe rendre trop attentif, c'eſt qu'il eſt fort rare que l'on trouve, ou que l'on entende parler de foux parmi ces Peuples; tandis que parmi nous, ou chez les nations qui ſe diſent policées, la démence, ou le dérangement de l'eſprit & de la raiſon, eſt une des maladies les plus communes, les plus générales & les plus conſtantes.

Il eſt ſûr que le plus grand bien des Hommes eſt de jouir de la ſanté du corps &

de l'eſprit. Pourquoi donc la ſociété faite pour les rendre plus heureux, paroît-elle altérer en eux la principale ſource du bien-être ? Si l'on excepte les maux accidentels, après la cauſe que j'ai déja indiquée, je n'en vois point de plus générale que la gloutonnie, l'intempérance, l'incontinence, l'uſage des liqueurs fortes ; &, ce qui eſt ſans doute la mére de ces vices deſtructifs, la mauvaiſe éducation ; principalement dans les grandes Villes, où régnent l'opulence & le faſte des tables : j'entends par là l'habitude où l'on eſt de préſenter, même aux

enfans, des mets tellement préparés, que l'on eſt invité à en prendre, plus que l'eſtomac n'en recevroit naturellement, ſans l'art meurtrier des cuiſines.

Quels ravages ne doivent pas faire, dans des corps auſſi tendres, des alimens & des boiſſons, qui arrêtent ou qui troublent l'action de penſer, dans les hommes les plus forts ? Et, puiſque l'expérience démontre, que l'on guérit l'eſprit en travaillant ſur le corps, il faut convenir, que ce qui altére les reſſorts du corps humain, porte, en même temps, des impreſſions

impreſſions ou des atteintes à l'ame, qui en eſt le pilote.

Rien au monde ne devroit paroître plus propre, à dégoûter les hommes, ou à les corriger de la gloutonnie ou de l'intempérance, que de leur ſervir la mort, ou des cadavres égorgés. Cependant, l'art, & l'habitude de voir ce ſpectacle, nous ont rendus de pareils mets ſi friands, que nous nous mettons avec plaiſir à une table toute couverte de maſſacres. Mais, en mangeant ſans retenue, & trop fréquemment de ces alimens, qui par les

ſels & les ſoufres, dont ils abondent, irritent nos organes, & allument nos humeurs, l'expérience journaliére ne nous démontre-t-elle pas, que nous recevons, dans nos entrailles, des germes de maladies & de mort prématurée?

Effectivement, à l'aſpect des maux & de la corruption, auxquels nous aſſujettit notre avidité inſatiable, de nous repaître du ſang & de la chair des animaux; ne croiroit-on pas que tout morts qu'ils ſont, ils ſe vengent des maſſacres, que nous commettons ſur eux?

La corruption du corps engendre, peu à peu, celle de l'eſprit, dont les penſées biſarres ſont aſſez ſouvent, une ſuite des actions irréguliéres du corps. Il me paroît cependant, que les préjugés de l'entendement ſont la cauſe la plus générale des folies, ſi fréquentes chez les Nations policées.

On n'a jamais conteſté à la *Chine*, l'avantage d'avoir un peuple, qui met le plus réguliérement en pratique la politeſſe des mœurs. Repréſentons-nous donc un Chinois, qui paſſe du ſein de ſa nourrice, ſous la conduite de

quelque Mandarin ou Docteur de la Loi. » Prenez garde, mon fils, lui dit le *Lettré*, de vous écarter de vos » devoirs, vous n'en ſeriez pas » ſeulement puni dans ce » monde, où les châtimens » ne ſont que paſſagers; mais » après votre mort, vous en » éprouveriez encore de très-longs & de très-cuiſans : ſi » vous faites le revêche, vous » paſſerez infailliblement » dans le corps d'un cheval » de poſte (a), où l'on ne » vous épargnera pas. Vous » aurez de l'éperon & du

(a) Les Chinois croyent à la Métempſicoſe.

fouet, afin de vous faire “
aller bien, & l’on vous en “
donnera encore, pour vous “
faire aller mieux : point de “
quartier. “

Dans l’enfance, on ne doute nullement de la raiſon du plus fort, & principalement de celui, qui diſtribue à ſon gré le jeûne ou la nourriture, la ſervitude ou la liberté. Cette opinion s’accroît avec l’enfant, ſe fortifie avec ſes organes, & lui devient tellement propre, qu’elle *s’identifie*, pour ainſi dire, avec lui, & ne lui paroît plus diſtinguée de ſon être perſonnel. S’il a déſobéi,

dans un cas grâve, & qu'il ſoit fidéle à ſa Religion, il ne penſera plus qu'au miſérable ſort d'un cheval de poſte; cette idée le pourſuivra juſques dans le ſommeil; il ſongera qu'il eſt entre deux épe-rons, qui lui percent les flancs, malgré tous ſes efforts, & ſa bonne volonté d'aller mieux; &, après une courſe forcée de pluſieurs lieues, il ſe réveillera en ſurſaut, tout hors d'haleine, & tout couvert de ſueur, ſe félicitant encore de ne s'être pas trouvé, à la fin de ſi cruelles fatigues, dans une mauvaiſe écurie, ſans litiére

& ſans mangeaille (a).

Il n'eſt donc pas ſurprenant que de pareilles ſecouſſes, ſouvent & long-temps répétées, parviennent enfin à mettre un déſordre habituel, dans les opérations de l'intelligence; déſordre, que toute la Médecine du corps & de l'eſprit ſera incapable de rétablir, en bien des circonſtances; l'art n'ayant point encore été, juſqu'à reproduire un organe principal, détruit ou corrompu.

(a) Voyez les Mémoires de la Chine par le Pere le Comte: il y parle d'un Chinois qui ſe fit chrétien, de peur qu'en reſtant dans ſa Religion, il ne devînt cheval de poſte après ſa mort.

b iv

Je ne multiplierai point là-dessus les Histoires ni les raisonnemens. Les bons esprits concevront assez toute l'étendue de ma pensée ; & pour les autres, il n'est pas besoin qu'ils m'entendent. Ainsi, quoique la *Transfusion* du sang (a) n'ait pas réussi dans la cure des maladies de l'esprit, ni sans doute à beaucoup d'autres égards ; cependant, comme la plupart des maladies résident dans le sang, il me semble que l'on a abandonné trop tôt les expériences à ce sujet ; & qu'à force d'en

(a) On va bientôt dire ce qu'on entend par *Transfusion*.

d'en faire ſur les animaux, on auroit pû en retirer de grands avantages, pour la ſanté & le prolongement de la vie des hommes. Rien, ce ſemble, ne mérite plus d'être tenté, par les amateurs de la Phyſique expérimentale, ſi cultivée de nos jours, dans nos Païs Septentrionaux. L'expérience n'en eſt ni abſolument cruelle, ni fort difficile; &, afin d'en répandre le goût, ſi rien d'eſſentiel ne s'y oppoſe, j'en vais donner, en abrégé, la deſcription, l'hiſtoire, la méthode & les effets.

Après que la *circulation du*

sang eut été reconnue & bien confirmée (a), la bonté ou la dépravation de ce fluide, étant regardées par les Médecins, comme la cause la plus générale de la santé ou des maladies d'un corps animal, on s'imagina, il n'y a pas encore cent ans, qu'en faisant sortir d'un corps valétudinaire ou malade, le plus de sang qu'il seroit possible (sans pourtant l'en épuiser totalement), pour y en sub-

(a) On convient, en général, que la découverte de la circulation du sang est due, en Europe, à *Hervey*, Médecin Anglois, qui la publia en 1628. Voyez le Dictionn. Encyclop. de *Chambers*, au mot *Circulation*.

ſtituer d'autre de bonne qualité, on parviendroit infailliblement, à extirper une grande partie des maux, qui affligent le genre humain. On ſe crut même très-bien fondé à penſer, que l'on pourroit reculer, par-là, le terme de la vieilleſſe; & l'on ne déſeſpéra pas de pouvoir rajeunir. Ces idées flateuſes firent naître une opération toute nouvellle en Médecine : c'étoit d'adapter une extrémité d'un tuyau, dans l'*artére carotide* d'un animal en ſanté, & l'autre extrémité, dans la *veine jugulaire* de l'animal malade; afin que ce der-

nier pût recevoir, par le torrent de la circulation, le ſang du premier; &, de peur que les vaiſſeaux de l'animal malade, ne ſe rempliſſent d'une trop grande quantité de ſang, on prenoit des précautions, pour lui en tirer, en même temps, à peu près autant qu'il en recevoit; & c'eſt là cette opération fameuſe que l'on appelle *Transfuſion.*

M. *Lovver*, Médecin Anglois, paſſe communément pour en être l'Inventeur. On dit que, pour la premiére fois, il en fit publiquement l'expérience à *Oxfort*, en 1665; & la deſcription en fut

publiée dans ſon excellent Livre *de Corde* (a).

Mais, ſi M. *Lovver* a fait le premier cette expérience, en Angleterre, on ne convient pas qu'elle ſoit de ſon invention. M. *Chambers* aſſure, qu'il ſçait de très-bonne part, que la *Transfuſion* fut propoſée à *Paris*, en 1658; qu'un autre Anglois avoit eu cette idée auparavant; & même qu'elle étoit déja connue en Allemagne, depuis quelques années. Il eſt certain, ajoute-t-il, qu'il y a un paſſage dans *Libavius*, où la *Tranſ-*

(a) Voyez le Dictionn. Encyclop. de *Chambers*, au mot *Transfuſion*.

fusion eſt décrite, telle qu'on l'a pratiquée depuis. A la vérité cet Auteur la déſapprouve, & n'en parle que pour la tourner en ridicule; mais enfin cela démontre qu'elle étoit connue. Quoiqu'il en ſoit, voici la méthode des Anglois, par rapport à cette opération. Je la tire du troiſiéme Volume des Tranſactions Philoſophiques, abrégées par Louvvthorp, page 226 & ſuiv. de la 3e édition.

Prenez l'*artére carotide* d'un chien, ou de tout autre animal, dont on ſe propoſe de *transfuſer* le ſang, dans les vaiſſeaux d'un autre de mê-

me, ou de différente eſpéce; ſéparez cette artére du nerf de la huitiéme paire, & découvrez-en la longueur de plus d'un pouce. Faites enſuite, à la partie ſupérieure de ce vaiſſeau, une forte ligature, qui doit reſter dans cet état, pendant tout le temps de l'opération; mais, un pouce au-deſſous; c'eſt-à-dire, vers le cœur, faites une autre ligature, avec un nœud coulant, que l'on puiſſe lâcher ou reſſerrer, au beſoin. Après avoir fait ces deux nœuds, paſſez deux fils ſous l'*artére*, entre les deux ligatures; ouvrez le vaiſſeau; mettez-y l'ex-

trémité d'un tuyau deplume, que vous lierez bien ferme avec l'artére, par le moyen des deux fils, & bouchez le tuyau.

Cette opération finie, découvrez de la veine jugulaire de l'autre chien, environ la longueur d'un pouce & demi ; à chaque bout faites-y une ligature, par le moyen d'un nœud coulant ; &, dans l'eſpace d'entre ces nœuds, paſſez au deſſous de la veine deux fils, comme vous avez fait pour l'artére. Faites maintenant une inciſion à la veine, inſérez-y deux tuyaux de plume ; l'un, dans

la partie *deſcendante* de la veine, pour recevoir le ſang qui vient de l'autre animal, & le porter au cœur; & l'autre, dans l'autre partie de la veine jugulaire, qui vient de la tête; afin que l'on puiſſe par là recevoir, dans des palettes, le ſang du ſecond chien, à meſure qu'il en recevra du premier. Quand ces deux tuyaux de plume ſeront ajuſtés, & attachés bien ferme, bouchez-les, juſqu'à ce que l'on ait beſoin de les ouvrir.

Après ces préparations, attachez les chiens ſur le côté, l'un vers l'autre, de

maniére que les tuyaux puiſſent ſe communiquer ; débouchez alors le tuyau, qui deſcend dans la *veine jugulaire* du ſecond chien, ainſi que celui qui ſort de l'*artére carotide* du premier animal, & faites que ces deux tuyaux ſe communiquent, par le moyen d'autres tuyaux, que vous ferez entrer les uns dans les autres. Alors, ſi vous dénouez les nœuds coulans, le ſang enfilera, avec impétuoſité, les tuyaux de plume, de la même maniére qu'il roule dans une artére. Mais, à l'inſtant que le ſang s'écoule des vaiſſeaux d'un chien dans

ceux de l'autre, il faut avoir ſoin de déboucher l'autre tuyau, qui ſort de la partie ſupérieure de la veine jugulaire; afin de laiſſer couler, dans des palettes, le propre ſang de l'animal qui en reçoit de nouveau.

On ſuppoſe que l'on ait fait d'abord une ligature autour de ſon cou, ou que l'on ait comprimé avec le doigt la *veine jugulaire* du côté oppoſé. On ne permettra pas au ſang, qui tombe dans les palettes, de s'écouler ſans interruption; il faudra être attentif à l'état de l'animal qui le perd, & ne lui en pas tirer

au-delà de ſes forces ; mais on lui en laiſſera recevoir, juſqu'à ce que l'autre animal ſe mette à crier, qu'il s'affoibliſſe, qu'il tombe dans des convulſions, & qu'enfin il meure.

Otez alors les deux tuyaux de la *veine jugulaire* du chien ; liez bien ferme le nœud coulant ; & coupez tranſverſalement la veine, de maniére qu'elle ſoit totalement ſéparée en deux parties. (Ce qui peut ſe faire, ſans que le chien coure aucun danger, parce qu'une ſeule *veine jugulaire* ſuffit, pour rapporter tout le ſang de la tête & des

parties ſupérieures, vû la grandeur de l'*anaſtomoſe*, où viennent ſe réunir les deux *veines jugulaires* , vers le *larinx*). Après cela vous n'avez qu'à coudre la peau de l'animal, le laiſſer aller, & vous le verrez ſauter de deſſus la table, ſe ſecouer, & courir comme s'il n'avoit rien eu.

En faiſant ces expériences, il faut avoir attention, 1°. que les animaux ſoient attachés, à une diſtance l'un de l'autre, telle que la *veine* ou l'*artére* ne ſoit pas forcée de s'étendre trop : 2°. ſi le pouls manque au-delà du tuyau, dans la veine jugulaire, on reti-

rera le tuyau de l'*artere*; &, avec une ſonde ou un ſtilet, on dégagera le paſſage dans ces tuyaux, afin que le ſang puiſſe avoir un libre cours.

Au lieu d'un tuyau de plume, on peut ſe ſervir d'un tuyau recourbé d'argent ou de cuivre, lequel ſoit aſſez grêle, pour qu'une de ſes extrémités puiſſe entrer dans un tuyau de plume, & dont l'autre bout, qui doit entrer dans la *veine* ou l'*artére*, ait une petite ſaillie, ou un petit rebord, afin de pouvoir attacher plus commodément le tuyau avec l'artére ou la veine.

Il eſt encore bon de remar-

quer, 1°. que, dans les expériences de la *Transfusion*, le ſang de l'animal qui donne, peut, après quelques minutes, ſe mêler, par le moyen de la circulation, avec le ſang de l'animal qui reçoit, & ſortir enfin avec celui de ce dernier : c'eſt pourquoi, pour être ſûr que tout le propre ſang de l'animal qui reçoit, eſt entiérement écoulé, & que ſes vaiſſeaux n'en contiennent plus que d'étranger ; c'eſt-à-dire, que de celui qui a été fourni par un autre animal, on doit tenir tout prêts, deux, trois, ou même un plus grand nombre d'animaux,

pour faire paſſer leur ſang dans les vaiſſeaux d'un ſeul.

2°. On peut conjecturer, avec beaucoup de vraiſemblance, que le changement de ſang n'altérera point la nature ni la diſpoſition des animaux, qui paſſeront par l'expérience de la *Transfuſion*; quoique l'on ne doive pas négliger de faire des expériences, qui établiſſent cette préſomption d'une maniére ſatisfaiſante. Car ce qui arrive dans la *Transfuſion*, eſt fort différent de ce qui ſe paſſe dans l'opération de la *greffe*, où le *ſion*; c'eſt-à-dire, la petite branche que l'on ente, convertit

convertit en ſa propre nature la ſéve du tronc, ſur lequel il eſt greffé. Cela ne paroît arriver, qu'en conſéquence de l'extrême filtration, que reçoit le ſuc de la tige, en paſſant dans les fibres de la *greffe*; au lieu que, dans la *Transfuſion*, il n'y a aucune apparence que le ſang des animaux ſe filtre, de maniére à changer la nature de l'un en celle de l'autre.

3°. Mais ce que cette expérience nous montre de plus inconteſtable, c'eſt qu'un animal peut vivre du ſang d'un autre animal, ſans qu'il ſoit beſoin que ce ſang paſſe par

la voie ordinaire de la digeſtion ; & qu'ainſi les animaux, qui manquent de ſang ou qui en ont de corrompu, peuvent en recevoir, par ce moyen, une ſuffiſante quantité, qui ait des qualités louables ; pourvû cependant qu'on répéte ſouvent la *Tranſfuſion* ; parce que le ſang eſt une ſubſtance, dont le corps animal fait une aſſez prompte conſommation. *

Il ne s'agit donc plus maintenant que de voir les ſuccès

* On ne dit point, dans les Expériences de la *Transfuſion*, que l'on ait donné aux tuyaux un degré de chaleur convenable. Cependant cette précaution me paroît néceſſaire, de peur que le ſang ne ſe coagule dans le paſſage.

de la *Transfuſion*. Ainſi il nous faut entendre les différentes perſonnes qui l'ont pratiquée.

I. J'ai transfuſé une fois, « dit M. *Lovver*, le ſang d'un « mâtin, dans les vaiſſeaux « d'un chien plus petit, au- « quel je tirai une quantité de » ſang, qui étoit au moins « double de la quantité du « ſien propre. Le mâtin en « reſta mort ſur la table; & « après avoir délié le petit « chien, il ſe mit à courir & à « ſe ſecouer, comme ſi on « ne l'avoit jetté que dans « l'eau (a). «

(a) Cette expérience me paroît dé- fectueuſe, en ce qu'on ne nous dit point

II. M. *Edmond King* atteſte qu'ayant pris un *veau* & une *brebis*, tous deux d'une grande eſpéce, & qu'après avoir préparé une *veine jugulaire* de l'un & de l'autre, il y inſéra ſes tuyaux & ſes plumes, à l'ordinaire ; le *veau* étant deſtiné à fournir du ſang à la *brebis*. Enſuite il tira 49 onces (*Avoir-de-poids*) (a) du ſang de ce dernier animal, avant que d'y en introduire de celui du *veau* : mais alors

ce qui eſt arrivé, dans la ſuite, à cet animal.

(a) Once (*Avoir-de-poids*) ; les Anglois ont deux ſortes de *livres*, qui leur ſervent de poids. Celle qu'ils appellent *Avoir-de-poids*, contient 16 onces ; & le *Troy-weight* eſt une livre, qui ne péſe que 12 onces.

la Compagnie, en préſence de laquelle ſe faiſoit l'Expérience, ayant jugé que la *brébis* étoit très-foible, & que le ſang en couloit fort lentement, il ferma la veine de la *brebis*, & déboucha le tuyau adapté au *veau*, d'où il laiſſa couler dix onces de ſang dans une palette : ce qui fut fait dans l'eſpace d'environ 40 ſecondes. Alors, faiſant communiquer les tuyaux des deux animaux, le ſang s'écoula fort librement des vaiſſeaux du *veau* dans ceux de la *brebis*, pendant cinq minutes. Il ne parut pourtant pas ſortir tout-à-fait auſſi vîte que les dix premiéres onces. Et, pour

qu'il ne reſtât aucun doute, que le ſang avoit coulé ſans interruption, pendant tout ce temps, M. *King* eut ſoin de frapper ſouvent, avec ſon doigt, ſur la partie ſupérieure de la veine, d'où partoit le ſang; moyennant quoi, il ſentit aiſément que chaque coup répondoit ſur la veine, qui recevoit ce fluide, de la même maniére précisément, que l'on s'apperçoit de l'action du pouls. Ayant donc ſuppoſé que, dans l'eſpace de cinq minutes, la *brébis* avoit reçu autant de ſang, & peut-être plus qu'elle n'en avoit perdu, on arrêta le ſang du *veau*, & l'on ferma la veine de la *bre-*

bis. Après avoir délié ce dernier animal, on le laiſſa aller dans la chambre, où il parut être auſſi-bien, & avoir autant de force qu'avant la perte de ſon propre ſang (a).

Le même M. *Edmond King* dit avoir fait, ſur deux pareils animaux, une autre Expérience ſemblable à la précédente, & que le ſuccès

(a) Il y a encore ici le même défaut que dans l'expérience précédente; la brebis n'ayant pas vécu aſſez long-temps, pour que l'on pût s'aſſurer inconteſtablement, des ſuites avantageuſes ou funeſtes de cette opération. Car on avoue qu'immédiatement après, on ſe réſolut à ſaigner, & que l'on ſaigna réellement la brébis juſqu'à la mort.

n'en avoit pas été moins heureux (a).

III. M. *Coxe* transfusa 14 ou 16 onces du sang d'un vieux chien métif, de la moyenne grandeur, & tout couvert de gale, dans les vaisseaux d'un jeune épagneul de même taille, mais qui se portoit fort bien ; & l'on n'observa aucune altération dans le chien en santé : (preuve que la *Transfusion* (b) ne lui fut point

(a) Mais, comme on n'a point laissé survivre assez long-temps ces animaux, l'expérience n'est point complette.

(b) Si cette Expérience n'avoit pas le même défaut que ci-dessus, & que l'on eût bien constaté la durée de son

point funeſte, ainſi qu'on auroit pû le conjecturer, par deux raiſons); mais, dans l'eſpace de dix ou quinze jours, le chien galeux fut parfaitement guéri. Ce qui lui arriva, ſans doute, en conſéquence de l'évacuation conſidérable qu'on lui fit faire; & peut-être que les grandes ſaignées ſont le plus prompt & le plus ſûr reméde, dont on puiſſe faire uſage dans la cure de cette eſpéce de maladie, ſoit qu'on travaille ſur

ſon effet; on auroit ici une preuve évidente que la *Transfuſion* eſt fort propre à rajeunir.

les hommes ou ſur d'autres animaux.

IV. Suivant une Expérience de M. *Gayant*, le ſang d'un jeune chien fut *transfuſé* dans les veines d'un autre chien, preſque aveugle de vieilleſſe, & qui pouvoit à peine ſe remuer, & deux heures après l'opération, le vieux chien ſe mit à ſauter & à gambader.

V. M. *Denys*, François, aſſure avoir *transfuſé* (en Mars 1667) le ſang de trois *veaux* dans trois *chiens*, & qu'après l'opération, tous les chiens mangérent auſſi-bien qu'auparavant. Il ajoute, qu'un

des trois chiens ayant perdu tant de ſang, qu'il ne pouvoit preſque plus ſe remuer, recouvra le lendemain toutes ſes forces, & montra une vigueur ſurprenante, dès que l'on eut fait paſſer dans ſes veines une ſuffiſante quantité de ſang de veau.

VI. La même perſonne écrivit de Paris en Angleterre, qu'elle avoit *transfuſé* le ſang de quatre *moutons*, dans un *cheval* âgé de vingt-ſix ans, lequel en devint beaucoup plus fort, & eut plus d'appétit qu'à l'ordinaire.

VII. On rapporte une Expérience de *Transfuſion*, faite

à Londres, laquelle me paroît plus ſatisfaiſante que toutes celles dont on a parlé juſqu'à préſent, mais on n'en nomme point l'Auteur. On la fit ſur une chienne, à qui l'on tira, dans l'opération, près de 30 onces de ſang, & l'on y en remit autant. Non ſeulement cet animal ſurvécut à cette opération, mais il eſſuya, peu de temps après, une autre Expérience beaucoup plus dangereuſe & plus cruelle : on lui coupa totalement la rate, ſans lier les vaiſſeaux, d'où l'on avoit ſéparé ce viſcére : néanmoins depuis ce temps-là, elle fut

couverte par un chien, même avant que ſa plaie fût totalement guérie; elle devint pleine, eut des petits, & parut, après tout cela, auſſi-bien & auſſi gaye qu'à l'ordinaire.

VIII. Le 8 May 1677, on fit à *Bologne*, en Italie, l'Expérience de la *Transfuſion* ſur deux agneaux de même grandeur. On transfuſa le ſang de l'*artère carotide* de l'un dans la *veine jugulaire* de l'autre, dont on avoit tiré autant de ſang, que l'on avoit jugé y en pouvoir ſubſtituer enſuite. On fit à la veine de l'animal, qui avoit reçu le ſang, deux ligatures aſſez proches l'une

de l'autre ; & l'on emporta entiérement la partie de la veine, comprise entre les deux ligatures, après quoi on délia l'agneau, qui ne donna, en marchant, aucun signe de foiblesse ; & sa plaie s'étant guérie, il s'accrut & devint aussi fort que les autres agneaux ; mais il mourut le 5 Janvier 1678. On l'ouvrit, & l'on trouva son estomac rempli de mangeaille corrompue (a).

(a) Les Expériences VII & VIII, sont préférables aux précédentes ; parce que les animaux ont survécu à la *Transfusion*, assez long-temps, pour que l'on puisse juger solidement des effets de cette opération.

Son cou ayant été dissé-qué, pour voir ce qui étoit arrivé à la veine, dont on avoit coupé une partie, on remarqua qu'elle s'étoit jointe, par quelques fibres au muscle voisin, & que la partie supérieure de cette veine avoit une communication avec l'inférieure, par le moyen d'une petite branche, qui pouvoit, en quelque manière, tenir lieu de tout le tronc.

IX Le 20 May 1668, on *transfusa* à *Udine*, Ville d'Italie, le sang d'un *agneau* dans les veines d'un *épagneul* de moyenne grandeur, âgé de treize ans, dont il y en avoit

plus de trois, qu'il étoit parvenu à un tel point de ſurdité, que, quelque bruit que l'on fît auprès de lui, il ne donnoit aucun ſigne qu'il entendît. Il ne ſortoit preſque point d'une place; encore étoit-ce avec tant de foibleſſe, que ne pouvant ſe tenir ſur les pieds, il ſe traînoit plutôt qu'il ne marchoit. Quand il eut ſubi l'Expérience de la *Transfuſion*, il reſta une heure ſur la table, quoiqu'il fût entiérement délié; mais, après ce temps, il ſauta en bas, & fut à ſes Maîtres, qui étoient dans d'autres chambres. Deux jours après, il ſortit du logis,

& courut dans les rues avec les autres chiens, ſans traîner ſes pieds, comme il faiſoit auparavant. Son appétit revint; il commença à manger plus, & même avec plus d'avidité que de coutume; mais, ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que, depuis ce temps-là, il donna des ſignes qu'il commençoit à entendre, revenant quelquefois à la voix de ſes Maîtres. Le trentiéme Juin, il parut preſque entiérement guéri de ſa ſurdité, &, ſans comparaiſon, beaucoup plus gai qu'avant l'opération. Enfin, le vingtiéme du mois ſuivant, il

recouvra totalement l'ouie. Excepté qu'il revenoit à la voix, au-delà de celui qui l'appelloit, comme s'il en avoit été à une fort grande diſtance (a). Mais cela n'arrivoit pas toujours. Dans les autres momens, il entendit toujours quand on l'appella (b).

Paſſons à la méthode de

(a) Cela démontre, ce me ſemble, que l'animal n'entendoit pas parfaitement. Il ne revenoit ſans doute au-delà du terme, que parce que n'entendant que foiblement, la voix lui paroiſſoit venir de fort loin.

(b) Cette Expérience mérite fort d'être remarquée, & devroit ſuffire toute ſeule à faire renaître la *Transfuſion*, au moins à l'égard des animaux, qui ſont les plus utiles ou les plus chers.

transfuser le sang dans les veines des Hommes ; étant un peu différente de celle, que l'on peut pratiquer à l'égard des autres animaux.

On se servira d'un tuyau d'argent, avec un bouchon de même matiére, un peu émoussé par un bout, & applati par l'autre, afin de pouvoir le tenir plus commodément ; & l'on pourra faire l'opération de la maniére suivante. Après avoir préparé l'artére d'un *agneau*, d'un *chévreau*, ou de quelqu'autre animal, on fera une ligature au bras, ou à quelqu'autre partie du corps de

l'homme, ſur lequel on ſe propoſe de faire la *Transfuſion.* Cette ligature doit être aſſez ſerrée, pour faire enfler la veine à l'endroit, où l'on a deſſein de mettre le bout le plus grêle du tuyau d'argent, qui doit être préparé de maniére, que le bouchon d'argent, introduit dans ce tuyau, atteigne, par ſon extrémité émouſſée, un peu au-delà de l'un des bouts du tuyau. L'on diviſera enſuite la peau du ſujet, ainſi qu'on a coutume de le pratiquer, dans l'opération du *cautére*, & préciſément au-deſſus de la veine, que l'on veut ou-

vrir. Après quoi on ouvrira cette veine avec une lancette très-déliée; ou, si l'on veut, au cas que le vaisseau soit assez haut, & se présente bien, sur-tout quand la peau est fine, on pourra ouvrir, en même temps, la peau & la veine, comme on le fait dans la *saignée* ordinaire. On aura soin que quelqu'un applique son doigt, ou une petite compresse toute préparée, ou enfin quelqu'autre chose semblable sur la veine, un peu au-dessous de l'orifice, pour empêcher le sang de monter; & conservant cette position, on introduira, dans la partie

e vij

ſupérieure de la veine, l'extrémité émouſſée du tuyau. Quand il y ſera, on le tiendra entre ſes doigts bien ſerré avec la peau. Alors, on retirera le bouchon du tuyau, pour y inſérer le petit canal, par lequel le ſang artériel de l'animal, doit paſſer dans le corps de l'homme, & l'on achevera le reſte, ſuivant la méthode que l'on a décrite ci-deſſus.

Voyons à préſent l'effet de cette Expérience ſur un homme. Elle fut faite le 23 Novembre 1667, par le Docteur *Richard Lovver* & M. *Edmund King*, ſur M. *Ar-*

thur Coga, de la maniére que l'on va décrire.

Après avoir préparé, disent ces Meſſieurs, l'*artére carotide* d'un jeune *mouton*, nous fîmes une inciſion à la *veine* du bras de M. *Arthur Coga*, ſuivant la méthode, dont on vient de parler; ſans y rien changer, que dans la forme de l'un de nos tuyaux, qui nous parut plus propre à notre deſſein. En ayant fait l'ouverture, auſſi facilement que l'on pratique la ſaignée ordinaire, nous en laiſſâmes ſortir ſix ou ſept onces de ſang. Alors, nous ajuſtâmes notre tuyau d'argent dans

e viii

cette incision, & le fîmes communiquer avec celui du *mouton*; par le moyen d'autres tuyaux, emboëtés les uns dans les autres. Le sang coula fort librement de l'artére de l'animal, dans la veine de l'homme, pendant l'espace de deux minutes, au moins; de maniére que l'on pouvoit sentir l'action du pouls dans la veine, précisément au-delà du bout du tuyau d'argent. M. *Arthur Coga*, sur qui se faisoit l'Expérience, dit qu'à l'instant du passage du sang artériel dans sa veine, il n'avoit point senti la chaleur de ce nouveau sang; quoique l'on

l'on eût mandé, en Angleterre, que cette circonſtance avoit été remarquée dans de pareilles Expériences faites en France. Mais cette différence pouvoit fort bien venir de ce que, dans l'Expérience d'Angleterre, les tuyaux qui tranſmettoient le ſang étoient aſſez longs, pour faire perdre au *ſang artériel* une partie de ſa chaleur, qui le mît au même dégré de celle du *ſang vénal*. Nous pouvons aſſurer que le ſang coula ſans interruption pendant la durée de ces deux minutes; 1°. parce que nous ſentîmes le pouls pendant

tout ce tems ; 2°. parce qu'à l'inſtant que nous retirâmes le tuyau hors de la veine, (ſur ce que nous dit M. *Arthur* Coga, qu'il croyoit en avoir aſſez) nous obſervâmes que le ſang du mouton couloit par ce tuyau à plein canal. Ce qui ne ſeroit pas arrivé, s'il y avoit eu quelque obſtacle, pendant la durée de ces deux minutes ; vû que le ſang avoit une très-grande diſpoſition à ſe coaguler dans les canaux, au moindre empêchement ; à cauſe, principalement, qu'ils avoient trois tuyaux de plume de longueur. Par la quantité du ſang de

mouton que nous reçûmes dans une palette, en le laissant couler par le tuyau, nous jugeâmes qu'il en avoit passé environ neuf ou dix onces, dans les veines de M. *Arthur Coga*. Néanmoins, après & durant l'opération, cet Homme se trouva dans un fort bon état (*a*).

Voilà une partie des Expériences favorables à la *Transfusion*. L'Académie des Sciences de Paris ne manqua pas de soumettre à son Examen

(a) Voyez le troisiéme volume de la troisiéme Edition des Transact. Philosophiques de Lowtorp, imprimées à Londres.

une Queſtion, qui pouvoit avoir des ſuites très-avantageuſes ou très-funeſtes. » En » 1667, dit M. de Fontenel- » le (a), on faiſoit beaucoup » de bruit d'une nouvelle dé- » couverte, dont les Anglois » avoient toute la gloire (b), » mais que les François per- » fectionnoient de jour en » jour; c'eſt la fameuſe *Tranſ-* » *fuſion* du ſang, fondée ſur » la circulation, qui ſem- » bloit promettre, avec une » infinité d'expériences cu-

(a) Tome I. des Mémoires de l'Académie des Sciences.

(b) On a vû ci-deſſus ſur quels fondemens ce fait eſt conteſté.

rieuſes, la guériſon de tou- «
tes les maladies, qui ſont «
dans le ſang, & un renou- «
vellement preſque entier de «
la Médecine : cette opéra- «
tion, qui n'avoit été d'abord «
tentée que ſur des chiens, «
devenoit ſi facile que l'on «
commençoit à l'éxécuter «
hardiment ſur des Hom- «
mes. Quelques Philoſophes «
portoient déja leurs idées «
juſqu'à croire que, par la «
Transfuſion, on changeroit «
les caractéres vicieux, & «
que le ſang d'un lion, par «
exemple, guériroit de la «
poltronerie; mais, ce qui «
touchoit encore plus tout «

» le monde, c'étoit l'espéran-
« ce de rajeunir.

» On examina dans l'Aca-
» démie, une Matiére si im-
» portante : l'opération y fut
» faite sur des chiens, jusqu'à
» sept fois, & elle ne réussit
» pas comme elle faisoit en
» Angleterre, & même en
» France, chez les Partisans
» de la *Transfusion*. Dans la
» premiére Expérience, le
» chien qui recevoit dans une
» de ses veines le sang, qui
» sortoit d'une des artéres de
» l'autre, mourut ; & le ven-
» tricule droit du cœur & la
» veine cave supérieure, fu-
» rent trouvés pleins de sang

caillé. Dans les autres Ex- «
périences, celui qui rece- «
voit le sang, étoit presque «
toujours affoibli; au lieu que «
celui qui le donnoit se por- «
toit fort bien; ce qui est en- «
core directement contraire «
à l'intention de la *Transfu-* «
sion. Il parut toujours que »
le sang, qui passoit de l'un «
dans l'autre, se cailloit dans «
la veine de celui qui le «
recevoit. Et de là on ju- «
gea qu'il en passoit peu. On «
avoue pourtant que quel- «
ques Expériences étoient «
favorables aux Défenseurs «
de la *Transfusion*; mais le «
Parlement de Paris la dé- «
fendit par un Arrêt ".

» M. Duhamel rapporte, » continue M. de Fontenel- » le, qu'étant à Londres M. » Blondel & lui, en 1669, » ils virent un Homme très- » robuste, sur qui on avoit » fait la *Transfusion* pour le » guérir de la folie. Il n'en » étoit pas moins fou, & n'en » couroit pas moins les rues » qu'auparavant. Ce qu'il » avoit de plus raisonnable, » c'est qu'il se nommoit lui- » même le Martyr de la So- » ciété Royale.

» Ainsi s'est évanouie, conclut l'agréable & élégant Historien, » la découverte » de la *Transfusion*, qui avoit tenu

tenu assez long-tems les «
esprits des Philosophes en «
mouvement, & leur avoit «
donné des espérances assez «
flatteuses. «

S'il n'y avoit que quelques légéres différences, entre les résultats des Expériences de l'Académie des Sciences de Paris & ceux d'Angleterre, on seroit excusable en regardant cette Question comme suffisamment éxaminée; mais les effets en sont si directement opposés, que l'on ne sçauroit s'empêcher de soupçonner quelque défaut de précaution, ou de bonne foi, de part ou d'autre.

Pour qu'il n'eût resté aucun doute sur l'éxactitude des Expériences de l'Académie, il me semble qu'il étoit à propos qu'on les fît faire, par ceux qui se vantoient que la *Transfusion* leur avoit réussi. M. Denys disoit des merveilles des siennes; il les faisoit dans la même année, & dans la même Ville que l'Académie; il n'y avoit qu'à emprunter sa main. On sçait ce qui arriva au célébre *Mariotte*, qui voulut répéter les Expériences de *Nevvton* sur les couleurs, il les manqua.

Ainsi, quand la *Transfusion* ne seroit qu'une Expérience

curieuſe, (ce que je ſuis très-éloigné de penſer) on devroit être porté à la renouveller, par la ſeule oppoſition des faits. Rien n'en réuſſit dans l'Académie des Sciences; &, dans un autre coin de la même Ville, ainſi qu'en Angleterre, les impotens marchent, les ſourds entendent, les vieux rajeuniſſent; cela eſt frappant, & mérite au moins d'être éxaminé. Que ſçait-on où cela pourroit mener? M. de Réaumur, que j'appellerois volontiers *la Loi & les Prophétes* dans la Phyſique expérimentale, n'a-t-il pas démontré, par des faits

inconteſtables, que l'on pouvoit, ſans beaucoup d'art, procurer aux inſectes une vie triple de leur durée naturelle?

Cependant des Expériences, que je conſeillerois plus fortement, & ſur leſquelles je compterois plus volontiers, ſeroient celles de quelques Ordonnances d'*Eſculape*, que je trouve dans cet endroit de M. *de la Bruyere*, que je vais un peu abréger : » *Irene* ſe » tranſporte à grands frais en » *Epidaure* (a), voit *Eſculape* » dans ſon Temple, & le

(a) Epidaure, Ville de Gréce dans une preſqu'Iſle, que les Grecs appelloient *Pé-*

consulte sur tous ses maux. «
Je suis lasse, lui dit-elle, & »
recrue de fatigue ; c'est la «

loponnése, les Romains *Achaïe*, & que les Turcs, auxquels elle appartient, appellent aujourd'hui la *Morée*. Elle est fort proche de l'Archipel, dans la Méditerranée. » Entre les Temples, que la « Gréce fit construire à l'honneur d'*Esculape*, celui d'*Epidaure* tenoit le premier rang ; il étoit à cinq mille de « cette Ville, & l'on y voyoit la Statue « du Dieu, composée partie d'or, partie d'yvoire, de la main de *Thrasiméde* « fameux Sculpteur. Cette Statue étoit « d'une grandeur extraordinaire, elle « représentoit le Dieu assis sur un trône, tenant d'une main un *bâton*, & « s'appuyant de l'autre sur la tête d'un « *dragon*, avec un *chien* à ses pieds.... « au-dedans de ce Temple on lisoit sur « plusieurs colonnes les noms de ceux « qui avoient été guéris par le Dieu, avec « une description de chaque Maladie, « dont on les avoit traités...... «

» Il y avoit aussi un célébre Tem- «

» longueur du chemin qui » en eſt cauſe, répondit le » Dieu, *Repoſez-vous.* Je n'ai

» ple d'*Eſculape* dans l'Iſle de Cos » (aujourd'hui *Lango*, proche des Cô- » tes de l'*Anatolie* dans l'Aſie Mineu- re, aſſez près d'*Halicarnaſſe*), » qui fut » brûlé du tems d'*Hyppocrate*, à qui cette » Iſle donna la naiſſance. On y voyoit » diverſes Tables ou divers Tableaux, » où étoient décrits les Remédes, que » le Dieu avoit indiqués à pluſieurs Ma- » lades, qui avoient été guéris par ce » moyen, & qui avoient fait pendre » ces Tableaux dans ſon Temple, » comme un témoignage public de leur » reconnoiſſance; & afin que les mê- » mes Remédes, puſſent ſervir à d'au- » tres perſonnes, qui auroient les mê- » mes Maladies. On dit qu'*Hyppocra-* » *te* avoit copié ce qui étoit écrit ſur » ces Tableaux, avant que le Temple » fût brûlé, &c. « (a).

[a] Voyez l'Hiſt. de la Médecine, par Daniel le Clerc, pag. 59. & ſuiv.

point d'appétit le ſoir ; dî- «
nez peu. Je ſuis ſujette à des «
inſomnies ; ne ſoyez au lit «

On peut juger que ces Temples & ces Statues, ne ſont pas moins des Monumens de la ſageſſe de ceux qui les ont élevés, que des tributs de leur reconnoiſſance. Récompenſer le mérite, c'eſt le multiplier. Car on comprend bien, qu'*Eſculape* n'eſt qu'un Homme, dont les talens rares & les ſervices importans, lui ont attiré des honneurs divins, de la part de ceux qui ont reſſenti ſes bienfaits. Mais, ſi le mérite récompenſé, eſt proprement un ſervice, rendu à tout le Genre humain; comme il n'y a que la diſtinction qui flate, les honneurs répandus ſur des ames communes, en éteignant l'émulation, étouffent le germe des belles actions, & font tarir une des plus grandes ſources du bien public. La ſeule idée, qui ſoutient alors les grandes ames, c'eſt qu'une Statue, élevée par la flaterie ou par la faveur, ſera bientôt abbatue par l'Hiſtoire.

»que pendant la nuit. Je de-
» viens pesante ; levez-vous
» avant midi, & faites usage
» de vos jambes. Le vin m'est
» nuisible ; buvez de l'eau.
» J'ai des indigestions ; faites
» diéte. Ma vûe s'affoiblit ;
» prenez des Lunettes (a):

(a) C'est apparament, par une licence poëtique, que M. *de la Bruyere* nous donne les *Lunettes*, comme une invention connue, du tems qu'*Esculape* rendoit ses Oracles en *Epidaure*. „ Il est
„ certain, par toute l'Histoire, que les
„ *Lunettes* étoient inconnues aux An-
„ ciens ; quoique leur invention ne soit
„ pas aussi moderne que celle des *Té-*
„ *lescopes*. Francisco Rédi prétend, dans
„ un très-sçavant Traité sur les *Lunet-*
„ *tes*, qu'elles ont été inventées dans le
„ treiziéme Siécle, entre l'année 1280
„ & l'année 1311 ; & il ajoute, qu'A-
„ léxandre Despine, Moine de l'Ordre

Je m'affoiblis moi-même; «
vous vieilliſſez. Mais quel «
remède à cette langueur? «

des Prêcheurs de Sainte Catherine à «
Piſe, en publia le premier le ſecret, qui «
étoit de ſa propre invention ; & qu'il «
s'étoit déterminé à en faire part au «
Public, ſur la nouvelle qu'il reçut, qu'u- «
ne autre perſonne avoit ce ſecret, auſſi- «
bien que lui-même. Cette Hiſtoire «
eſt écrite, dans les Chroniques de ce «
Couvent. «

» Le même Auteur nous dit, que «
dans un vieux Manuſcrit, qu'il avoit en- «
core dans ſa Bibliothéque, & compo- «
ſé en 1299, on y parle des *Lunettes*, «
comme d'une invention toute nou- «
velle : & qu'un fameux Jacobin, nom- «
mé Jourdon de Rivalto, dit expreſſé- «
ment, dans un Traité compoſé en «
1305, qu'il n'y avoit pas encore vingt «
ans, que les *Lunettes* étoient décou- «
vertes. Il cite encore le *Lilium Me-* «
dicinæ de Bernard Gordon, écrit dans «
la même année. Ce Médecin y parle «
d'un *Collyre*, propre à mettre en état «

» Le plus court eſt de mou-
» rir, comme ont fait votre
» mére & votre ayeule. Fils
» d'Apollon, s'écrie Irêne,
» quel conſeil me donnez-
» vous ? Eſt-ce là toute cette
» ſcience que les Hommes

» les perſonnes âgées, de lire ſans *Lu-*
» *nettes*.

» Cependant, Du Cange fait remon-
» ter beaucoup plus haut l'invention
» des *Lunettes*, en nous aſſurant qu'il
» y a, dans la Bibliothéque du Roi, un
» Poëme Grec manuſcrit, où il paroît
» que les *Lunettes* étoient en uſage en
» 1150, &c. (a)

Quoiqu'il en ſoit de la diverſité de ces opinions; comme il y a plus de 2500 ans, qu'*Eſculape* tenoit ſon Temple en Epidaure, il n'a pas pû preſcrire un Remé-de connu, tout au plus, depuis 600 ans.

[a] Voyez le Dict. de Chambers, au mot *Spectacles*; c'eſt-à-dire, *Lunettes*.

publient, & qui vous fait «
révérer de toute la Terre? «
Que m'apprénez-vous de «
rare & de myſtérieux? & ne «
ſçavois-je pas tous ces remé- «
des que vous m'enſeignez? »
Que n'en uſiez-vous donc, «
répond le Dieu, ſans venir «
me chercher de ſi loin, & »
abréger vos jours par un «
long voyage (a) «.

De pareilles Ordonnances, miſes ſcrupuleuſement en pratique, feroient ſans doute les Remédes les plus ſouverains, & les préſerva-

(a) Voyez le Tome II. des Caractéres, &c. par M. de la Bruyere, de l'Edition de 1740.

tifs les plus infaillibles contre la plûpart des Maladies, si les Hommes pouvoient se résoudre à être sobres & continens. Néanmoins, comme il paroît qu'ils s'accommoderont toujours mieux de vices qui les détruisent, mais qui les remuent, que de vertus qui les conservent, mais qui ne les touchent pas, il faut nécessairement avoir recours à un Art plus recherché.

On trouvera dans le Livre, dont je présente ici la Traduction, tout ce que l'étude, la pratique & l'observation ont pû, ce me semble, découvrir de plus efficace pour

la cure, ou le ſoulagement des Maladies *Chroniques*; c'eſt-à-dire, des Maladies longues ou habituelles, telles que la *Goutte*, *l'Hydropiſie*, *l'Aſthme*, &c. de toutes celles enfin, qui viennent d'un tempérament uſé par l'incontinence, le mauvais régime & les débauches; leſquelles ſont ſi communes dans les Villes riches & faſtueuſes, & abrégent ſi conſidérablement la durée naturelle de la vie des Hommes, après en avoir fait une longue chaîne de miſére & de douleur.

C'eſt l'ouvrage d'un Mé-

decin de grande expérience, d'un Mathématicien diſtingué, d'un Philoſophe circonſpect; &, ce que j'eſtime plus que tout cela, d'un Homme de bien, lequel attendri ſur les miſéres de l'humanité, a mis la plume à la main pour faire part de ſes tréſors à ſes ſemblables. J'en ai conçu cette idée par la Traduction de ſon Livre; & il n'eſt venu en ma connoiſſance que très-peu de particularités ſur ſa perſonne. Je ſçais ſeulement qu'il s'appelloit *George Cheyne*; qu'il étoit Ecoſſois; profond Mathématicien; Docteur & grand Praticien en Médeci-

ne ; du Collége Royal de Médecine d'*Edimbourg*, Capitale d'Ecoſſe ; & de la Société Royale de *Londres* ; qu'il vivoit encore en 1742, où a paru la troiſiéme Edition de cet Ouvrage, & qu'il eſt mort, à ce que l'on m'a dit, depuis quatre ou cinq ans. Il eſt fort connu, en France, par un Livre de ſa compoſition, très-eſtimé des Médecins, & fort utile à ceux qui ne le ſont pas, lequel a pour titre : L'*Art de ſe conſerver la ſanté* ; & l'on jugera de l'étendue de ſes hautes connoiſſances par la Liſte que je donnerai (a) de ſes autres Ouvrages en Ma-

(a) A la fin du II. Tome.

thématiques, en Philoſophie & en Médecine.

Quant à celui-ci, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en rendre la Traduction fidelle & intelligible; & j'oſe me flater, que ceux qui prendront la peine de la comparer avec le Texte Anglois, me ſçauront gré de n'avoir rien fait paſſer dans notre Langue du ſtyle de mon Auteur. Car, quoique la Langue Angloiſe ſoit par elle-même très-ſimple, & peut-être la plus claire & la plus conciſe de toutes les Langues, réputées ſçavantes de nos jours; cependant les Anglois

glois en général, mais surtout M. *Cheyne* en particulier, se négligent si fort sur la correction du style, que cette inattention ou cette indifférence m'a coûté mille fois plus de travail que le fonds des choses. On y trouve souvent de longues phrases, qui tiennent toute une page, de grandes parenthéses, qui en renferment d'autres de même taille, des transpositions d'idées qui éteignent la clarté du sens, & je ne sçais combien d'autres irrégularités.

Ainsi, indépendamment des difficultés de la Doctrine, j'ai eu à combattre celles du

ſtyle. Mais ne voulant rien prendre ſur mon compte que l'envie d'être utile, je me ſuis adreſſé à la Faculté de Médecine de Paris, qui a eu la bonté de nommer trois Commiſſaires pour éxaminer le fonds des choſes, & la qualité de la Traduction. Tous ces Meſſieurs ne ſont pas moins diſtingués par leurs grandes connoiſſances, que par les Titres qui les annoncent. M. Falconnet eſt Médecin du Roi & de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres; M. Mallouin eſt de l'Académie Royale des Sciences, & M. Cantwel de la Société

Royale de Londres. On peut voir, par l'Approbation qu'ils m'ont donnée, le cas qu'ils font de cet Ouvrage. Mais je me crois obligé de publier de moi-même que leurs excellens conseils m'ont été d'un très-grand secours. M. *Cantvvel*, sur-tout, dont l'Anglois est la Langue maternelle, a pris pour cet Ouvrage des sentimens de Père; il l'a enrichi de plusieurs Notes marquées, M. C. & a eu le courage de faire main-basse sur tous les endroits, qui lui ont paru présenter un sens louche. Je suis tout pénétré du bon accueil qu'il

m'a fait, & des services essentiels qu'il a rendus à ma Traduction. Exemple qui ne sçauroit être trop imité; mais il faudroit que les Auteurs & les Juges se persuadassent bien que, quand il s'agit de vraie critique & de bien public (a), c'est flater que de ne pas épargner.

(a) Monsieur *Bruhier*, Censeur de cet Ouvrage, & très-attentif à ne rien laisser passer, qui puisse souffrir quelque doute sur son éxactitude, m'a fait observer, que M. *Cheyne* se permettoit des *conjectures*, dont pourroient abuser cette multitude d'esprits, accoutumés à penser par autrui. J'ai donc consenti à les supprimer, dans le corps de l'Ouvrage. Mais ayant fait réfléxion ensuite, que la singularité de ces idées, pouvoit servir à l'Histoire de l'esprit hu-

main ; de peur que l'on ne m'accuſe, d'en avoir ſouſtrait quelques matériaux, j'ai cru devoir rapporter ici, la ſubſtance de ces *conjectures*, en mettant à côté le correctif néceſſaire.

Le premier endroit, que j'ai ſupprimé, ſe trouve, p. 4. n°. 3. du Texte Anglois : l'Auteur y paroît convaincu que „ le principe de la Génération " étant uniquement dans le mâle, ainſi " que l'enſeigne la meilleure *Philoſophie naturelle*, la *diviſion des Séxes* " ſuppoſe un beſoin, ou quelque choſe " de manque, & un commencement de " chute ; & que l'Auteur de la Nature " ne s'en eſt ſervi que comme d'une " étaye, pour ſoutenir un bâtiment qui " menace ruine ; car, ajoute-t-il, ſi les " *cauſes finales* ſont ſuſceptibles de quelque " évidence, il eſt clair, par la " nature des choſes, que l'action de " placer deux ames humaines égales, " dans deux corps, qui n'ont d'autre " différence, que d'être différemment " figurés, doit avoir été poſtérieure au " premier deſſein de leur création. "

C'eſt-à-dire, qu'en créant les ames, pour préſider aux corps des Hommes,

la division des Séxes n'étoit point entrée dans le premier dessein du Créateur. Mais la Révélation, contenue dans la Sainte Bible, ne dit rien qui puisse favoriser cette idée; au contraire, elle nous annonce bien expressément, que l'Homme & la Femme furent créés, assez long-tems avant leur chute.

Il s'agit dans le second (pag. 5. n°. 4.) d'expliquer pourquoi l'ame de l'Homme demeure si long-tems enveloppée dans le *corpuscule séminal*. „ Il „ y a bien des conjectures à perdre, dit „ l'Auteur, pour ceux qui voudroient dé- „ couvrir par quelle sagesse le Créateur „ du corps & de l'ame, a confiné si long- „ tems la *substance immatérielle*, douée de „ toutes ses facultés, dans une prison „ aussi étroite que celle d'un *corpuscule* „ *séminal*; c'est-à-dire, pendant tout le „ tems de la durée de l'*esprit immaté-* „ *rie'*, depuis sa création & celle du „ corps organisé, jusqu'à ce que celui-ci „ arrive à son dernier développement „ ou à son point de maturité. Nous „ sentons, dans le sommeil, que l'ame „ n'agit qu'imparfaitement, en compa- „ raison de l'état de veille; elle est sans „ consistance dans les débauches; &

dans les ſyncopes ou tout autre *pa-* «
roxiſme nerveux ſemblable, on ne la «
ſent preſque plus. Cependant l'eſſen- «
ce & l'énergie réelle ou la capacité de «
la *ſubſtance ſpirituelle* eſt uniformé- «
ment la même ; il n'y a que la ma- «
chine organique, qui ſoit dérangée, «
& qui ne peut pas jouer à ſon ordi- «
naire. «

Tout ce que nous pouvons donc «
conclure de ces effets, c'eſt que la «
Providence s'eſt propoſée, peut-être, «
quelque fin morale, dans cette lon- «
gue priſon du corpuſcule organique, »
où elle a jetté la *ſubſtance ſpirituelle* ; »
ſon deſſein n'auroit-il pas été de *pu-* «
rifier ou de *punir* ? ou peut-être en- «
core n'a-t elle ainſi limité & concen- «
tré les *puiſſances naturelles* de l'ame, «
que pour les mettre de niveau avec «
ſes *facultés morales* ; afin que les unes «
& les autres puſſent également, & «
en même tems ſe développer & s'ac- «
croître. Au reſte, ajoute l'Auteur, «
je ne donne tout ceci, que comme «
une ſimple conjecture philoſophi- «
que «.

Mais la Foi Catholique n'admet point
que l'ame ſoit renfermée dans le *corpuſ-*

cule séminal; ce seroit une espéce de *préexistence* des ames. Puisque, suivant la philosophie des germes, tous les Hommes ayant été créés en Adam, il faudroit, selon l'Auteur, que toutes les ames y eussent été logées dès l'instant de leur création. C'est pourquoi ce sentiment est condamné par le Concile de Vienne, dont la décision est adoptée par l'Eglise Catholique. Il est également contraire à la Doctrine de l'Eglise, que la prison des ames pendant un tems si long, puisse servir à les purifier. Il n'y a que le Baptême, qui puisse laver la tache originelle.

Il y a un troisiéme endroit que j'ai supprimé à la page 50. n°. 40. mais, comme il est, à peu près, dans le goût des deux précédens, il seroit assez inutile d'en donner l'analyse.

Cependant je ne quitterai point cet article, sans rendre publiquement justice à Monsieur Bruhier, sur l'attention avec laquelle il s'acquitte, des différentes fonctions attachées à son état. Indépendamment de ce que j'en ai connu par moi-même, à l'occasion de la censure de cet Ouvrage, le Public a très-bien

remarqué,

remarqué, que ses Extraits paroissent avec distinction, dans le Journal des Sçavans. C'est lui qui y tient la plume, pour tout ce qui regarde la Médecine. Son nom est célébre en France & en Angleterre, par un Ouvrage de sa composition, sur l'*incertitude des signes de la mort*, & le danger terrible des *Enterremens précipités.* Tout le monde a le plus grand intérêt, de lire ses Recherches & ses Observations, qui me paroissent très-autentiques, & malheureusement trop vraies. Et il me semble, que les Magistrats de toutes les Nations, devroient prendre, en une très-grande considération, les conseils de cet Auteur; non-seulement pour sauver la vie à une infinité de malheureux, mais encore pour n'être pas exposés eux-mêmes, à être enterrés tout vifs.

Ceux qui, comme M. Bruhier, rendent généreusement service au Public, méritent une reconnoissance publique: c'est pourquoi, je ne dois pas oublier ici M. de Romieux, Sécrétaire Général de la Marine, ami de l'humanité, amateur des Belles-Lettres, & de tous ceux qui les cultivent, pour l'avantage du Genre humain. Sa Bibliothéque, qui

renferme un aſſez grand nombre de fort bons Livres Anglois, m'a été très-utile dans mes différens travaux; &, en particulier, dans celui-ci : mais le caractére de ſa perſonne oblige encore plus que ſes ſervices. Et j'aurois beaucoup d'autres choſes à dire ſur ce bon Citoyen, ſi je n'étois pas perſuadé, que la meilleure maniére de reconnoître les ſervices des cœurs généreux, c'eſt de les avouer.

Fin de la Préface du Traducteur.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

DANS mon *Eſſai ſur le régime*, j'ai promis de communiquer au Public mes penſées ſur la *Méthode naturelle de guérir les Maladies du corps, & les déréglemens de l'eſprit qui en réſultent*, fondé ſur les principes de Philoſophie, que j'ai expoſés dans cet Eſſai; c'eſt ce que j'ai découvert de plus ſolide

dans le cours de cinquante années d'Etude, & de plus efficace pendant quarante ans que j'ai pratiqué la Médecine.

Je n'ai rien oublié de tout ce qui a dépendu de moi, pour remplir cette promesse à la satisfaction, & à l'avantage du Public. Le temps & l'expérience feront voir à quel point j'y ai réussi.

Quant à la délicatesse des sentimens, & à la correction de style, je n'ai la-dessus que de fort petites prétentions. Mon principal dessein est de communiquer aux autres mes pensées, avec toute la clarté

que mon ſujet peut comporter; ſi les Lecteurs attentifs y trouvent à s'inſtruire, c'eſt tout ce que j'ai deſiré. La gloire de paſſer pour un Ecrivain délicat, ſur un pareil ſujet, eſt d'une ſi petite importance, qu'elle ne mérite pas d'être conſidérée.

Tout ce que j'avance, dans le Traité ſuivant, eſt fondé ſur l'obſervation de la nature & de ſes loix, ſur une connoiſſance de l'économie animale, conſidérée ſous le point de vûe le plus propre à mon deſſein; ſur les meilleures obſervations que j'ai pû faire ſur les cures qui m'ont réuſſi, ou

ſur celles des plus habiles Praticiens de ma profeſſion.

Je n'y donne de théorie que ce qui m'a paru néceſſaire, pour faire voir la convenance de la Méthode & des médicamens que je recommande, avec l'idée la plus vraye & la plus juſte que j'ai pu prendre de la maladie qu'il s'agit de guérir. Ceux qui feront curieux de pouſſer plus loin la diſcuſſion, pourront conſulter l'Eſſai, dont je viens de parler, & ſon Appendix.

On ne doit pas s'attendre qu'avec un deſſein auſſi vaſte, je puiſſe donner les formules des remédes que je

recommande, ni faire le détail de toutes les circonſtances qui peuvent accompagner chaque maladie, dont je parlerai: ce ſeroit un Ouvrage ſans fin, & cela n'appartient qu'aux Médecins qui traitent ces maladies : s'ils approuvent les directions ou la conduite générale que je preſcris; c'eſt à eux à l'appliquer dans les cas particuliers, ſelon les degrés & les ſimptomes de la maladie : ce qui ſera d'une éxécution fort aiſée à ceux qui l'auront bien compriſe.

On trouvera probablement, dans cet Ouvrage,

bien des choſes particuliéres, dont j'ai fait uſage dans quelques autres Traités, qui ont précédé celui-ci ; mais j'eſpére que cela ne fondera pas un ſujet de reproche légitime. Tout ce que je ſçais en Médecine, ſe rapporte à un ſyſtême unique & général, parce que la nature eſt une, & toujours la même, & que dans toutes les fonctions & les opérations animales, elle procéde par les mêmes loix, ou tout au moins par des loix analogues.

Ce que j'avois appris des Livres, de la Spéculation & de la Philoſophie, s'eſt trouvé

extrêmement défectueux, quand j'en ſuis venu à l'expérience, & que je me ſuis rendu attentif à pluſieurs maladies, dont j'ai été attaqué moi-même, & aux différentes circonſtances de celles que j'ai eues à traiter.

Cette expérience m'a conduit à rejetter toutes les Méthodes, & les médicamens qui ne m'ont pas réuſſi, & à me borner uniquement à une Méthode, ou à une pratique qui pût produire, ce que j'avois principalement en vûe, une guériſon durable.

Ainſi la pratique de la Médecine ſe trouve renfer-

mée dans des bornes fort étroites. Elle ſe réduit 1°. à des évacuations convenables aux différentes eſpéces de maladies; 2°. à des médicamens propres à atténuer les humeurs, & à déſobſtruer les vaiſſeaux ; & entre tous les remédes de cette eſpéce, je n'en connois point de meilleurs, que les remédes qui agiſſent doucement par leur maſſe, ſur-tout quand on fait un uſage convenable de ces médicamens. 3°. Les *aſtringens* doux, & ceux qui fortifient les ſolides. 4°. Une *diette* ſpécifique & convenable, accompagnée d'un *air ſa-*

lubre, & d'un *exercice* modéré.

Voila mon ſyſtême en général : s'il eſt juſte & ſolide, il eſt évident qu'il raſſemble ſous un point de vûe très-ſimple & très-intelligible, tout ce que l'on peut dire raiſonnablement ſur la cure des maladies : on y voit en même temps que l'on peut appliquer la même Méthode & les mêmes remédes, à des maladies différentes, & aux différentes circonſtances de maladies ſemblables. Une expérience conſtante m'a appris que tout ce qui s'écartoit de cette conduite, ne ſervoit uniquement qu'à pro-

curer une mort douce, ou à relever le courage & les eſpérances du malade.

Quelque judicieuſe que ſoit l'application de la Méthode, que j'expoſe dans cet Ouvrage, je n'ai pas aſſez de préſomption pour avancer, que dans tous les cas poſſibles, l'on puiſſe compter ſur un ſuccès aſſuré: mais je puis atteſter qu'une perſévérance opiniâtre à s'y conformer pendant un temps convenable, a été ſouvent ſuivie, ſous mes yeux, de tout le ſuccès imaginable: & j'oſe dire, que de toutes les Méthodes encore propoſées,

quelque vantées qu'elles puiſſent être, il n'y en a point, dont on puiſſe retirer tant de ſoulagement, dans les cas les plus difficiles & les plus critiques, que de celle-ci.

Peut-être me trompai-je; mais ſi j'entends bien la voix de mon propre cœur, je n'ai pas la moindre tentation de tromper les autres. Soixante & dix ans de ma vie ſe ſont déja écoulés; penſer à cet âge à augmenter ma réputation ou ma fortune, ce ſeroit une extrême folie; il y a déja quelque temps que la premiére eſt à la diſpoſition du Public, & je ſuis ſur le point de

remettre la ſeconde entre les mains de mes héritiers.

Pendant vingt ans je n'ai point ſuivi d'autres régles, &, par la bonté miſéricordieuſe du Tout-Puiſſant, je me trouve dans ce temps heureux, où je ſuis en jouiſſance de mes propres ſens, & des facultés de mon ame; dans l'état de leur pleine vigueur.

Mais, après tout, quand je convaincrois le monde de l'excellence ou de la ſupériorité de ma Méthode, je ne dois pas m'attendre à le convertir : des paſſions impétueuſes & des eſprits fiers

ne ſont guéres propres à recevoir des leçons d'abſtinence & de modération, & vraiſemblablement la plus grande partie de mes Diſciples, ſeront de ces perſonnes qui auront éprouvé une longue ſuite de remédes, ſans aucun ſuccès : l'amertume que leurs ſouffrances auront répandue ſur les faux plaiſirs, qui viennent des appetits ſenſuels, les fera renoncer à la luxure, afin de diminuer leur miſére : je puis encore aſſurer très-ſérieuſement à ces ſortes de gens, que cette Méthode bien & dûëment obſervée pendant un temps ſuffiſant, leur procurera tout le ſoula-

gement que peut donner l'art des hommes, ou que la nature humaine eſt capable de recevoir. Et comme chaque inſtant nous dérobe une partie de la vie, quand l'art n'aura plus rien à faire, l'obſervation de ces régles les conduira à la maniére de mourir la plus tranquille & la plus douce.

Ainſi donc, le ſyſtême, que je propoſe, ne paroit pas avoir beſoin d'autre recommandation que cette conſidération unique, qu'il tend néceſſairement à ſoulager les douleurs de la vie, & à diminuer ou adoucir les horreurs de la mort.

A 7 v

MÉTHODE NATURELLE

DE GUÉRIR LES MALADIES du Corps, & les déréglemens de l'Eſprit qui en dépendent.

PREMIÉRE PARTIE.

REFLEXIONS SUR l'économie de la nature dans la vie animale.

I.

NOus ne connoiſſons rien de la *ſubſtance*, c'eſt-à-dire, de ce qui fait la baſe des qualités matérielles ou ſpirituelles : on

A viii

ſçait ſeulement qu'elles exiſtent, & ce n'eſt que d'après leurs effets ſenſibles que nous raiſonnons ſur leur nature.

Il eſt certain que le principe de nos déterminations, ou la ſubſtance ſpirituelle, qui vivifie ou qui anime la matiére organiſée, doit eſſentiellement être douée dans le plus haut degré de perfection, de toutes les qualités, & de toutes les facultés naturelles qu'elle éxerce, ou auxquelles elle parvient, en quelque temps de ſa durée que ce puiſſe être. Il me paroît abſurde qu'un être de cette nature puiſſe augmenter en qualités eſſentielles. Il n'y a que le corps & la matiére qui ayent la propriété de croître naturellement : mais, comme la ſubſtance ſpirituelle eſt indiviſible & immortelle, ſi elle étoit ſuſceptible de *plus* ou de *moins* dans ſes qualités

lités naturelles ou eſſentielles, elle pourroit ceſſer d'être ; je veux dire, quant à ſes qualités *naturelles* de *vivre*, d'*appercevoir*, de *vouloir* ; car ſi l'on conſidére ſes qualités morales de *juſtice*, de *bonté*, de *vérité*, &c. elles peuvent paſſer par tous les degrés d'augmentation ou de diminution quelconque, puiſqu'elles dépendent entiérement du libre arbitre.

Ainſi les facultés naturelles de *vivre*, d'*appercevoir*, de *vouloir*, &c. leurs différens degrés & leurs différentes modifications d'*activité*, de *ſagacité*, de *deſir*, ſont eſſentiellement, & uniformement inhérentes à la ſubſtance ſpirituelle, chacune dans l'ordre & le degré qui leur eſt propre, quelqu'eſpéce de corps que ces facultés animent ou vivifient. Et quand

l'ame ne fait pas éclater ces qualités essentielles & innées, cela vient des limites étroites, où elle se trouve resserrée par la nature de la matiére grossiére qui l'enveloppe, & par les loix du corps qu'elle anime ou vivifie; obstacle étranger, mais insurmontable au degré de son activité & de sa mobilité propre.

Car un Ange, quant à sa nature & à ses facultés spirituelles, est aussi réellement un Ange sous la forme d'un Serpent, ou de tout autre corps organisé, que sous la forme d'un homme. Et un Ange qui animeroit un corps humain, ne seroit qu'un homme plus parfait; en vertu de ses qualités naturelles & essentielles, il éxerceroit simplement d'une maniére plus parfaite les fonctions & les opérations humaines. Et

dans un corps non organiſé, il ne produiroit aucunes fonctions vitales, il ne pourroit y occaſionner que quelques mouvemens particuliers.

II.

Le corps d'un animal eſt auſſi parfait & auſſi complet dans ſon état *lombagine* (a) & *ſpermatique*, qu'il l'eſt dans ſon état d'*adulte*,

(a) L'Auteur diſtingue trois états dans le corps de l'homme, relativement à ſes degrés d'accroiſſement, le *lombagine*, le *ſpermatique* & l'*adulte*. L'Etat *lombagine*, eſt celui où il ſe trouve dans les *lombes* : là il n'eſt, pour ainſi dire, que dans la ſimple poſſibilité de recevoir le principe de vie. Ce principe régne dans l'état *ſpermatique*, c'eſt-à-dire, que le corps de l'homme, dans la *ſemence* où il nage, n'a que le ſentiment de ſon exiſtence, ſans exercer aucunes

en commençant même du premier couple dont il eſt deſcendu, juſqu'au temps préſent.

Par rapport à ſon corps, il n'eſt, pour ainſi dire, qu'une pure plante dans ſon état *lombagine*; dans ſon état *ſpermatique*, ce n'eſt qu'un animal brute, & à proprement parler, il ne commence à être un homme que dans ſon état d'*adulte*, lorſque ſes falcultés ſpirituelles, en agiſſant ſur les organes matériels de ſon corps, n'y trouvent plus d'autre oppoſition que celle

fonctions qui le diſtinguent de la brute; il n'y a que l'état *adulte*, qui le caractériſe bien particuliérement, c'eſt celui où ſes facultés ſpirituelles déterminent ou peuvent déterminer l'action de ſes organes.

Il ne faut pas négliger de ſe rendre attentif à ces premiers élémens de théorie; l'Auteur en tirera, pour la pratique, des conſéquences qui établiront ſa Méthode d'exercer la *Médecine*.

qui procéde des limites de la matiére, c'eſt-à-dire, quand ces organes eux-mêmes ſont complets, dévelopés, & revêtus de l'incruſtation & des tégumens qui leur ſont propres, & dans leſquels l'animal doit continuer ſon exiſtence pendant tout le temps preſcrit par la nature.

Le ſquelete, la charpente & les premiers traits de ſes fluides & de ſes ſolides, ainſi que tous ſes organes vitaux & animaux, ſont ſemblables & analogues dans tous les différens degrés de ſon être, ou dans tous les différens dévelopemens par leſquels il eſt obligé de paſſer : la mignature qui le repréſente en entier, ſes fluides & ſes ſolides infiniment petits, ſes organes & ſes fonctions animales, quoique d'une petiteſſe indicible, ſont, à quelques circonſtances près, auſſi réels & auſſi parfaits

dans ſon état *lombagine* & *ſpermatique*, que dans l'état d'*adulte*; toute la différence qu'il y a, c'eſt qu'alors ſes ſolides ſont infiniment plus petits, plus grêles & plus délicats, roulés & envelopés les uns dans les autres; ſes fluides infiniment plus rares, plus fins & plus ſubtils; ſes fonctions infiniment plus foibles & plus lentes; & que leur extenſion, leur progrès & leur accroiſſement ſont infiniment petits dans ces commencemens; que tout cela peut être inſenſible pendant une longue ſuite de ſiécles; ſemblable à une ſuite infinie divergente, laquelle tend à la divergence par des degrés très-lents; elle commence, à la vérité, par un infiniment petit; mais, pour peu qu'elle avance, elle ſe dévelope, s'accroît, s'anime & s'approche toujours de ſon état le plus parfait, en ſuivant une

certaine progreſſion & des loix déterminées (a).

(a) Ceux qui auront un peu médité ſur les *ſéries* ou les *ſuites*, qui ſont aujourd'hui d'un ſi grand ſecours aux profonds Mathématiciens pour la réſolution de leurs Problêmes, ſentiront toute la juſteſſe de cette comparaiſon : mais pour ceux qui ne ſont point initiés dans ces connoiſſances, dont l'Auteur paroît avoir tiré de grands ſecours, voici comment ils pourront concevoir toute l'étendue de ſa penſée ; ſuppoſons deux perſonnes qui partent en même temps d'un même endroit, en ſuivant des directions différentes, de ſorte néanmoins qu'après un certain temps, elles ne ſoient éloignées l'une de l'autre, que d'un cent billioniéme de pied ; leur divergence ſera fort loin d'être ſenſible, elle ſera pourtant réelle ; qu'après un pareil temps, elles s'écartent d'un dix-billioniéme ; elles divergeront un peu plus que ci-deſſus, mais encore d'une maniére inſenſible, tellement que ſi elles continuent toujours à s'écarter ſuivant cette proportion, elles parvien-

Car l'ame, ou la ſubſtance ſpirituelle ne peut animer ou vivifier qu'une matiére organiſée par l'Auteur de la Nature. Et s'il arrivoit que ces fonctions infiniment petites s'arrêtaſſent pendant quelqu'inſtant, le corpuſcule tomberoit bientôt en putréfaction, & dans l'état d'une particule inorganiſée de matiére morte; de maniére que ſans le pouvoir & la volonté du Créateur & premier Moteur, il ne ſeroit jamais capable d'être ranimé. Ce qui peut ſervir à expliquer la perte infinie de ſemences organiſées, ou de ces commencemens de vie, que l'on voit

dront enfin à être à des diſtances très-conſidérables l'une de l'autre, leſquelles par conſéquent, deviendront fort ſenſibles: or c'eſt ce qui arrive dans le dévélopement des êtres, ſuivant le ſyſtême des animalcules ou des germes animés.

voit si fréquemment dans le monde. Il est probable que ces défectuosités viennent de la nature inéxacte ou peu correcte de la matiére grossiére, & de la multitude infinie des hazards possibles, qui s'opposent à ce degré de précision nécessaire à l'action d'animer un être dans l'état présent des choses.

III.

Le premier Homme ou la cause originelle de la Race Humaine a dû nécessairement renfermer, dans sa propre nature, actuellement ou virtuellement, explicitement ou implicitement toutes les qualités naturelles, toutes les propriétés ou toutes les vertus du corps & de l'ame qui se sont trouvées dans chaque individu de sa postérité; & pour éclaircir cette idée par un éxemple, il faut

qu'Adam ou le premier de tous les Hommes ait été doué de la bienfaiſance & de la douceur de *Moïſe*, de la patience de *Job*, de la beauté d'*Abſalom*, de la ſageſſe de *Salomon*, de la ſpiritualité & de la réſignation de *David* pénitent, enfin de toutes les perfections & de toutes les qualités éminentes des Philoſophes, des Légiſlateurs & des Héros de l'Antiquité, ſans qu'elles fuſſent obſcurcies d'aucune tache. En un mot, le premier Homme doit avoir eu, en lui-même, actuellement ou virtuellement toutes les perfections naturelles ou morales, tous les dons, ou tous les talens qui ont exiſté réellement, ou dont l'exiſtence s'eſt manifeſtée dans quelqu'individu que ce puiſſe être de ſa poſtérité, relativement aux différens uſages & aux différentes fins de la Monarchie univerſelle

de l'Etre Suprême; car l'effet ne peut pas être ſupérieur à la cauſe, le fruit à la ſemence, le ruiſſeau à la ſource. Il me ſemble que cela doit être d'une évidence parfaite à un vrai Philoſophe, & que c'eſt en même temps une bonne démonſtration de la décadence & de la dépravation de l'eſpéce Humaine actuelle.

IV. **** (a).

V.

Tout ce que l'art le plus parfait de l'analyſe a pû découvrir juſqu'à préſent ſur la compoſition intrinſéque des corps, ſe réduit à nous apprendre qu'ils ſont compoſés, 1°. de *ſoufre*, d'*huile* ou d'*eſprit* ou de la *matiére* du feu;

(a) Je ſupprime ce N°. comme n'ayant rapport qu'à la Théologie.

2°. de *sel* ou de particules dures & solides, qui ne peuvent être bien dissoutes que dans l'eau: 3°. d'*air*, ou d'un fluide sec, rare, élastique: 4°. d'*eau*, c'est à-dire, d'un fluide plus dense, sans élasticité, & qui a la propriété de mouiller: 5°. de *terre*, c'est-à-dire, d'une substance grossiére, inaltérable, permanente, qui est la base & le ciment des quatre espéces de matiére précédentes. La variété infinie des corps, toutes leurs apparences diverses peuvent uniquement procéder du mélange & de la combinaison de ces matiéres, prises en quantités & en proportions différentes.

V I.

Je ne reconnois parmi les grands principes d'action dans les corps, petits ou grands, que 1°. l'*attrac-*

tion ou la *répulsion* avec ses différentes loix: 2°. l'*élasticité* ou la *rèaction* : 3°. la *fermentation* : 4°. la *chaleur*, le *feu* ou sa matiére & sa cause. Il ne s'agit point ici de rechercher les premiéres causes, d'où viennent ces principes : mais l'on ne sçauroit douter qu'elles ne soient très-vraisemblablement les causes secondes d'action, dans toutes les espéces de corps.

VII.

Il est donc fort probable qu'un corps animal, organisé par la Toute-puissance de l'Etre Suprême, & appareillé, pour ainsi dire, de tous les instrumens, qui le mettent en état de recevoir l'action & la vie, par l'opération d'une substance spirituelle; il est très-probable, dis-je, que ce corps ne devient un animal vi-

vant, qu'au moment précis où la ſubſtance ſpirituelle le pénétre de ſon ſouffle ou vient s'unir à lui : qu'alors il reçoit de la nourriture ; &, que dans ſon état lombagine & ſpermatique il fait les fonctions de circulation, de reſpiration & celles des ſécrétions par des loix propres & analogues, auſſi réellement qu'il les éxécute dans ſon état d'adulte ; & comme il ne peut recevoir de nourriture dans les deux premiers de ces états que ce qui lui en vient des ſucs du corps, où il eſt concentré ; que ces ſucs ſoient bons, mauvais ou médiocres ; en un mot, tels qu'ils puiſſent être, il faut qu'il s'en accommode ou qu'il s'en nourriſſe ; ainſi dans ſon état d'adulte, il ſe nourrira, il tranſpirera, il reſpirera & fera ſes ſécrétions ſuivant la nature & les qualités des alimens qu'il prendra des ſucs &

des fluides qui l'environnent, ou qui ſont à ſa portée, de quelque qualité que ſoient ces ſucs, & de quelque maniére qu'ils ſoient portés dans ſa ſubſtance ou dans toute l'économie de ſa machine.

VIII.

Afin d'être nourri pendant quelque temps, & de faire les fonctions animales, c'eſt-à-dire, d'être en action de vie, il paroît qu'il ſuffit abſolument que la grandeur des particules deſtinées à la nourriture, ſoit proportionnée aux orifices qui les reçoivent, ainſi qu'aux orifices excrétoires, ou que ces particules ne ſoient pas plus groſſes que le diamétre de l'ouverture des vaiſſeaux où elles doivent couler; afin qu'elles puiſſent entrer avec facilité dans les canaux qui leur ſont propres, & y être cha-

riées où il convient ; car dans les endroits où elles ſe trouveroient d'un trop grand diamétre, elles y cauſeroient néceſſairement des obſtructions, de la douleur, & enfin la mort ou la deſtruction de la machine. Elles peuvent être moins groſſes que ces orifices ſans aucun inconvénient ; mais il ne faut pas qu'elles le ſoient plus.

IX.

Pour prévenir les inconvéniens, qui peuvent venir fort ſouvent de la nature diviſible & limitée de la matiére groſſiére, ou d'une infinité d'accidens, ou de l'inaptitude du fluide deſtiné à ſervir aux fonctions, que doivent éxercer néceſſairement les *animalcules*, afin de pouvoir vivre pendant quelque temps ; quelle multitude infinie de particules de matiére organiſées & propres à être ani-

mées dans des circonſtances convénables, l'*Auteur de la Nature* n'a-t-il pas mis dans les ſemences des animaux & des végétaux, dont cependant il y en a à peine une entre pluſieurs millions, qui puiſſe rencontrer toutes les circonſtances favorables qui l'aménent à maturité? En paſſant dans les plantes & dans les végétaux, ces particules organiſées reçoivent la propriété de pouvoir ſervir de nourriture aux animaux, afin qu'il n'y ait point de perte réelle dans la nature, & que tout puiſſe concourir à quelque deſſein infiniment ſage: car un être manqué ne reſte pas inutile: Il ſert encore aux deſſeins du Créateur, & contribue à la production d'un ſecond, d'un troiſiéme, ou d'un quatriéme être différent, qui fait une partie du ſyſtême général.

X.

La tunique ou la croûte, qui couvre les fibres primitives & motrices, eſt deſtinée à les mettre en état de ſupporter ſans douleur & ſans violence les ſituations où elles doivent ſe trouver dans la ſuite; à leur ſervir de gaîne, à les défendre & à garantir leur délicateſſe, leur ſenſibilité & leur petiteſſe extrême, de la dureté, de la rudeſſe & des injures des corps qui nous environnent dans cet état de caducité & de délabrement, où ſe trouve la demeure que nous habitons.

X I.

La ſageſſe & le génie de l'Auteur de la Nature ont tellement réglé l'état préſent des choſes,

par les loix générales, que la surface extérieure des Viscéres n'est pas seulement recouverte de tuniques & de membranes particuliéres, qui sont les principaux organes de leur activité, & qui les défendent des injures des fluides ou des solides trop grossiers, ou de l'élément dans lequel nous avons à vivre dans ce monde, mais encore chaque fibrille particuliére, quoique d'une petitesse qui approche de l'infiniment petit, & portioncule linéaire d'un solide, pour ainsi dire, éthérien & spirituel, est revêtue d'une tunique qui lui est propre, pour la mettre à couvert de tout ce qui pourroit lui nuire, & la rendre capable de servir à l'ame en qualité de véhicule, pour en porter l'action aux différentes parties du corps, & rapporter à cette même ame l'impression des objets externes qui

l'environnent. Le tout eſt enveloppé d'une membrane tellement conſtruite, que plus les fluides, qui l'environnent, ſont groſſiers & plus ils la compriment, plus elle croît en épaiſſeur, plus elle devient ſerrée & compacte ; ainſi qu'on le voit à la paume des mains & à la plante des pieds des gens, qui font habituellement des travaux rudes ; de même qu'à la peau des pauvres gens & de ceux qui ne ſont point couverts.

Chaque glande tranſpiratoire, chaque conduit excrétoire, faiſant ſortir une goute de matiére viſqueuſe que l'air comprime, cette goute s'applatit & s'endurcit en forme d'écaille, afin de couvrir les orifices des glandes tranſpiratoires qui ſont au-deſſous. Cette écaille, ſemblable aux tuiles d'une maiſon, laiſſe ſon entrée ouverte, & néanmoins, par

un méchaniſme merveilleux, elle la défend contre les injures de l'air trop groſſier & trop piquant, qui eſt l'elément des animaux terreſtres. La peaû ou la cuticule de l'homme eſt entiérement compoſée de ces écailles, qui s'endurciſſent au beſoin : on remarque dans les animaux aquatiques un méchaniſme analogue à celui-ci; c'eſt une eſpéce d'écailles minérales plus dures, qui mettent leurs tendres fibres à couvert des impreſſions trop fortes de l'eau, élément plus denſe & plus peſant que celui des hommes.

XII.

Le même génie ou un génie analogue régne dans les précautions, que l'Auteur de la Nature a priſes, pour recouvrir ou tapiſſer la ſurface interieure des Viſcéres des

animaux : outre que chaque fibrille primitive a ſa gaîne, ſon fourreau ou ſon envelope particuliére, un nombre infini de glandes répandent ou déchargent continuellement, en vertu des fonctions animales, un fluide épais & viſqueux, qui prend la forme d'une ſubſtance glaireuſe ou d'une mucoſité, pour ſervir d'envelope à ces Viſcéres, les défendre de l'air intérieur ; & entretenir par ſa lubricité ou ſon humidité oléagineuſe leurs membranes dans un état d'élaſticité & de moiteur ; afin qu'elles puiſſent gliſſer les unes ſur les autres, ſans ſe nuire dans leurs mouvemens. Et comme cet air intérieur eſt plus délié & moins malfaiſant que l'air extérieur, cette mucoſité ou cette cuticule eſt plus ſouple & de moindre conſiſtance que la cuticule externe. Il eſt donc clair que cette

mucoſité & cette cuticule ſont d'une néceſſité abſolue, l'une pour humecter, & l'autre pour mettre à l'abri des agens externes, les fibres délicates & ſenſibles.

XIII.

M. LEWENHOECK, obſervant au Microſcope des tuyaux d'un corps animal, en trouva d'une petiteſſe & d'une délicateſſe ſi exceſſive que, ſuivant ſon calcul, il en auroit fallu 600 pour égaler la groſſeur d'un cheveu. On ſçait que chaque partie ou chaque point d'une *animalcule* a du ſentiment, & que la ſenſibilité ſuppoſe néceſſairement le concours d'une artére, d'une veine & d'un nerf; & que dans un état de ſanté il s'exhale une vapeur de chaque point de notre cuticule. Le même Lewenhoeck a trouvé 125000 orifices

organiſés ſous une portion de la cuticule, dont l'étendue ne ſurpaſſoit pas celle d'un grain de ſable.

Toutes les membranes ſont compoſées de mailles de différentes formes & de différentes figures, dont la tiſſure reſſemble à celle des réſeaux : on trouve que la ſubſtance des fibres, qui compoſent les ſolides, eſt cellulaire ou véſiculaire, comme celle d'une éponge ou de la moëlle de jonc. Il faut donc que ces cellules ou ces véſicules ſe communiquent entr'elles, ou s'ouvrent les unes dans les autres. M. Hooke a démontré que le plus petit objet viſible devoit ſe préſenter à l'œil ſous un angle d'une minute ; & de cette Démonſtration le ſçavant M. Porterfeild (a) a conclu, avec beaucoup de raiſon,

(a) Voy. Medical Eſſais, c'eſt-à-dire, les Eſſais de Médecine, Vol. IV. p. 252.

ſon, que la grandeur d'une ſeule fibre nerveuſe ne doit pas ſurpaſſer la trois mille ſix centiéme partie d'un cheveu ordinaire.

Tous les tuyaux, toutes les glandes, & toutes les cellules qui compoſent la ſubſtance ſolide de toute la matiére d'un animal, ſont remplies d'une eau glutineuſe très-claire. L'eau & le mercure ſont les ſeuls fluides ſenſibles, qui peuvent entrer & circuler dans ces tuyaux. Il eſt vrai que le mercure n'y fait que paſſer, & ne peut ſervir qu'à les écurer.

XIV.

Les organes, les glandes, les tuyaux & les fibres; ſurtout les membranes, & d'autres parties ſolides des animaux ſont les plus élaſtiques & les plus ductiles de toutes les ſubſtances que nous

connoiſſons. On peut les tirer & les filer juſqu'à une longueur inconcévable : il n'y a ni métal ni végétal, qui ait ces deux qualités dans un auſſi haut degré ; quoi qu'un grain d'or puiſſe s'étendre ſur la ſurface d'un fil d'argent juſqu'à pluſieurs lieues. C'eſt ce que prouvent les fils des Vers à Soye & des Araïgnées, les vibrations des cordes des Inſtrumens de Muſique faites de boyaux de chat. Les abſcès, les glandes ſchirreuſes, les anévriſmes & les loupes font voir combien peut s'étendre un petit globule de ſubſtance animale, ſurtout les globules membraneux & les fibreux, avant qu'ils en viennent à ſe crever ou à ſe rompre.

Du moins on ne ſçauroit s'empêcher d'en conclure que les ſubſtances animales ſont d'une fineſſe, d'une ductilité & d'une élaſ-

ticité extrêmes. Cependant c'eſt la tunique ou la membrane qui eſt douée de cette élaſticité, & non pas le ſolide qu'elle envelope.

X V.

Il ſemble qu'il doit y avoir un milieu entre l'extrême petiteſſe de quelques-unes des particules de la matiére, & la grandeur ou la groſſiéreté trop conſidérable de quelques autres ; & les particules qui tiennent ce milieu, ſont celles qui ſont les plus propres à nourrir les corps des animaux, & les plus convénables à notre état ou à notre ſituation préſente, & à la nature des ſolides & des fluides qui nous environnent. Par exemple, les ſels alkalis (de quelque maniére qu'ils ſoient formés, ſoit par le feu des Chimiſtes, ſoit par la chaleur du Soleil, ſoit par le feu

central) ces ſels, qui ne ſont proprement que des terres poreuſes, ſemblables à une éponge ſéche, ſervant, pour ainſi dire, de retraite à l'eau acide, qu'une grande chaleur a chaſſée hors de leurs pores, & qui n'en ſont devenus par-là que plus propres à recevoir de cet acide dans ces mêmes pores, où il eſt attiré par l'acide que la chaleur n'a pas fait entiérement ſortir; les ſels alkalis, dis-je, ne pourroient point ſervir à la nourriture des animaux. Et nous pouvons obſerver ici, en paſſant, que la fermentation de ces ſels avec les acides provient de ce que les acides s'élancent avec violence & avec impétuoſité dans leurs pores, pour en remplir les vuides: la volatilité de ces ſels leur vient uniquement d'une huile légére de ſoufre, qui leur eſt unie. De maniére que les alkalis peuvent n'être autre choſe

que des terres féches, poreuſes, avec quelque peu de ſel acide reſté dans leurs pores : & cet acide, par ſon attraction, attire dans ces pores une plus grande quantité d'autre ſel de la même eſpéce que lui, quand ce dernier ſe trouve dans la ſphére d'activité du premier : en y ajoutant de l'huile légére ſes ſels deviennent volatils. Les ſels acides & les ſels alkalis ne ſçauroient ſervir de nourriture, ni de reméde aux animaux ; excepté dans les cas, où l'ont veut détruire l'un de ces ſels par l'autre. Voila, peut-être, la vraie théorie des ſels : elle eſt conforme aux expériences des plus grands & des meilleurs Chimiſtes, MM. Newton, Boyle & Géoffroy.

Si donc les particules de nos alimens étoient réſolues ou réduites en leurs atomes primor-

diaux & indiviſibles, telles que ces ſels, elles ne ſeroient pas en état de réparer les pertes, de rétablir les ruptures, ou de remplir les vuides, qui ſe font perpétuellement dans nos corps par les ſeules actions de la vie, & par celles des fluides qui nous environnent. Outre cela, par leur ſolidité & par leur degré d'attraction, qui croît à meſure que leurs particules deviennent plus petites, juſqu'à ce qu'elles ayent atteint les derniéres limites de leur diviſion, elles s'attireroient les unes les autres, & formeroient des criſtaux, ou elles ſe partageroient dans les différens ordres de leurs corpuſcules élémentaires, le degré d'attraction y étant alors trop augmenté; & par conſéquent elles formeroient des corps d'une compoſition différente de celle qui conſtitue la chair & le ſang.

Ainſi les particules les plus propres à la nourriture des animaux, ſont des particules du troiſiéme ordre, d'une compoſition & d'une grandeur moyenne, d'une tiſſure rare, poreuſe & ſpongieuſe, ou qui tiennent un milieu entre les particules compoſées de ſoufres & de ſels, & celles qui participent plus des autres élémens ; c'eſt-à-dire, de l'air, de l'eau & de la terre : ou bien, ce ſont les plus petites particules intégrantes des ſubſtances animales & végétales (a). Et c'eſt une des raiſons,

(a) M. C. Voici un argument très-fort, contre ceux qui prétendent que la digeſtion ſe fait par la fermentation qui réduit les alimens dans leurs principes. On y voit auſſi de combien peu de poids eſt l'objection, de ceux qui diſent que, ſi les alimens ne ſe diviſoient pas dans leurs principes: *Un cheval nourri d'avoine, deviendroit à la fin avoine, & un homme nourri de pain ne ſeroit que pain.*

pourquoi les liqueurs fermentées, les eſprits, & les fluides diſtillés, de

Mais de quelque maniére que la digeſtion ſe faſſe, par trituration, par fermentation, ou par quelqu'autre moyen, qui ſera, ſans doute, à jamais inconnu à l'homme, cela ne fait rien à l'Art de guérir les maladies, ou d'entretenir la ſanté du corps. L'expérience nous fait ſentir le mal, & l'expérience nous en apprend le reméde; ce que l'on appelle *théorie*, en Phyſique n'eſt rien autre choſe qu'une ſuite de premiéres expériences, qui ſont & qui ont toujours été ſi conſtantes, qu'elles peuvent paſſer pour des loix de la nature. Qu'importe comment ſe fait le ſang? Il ſuffit qu'on ſçache, par expérience, que ce fluide eſt abſolument néceſſaire à la conſervation de la vie; on eſt obligé de partir de là, quelque raiſonnement qu'on faſſe. Ainſi, quand on trouve un ſang vicié, il n'y a qu'à voir ce que l'expérience a enſeigné pour le délivrer de ſes impuretés, ou le rétablir dans un état, où la machine ne ſouffre plus.

de quelqu'eſpéce qu'ils ſoient, ſont ſi contraires, ſi dangereux ou ſi funeſtes aux corps des animaux.

Ce n'eſt pas que la Médecine doive être *empyrique*, c'eſt-à-dire, qu'on doive ſe priver de raiſonner ſur les effets des remédes ; rien au contraire n'eſt plus dangereux qu'une pareille conduite, vû que les circonſtances des maladies ſont ſi extraordinairement variées, que c'eſt être abſolument téméraire, que d'adminiſtrer un reméde dans tous les cas, comme font les empyriques, parce qu'il a réuſſi dans quelques-uns ; je veux dire ſeulement, que les recherches ſur les premiers reſſorts de la nature, ſont à pure perte & tout-à-fait inutiles dans la pratique de la Médecine, parce qu'il ne s'agit point de créer des corps. Il eſt uniquement queſtion d'obſerver ce que fait la nature pour les conſerver ou les rétablir. Le vin monte à la tête & la trouble, je ſçais que l'eau commune n'y porte point de vapeurs, j'en ferai uſage pour avoir ma tête libre, & m'em-

XVI.

Afin de ne rien confondre, nous pouvons considérer trois degrés dans la grandeur des particules qui composent les corps : 1°. celles du *premier degré*, ou les plus petites doivent être nécessairement solides, compactes & indivisibles ; ou tout au moins, il faut qu'il n'y ait aucun art, aucune force naturelle ou finie qui puisse les diviser : & ce sont vraisemblablement ces particules, qui constituent les premiers élements, dont nous avons déja parlé, c'est-à-dire, le sel, le soufre, l'air, l'eau & la terre : on peut les regarder comme inaltérables & demeurants

barrasserai peu si les particules constitutives, intégrantes ou primordiales de l'eau sont coniques, piramidales, cilindriques ou rondes.

toujours les mêmes : il eſt fort probable que leurs figures reſſemblent à des priſmes triangulaires, à des ſphéres, à des cubes, ou aux différentes combinaiſons de ces corps; par la raiſon que ce ſont les ſolides les plus ſimples, & que *Dieu & la Nature ne font jamais rien en vain*, ou d'une maniére confuſe, ou trop compliquée.

2°. Les particules du *ſecond degré*, qui réſultent de la compoſition & de la combinaiſon la plus ſimple des *particules élémentaires*, ou du premier degré, ainſi que peuvent être tous nos éléments, que l'art produit, dans leſquels il reſte toujours un mêlange de tous les autres éléments, & que tout l'art du monde ne ſçauroit rendre ou parfaitement purs, ou parfaitement ſimples. Tels ſont les ſels, les ſoufres, l'air, l'eau & la ter-

re, que la Chimie nous donne purifiés & rectifiés.

3°. Les particules du *troisiéme degré*, qui forment le mêlange ou le produit commun des plus petites particules intégrantes, telles qu'on les trouve en nature, & sans le secours d'aucun art, dans les substances animales & végétales, où ces éléments se trouvent combinés selon différentes proportions.

Ce sont des particules de cette derniére espéce, que l'Auteur de la Nature paroît avoir destinées à la nourriture & à l'accroissement des corps animaux, lorsqu'elles sont divisées jusqu'en leurs plus petites parties intégrantes; afin que par-là nos corps puissent devenir homogénes, & semblables, en quelque sorte, aux corps & aux fluides qui nous environnent; car,

quoique la Chimie ſoit un art très-excellent, & le véritable inſtrument de la Philoſophie naturelle, je ne ſçaurois cependant me perſuader que ſes productions, de quelque nature qu'elles puiſſent être, ou qu'aucun de ſes fluides analyſés, & de ſes ſolides imprégnés de la ſubſtance & de la matiére du feu; je ne ſçaurois me perſuader, dis je, que de pareilles productions ſoient propres aux corps des animaux; il me paroît au contraire qu'elles ſont beaucoup plus capables de les déchirer ou de les détruire; autrement, il eſt fort probable, que l'Auteur de la Nature nous les eût tenues toutes préparées.

Pour diſtinguer les particules, dont nous venons de parler, nous les appellerons, les unes par raport aux autres, des particules de la

premiére, de la ſeconde & de la troiſiéme compoſition.

XVII.

Les loix de la Nature ſont ſimples, uniformes, générales; & quand elles produiſent des effets différents, ou qu'elles ſe montrent ſous différentes apparences, cela ne vient que des circonſtances, & des ſituations différentes. Par exemple, le plus haut degré de chaleur, que nos corps puiſſent ſupporter ſans douleur ou ſans dommage, eſt préciſément le même que celui, qui a lieu dans la végétation des plantes. Des degrés de chaleur *actuelle* ou *potentielle* plus exaltés ne manqueroient pas de les déchirer ou de les détruire.

La même chaleur, qui fait mû-

rir les raiſins & les fruits tardifs, continuant à agir ſur eux, quand on les comprime, & qu'on les enferme, eſt cauſe de leur fermentation; moyennant quoi, leurs particules ſéparées, & dégagées ſe mettent en action; & par leur attraction propre & leur peſanteur elles tendent à ſe diſtribuer dans leurs différentes claſſes ou leurs différents ordres: après qu'une grande partie des particules terreuſes, aériennes & aqueuſes s'eſt diſſipée, les ſucs commencent à devenir vineux; par-là une plus grande quantité d'eſprit inflammable s'y unit & s'y concentre.

Ainſi, quand les corps des animaux prennent beaucoup de ces liqueurs, leurs particules étant alors dans un état très-actif, & dépouillées des envelopes, qui les émouſſoient, en vertu de la trop

grande quantité de ſel & de ſoufre qu'elles contiennent, & par conſéquent de leur trop grande attraction, elles doivent néceſſairement déchirer ces corps ou les détruire (a).

La même loi de chaleur, d'attraction & de peſanteur continuant toujours ſon action, ſi l'on expoſe en plein air le ſuc vineux, ou qu'on le mette en liberté, les particules ſulphureuſes, qui ſont les plus volatiles & les plus légéres s'évaporants laiſſeront l'eau & le ſel eſſentiel, qui par ce moyen ſe transformera en *vinaigre*. Cette liqueur, paſſant enſuite par les élaborations des feux chimiques,

(a) M. C. Belle leçon pour les Yvrognes. Combien de maladies, comme *Hydropiſies* & *vapeurs inguériſſables*, ne voit-on pas ſuivre l'uſage conſtante des liqueurs? Combien de *Paralyſies*, de *tremblemens de membres*, de *foibleſſes d'Eſtomach*, de *ſtérilités*, &c.

ſe dépouillera du peu de ſoufre, & d'une grande partie de l'eau qui lui reſtoit ; mais elle retiendra les particules matérielles de feu & des ſels eſſentiels ; ce qui la fera devenir de l'*eſprit de vinaigre*: parvenue à ce degré d'activité, ſi l'on fait entrer beaucoup de cette liqueur dans les corps des animaux, elle produira les effets d'un cauſtique violent ou d'un vrai poiſon, en brûlant ou en corrodant les fibres tendres, & en coagulant les fluides ; ainſi que le font les véritables poiſons, & préciſément par les mêmes loix & la même énergie.

XVIII.

On n'a pas encore déterminé ſi le feu ou la cauſe productrice de la chaleur eſt une eſpéce propre & réelle de fluide ſubtil, inal-

térable, qui ne puiſſe pas ſe changer en autre choſe, mais qui réſide dans les pores des corps; ou, ce qui eſt beaucoup plus probable, ſi ce ne ſeroit pas uniquement les plus petites particules élaſtiques de toutes ſortes de matiéres détachées par un mouvement violent intérieur, qui les agite en tout ſens: cette queſtion, quoiqu'indéciſe, n'eſt ici d'aucune conſéquence; puiſque, dans l'une ou l'autre hypothéſe, la réalité des effets eſt toujours la même.

Il eſt certain que le feu eſt le grand & le principal agent dans le corps & dans la matiére morte, & qu'il agit toujours en raiſon ſous-doublée de ſa diſtance. Car ſi l'on comprime, & qu'on renferme bien étroitement des végétaux, de maniére que leurs ſoufres & leurs huiles ne puiſſent pas s'évaporer; & qu'on mette en-

ſuite ce ſoufre & cette huile dans un état d'activité, en les briſant, en les concentrant ou en les reſſerrant dans un eſpace fort étroit, ils ſe putréfieront par la ſeule action de la chaleur, ils deviendront mucilagineux & fétides, & ils auront toutes les apparences des ſubſtances animales; ce qui n'arrivera pas, ſi on expoſe ces mêmes végétaux à l'air; car alors les particules oléagineuſes s'en échaperont, & comme il n'y reſtera qu'une ſolution des ſels eſſentiels, ils deviendront aigres. L'odeur cadavereuſe, qu'ils exhalent dans leur état de putréfaction, démontre que les ſoufres y ſont empriſonnés; car on ſçait que de pareilles odeurs, & même que toutes les odeurs n'ont point d'autre cauſe que la préſence des ſoufres.

L'on a ici un éxemple des loix de la nature, par rapport à la cha-

leur, depuis la *végétation* jusqu'à la *maturité*, depuis la *maturité* jusqu'à la *fermentation*, l'*acétation*, la *putréfaction*, & l'*incinération*; l'on y voit que c'est toujours la même action de chaleur, que la nature éxerce seulement en différents degrés, & en différentes circonstances.

XIX.

Les substances animales & végétales différent principalement dans les proportions des principes élémentaires de *sel*, de *soufre*, d'*air*, d'*eau* & de *terre*, qui y sont contenues. Les deux premiers principes, le sel & le soufre, dominent dans les substances *animales*; & dans les *végétaux*, ce sont l'*air*, l'*eau* & la *terre*.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques végétaux, où le sel & le sou

fre ne dominent plus que dans quelques ſubſtances animales, comme les *aromates*, les *ſemences huileuſes*, les *fruits tardifs*, les *gommes orientales* & autres ſemblables, dans leſquels le *ſel* & le *ſoufre* dominent beaucoup plus que dans les *pouſſins* ou les *jeunes poulets*, dans le *veau*, dans l'*agneau* & dans les ſubſtances *animales*, *jeunes* & *blanches*; car on obſerve que dans les animaux les *ſels* & les *ſoufres* abondent d'autant plus qu'ils approchent de la *maturité* & de l'âge de *génération*: & c'eſt, en grande partie, à l'abondance de ſel & de ſoufre qui s'amaſſent, par le laps de temps, que l'on doit attribuer le deſir de prolification.

Mais, ce que nous avons dit des principes, qui dominent dans les animaux & dans les ſubſtances végétales eſt vrai, en général;

c'eſt-à-dire que, généralement parlant, les végétaux renferment dans leur propre ſubſtance, plus de principes inactifs & incapables de nuire, tels que l'air, l'eau & la terre, & que les corps des animaux contiennent une plus grande quantité de principes actifs & nuiſibles, comme le ſel & le ſoufre.

Ajoutez à cela cette autre différence eſſentielle, c'eſt que les *couloirs*, les *glandes* & les *tuyaux capillaires* ſont infiniment plus nombreux, plus fins & plus compliqués dans les animaux que dans les végétaux : & qu'outre la chaleur extérieure, commune à ces deux eſpéces de ſubſtances, les animaux ont un principe interne d'action & de chaleur, pour diviſer, digérer & attenuer les particules des aliments, afin qu'elles parviennent à un plus grand de-

gré de ſubtilité & de petiteſſe, & qu'elles puiſſent par conſéquent unir & combiner avec plus de force les ſubſtances animales : car le feu, ainſi que tous les mouvemens violens, diviſent d'abord les particules homogénes, & puis, par le moyen de leur qualité attractive, il les arrange, les unit & les combine.

XX.

Après cette expoſition des loix & des *opérations de la Nature*, & de l'*économie animale*, il ne ſera pas difficile, pour peu que l'on y faſſe attention, de choiſir les aliments les plus propres à la ſanté, à la conſervation de la vie, & à mettre nos ſens & nos facultés intellectuelles dans l'état le plus libre & le plus dégagé.

Il eſt très-certain que l'homme,

par une ſageſſe & une prévoyance infinies, a été conſtitué de nature à pouvoir ſe nourrir de ſubſtances animales & végétales. Si l'on veut s'en ſervir avec choix, l'une & l'autre eſpéce lui procurera les avantages, dont nous venons de parler : je ne dis pas qu'elles le faſſent avec un égal ſuccès, mais elles rempliront ce deſſein d'une maniére pleine & ſatisfaiſante.

La régle, que l'on doit ſuivre en ce cas, conſiſte à choiſir, dans ces deux différentes eſpéces de nourriture, celles qui peuvent ſe diſſoudre ou ſe réduire plus aiſément en leurs parties intégrantes; celles qui ſont les moins tenaces & les moins ſerrées; celles qui ſont les plus légéres, les plus poreuſes, les plus friables; dans la compoſition deſquelles il entre moins de ſels & de ſoufres, mais qui abondent le plus en autres principes;

principes ; celles, dont les parties ſont moins attractives, & moins diſpoſées à ſe raſſembler & à ſe criſtaliſer, quand elles ſont analyſées par les fonctions animales. Un pareil triage eſt capable de nous procurer, par rapport à la vie, à la ſanté, & à l'exercice de nos facultés ſpirituelles, tout ce que la nature de la matiére groſſiére, les loix de la mortalité, & les deſſeins de la Providence peuvent nous accorder de plus avantageux dans notre état ou dans notre ſituation préſente.

XXI.

Les organes qui filtrent, qui analyſent, qui digérent ou qui font la ſécrétion dans les animaux, ne ſont pas ſeulement les glandes proprement dites ; mais encore les *arteres convergentes*,

avec leurs tuniques muſculaires & leurs ramifications, les *vaiſſeaux lymphatiques*, les *valvules*, & les *anaſtomoſes* des différents tuyaux avec les *courbures*, les *contours* ou les *circonvolutions* de tous ces organes, leſquels par des progrès inſenſibles, diviſent, ſéparent & mettent en ordre les différens ſucs & les différentes molécules, qui conſtituent la ſubſtance des corps: mais c'eſt principalement par les glandes que ſe font les ſécrétions & les analyſes ſenſibles ou les plus apparentes.

Pour en concevoir la ſtructure & la nature, il n'y a qu'à conſidérer la glande principale & très-viſible, deſtinée à opérer la premiére digeſtion, je veux parler de l'eſtomac, des inteſtins & des vaiſſeaux lactés, qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'une même glande

continuée (a) : car, toutes les autres glandes plus petites, celles même qui ſont imperceptibles, conſidérées par rapport à leur ſituation, & à leur uſage, ſont analogues à cette premiére ou principale glande : elles ſont toutes formées par les différentes complications, & les différentes circonvolutions des artéres, lorſqu'elles parviennent à un degré de ténuité, qui les fait diſparoître aux ſens; elles ont des tuyaux excrétoires particuliers, qui viennent d'autres réſervoirs ; ces tuyaux ou ces canaux ſont accompagnés de veines & de nerfs, dont la multitude infinie & la variété des courbures, des contours ou circonvolutions n'empêchent pas qu'ils n'offrent toujours une na-

(a) M. C. *Vide*, *Bellini opera* & la Théſe de M. Bergier, *An canalis inteſtinorum glandula primaria.*

ture analogue ou tout-à-fait ſemblable. Méchaniſme admirable, qui n'a pû être inventé ni exécuté que par une ſageſſe & une ſagacité infinie, ainſi qu'il eſt évident à ceux qui veulent faire uſage de leur réfléxion.

XXII.

Je ne prétends point déterminer ici, s'il eſt beſoin d'autre choſe que d'une action douce & d'une chaleur modérée pour la coction & la digeſtion parfaite des aliments, afin de les convertir ou de les transformer en ſubſtance animale par le moyen de la groſſe glande de l'eſtomac, & des autres glandes plus petites, conjointement avec l'action muſculaire des membranes, des artéres & des veines.

Il y en a qui penſent que l'ani-

malcule, dans ſon état lombagine & ſpermatique, pourroit bien contenir en lui-même, une teinture originelle de quelque fluide ſpécifique ou ſubtil, qu'il auroit reçu par infuſion au premier inſtant de ſa création (a); fluide, qui peut ſervir, pendant toute la durée de l'animalcule, à perfectionner les coctions & les ſécrétions ſpécifiques, qui ſe font dans ces glandes. Et cette opinion ne ſe trouvera pas tout-à-fait hors de vraiſemblance, ſi l'on conſidére la nature de la *préſure*, que l'on trouve dans l'eſtomac des veaux, & l'uſage dont elle eſt pour faire

(a) M. C. Ceci revient à l'humeur analogue réfutée tant de fois par nombre d'Auteurs. Auſſi M. Cheyne ne propoſe ce ſentiment que comme un doute, & par-là il invite beaucoup plus à l'examen de ce principe, qu'il ne prétend en établir l'Exiſtence.

cailler le lait. On obſerve que plus le veau eſt jeune, plus le lait, qui entre dans ſon eſtomac, ſe caille vîte; c'eſt-à-dire, ſe tourne en lait caillé & en petit-lait; & qu'il n'y a que la partie aqueuſe qui entre dans les vaiſſeaux lactés; la plus grande partie du caillé ſe tournant en excréments, que les inteſtins pouſſent enſuite hors du corps.

Car les embouchures des vaiſſeaux lactés d'un animal, dans l'état naturel, ſont, en tout temps, ſi fines & ſi étroites, (& elles le ſont beaucoup plus, dans les premiers degrés de ſa vie,) qu'il n'y a point de lait, pas même celui d'âneſſe qui pût y pénétrer, ſans être caillé; c'eſt-à-dire, ſans que ſes parties intégrantes ſoient briſées ou atténuées: il n'y a que les molécules les plus fines, les plus aqueuſes, & les plus légéres

des aliments, qui puissent, comme une vapeur, enfiler ces embouchures dans tous les instants de la vie, sans causer de douleur, & sans faire de violence (a); les yeux les plus perçants ne sçauroient les discerner, & elles sont presque imperceptibles aux plus forts Microscopes. De sorte que plusieurs grands Philosophes & plusieurs Medécins célébres en ont conclu que ces vaisseaux étoient absolument de même nature que les filtres ou les couloirs les plus fins.

Dans tous les canaux excrétoires des glandes, on découvre une espéce de duvet ou de velou-

(a) M. C. Voyez les instituts de Boerhaave, *De propulsione chyli in vasa lactea*, & la Thése de M. Cantwel *de Febribus*, imprimée à Montpellier dans l'année 1730, où cet article des vaisseaux lactés est démontré.

té, avec un ſuc originel (a), qui ſe manifeſte dans le foie par ſa couleur, & même dans le fœtus. Le ſuc ou l'humeur ſpécifique, qui ſe décharge dans l'eſtomac de tous les petits qui ſe nourriſſent de lait, eſt la cauſe qui fait cailler ce même lait; & un enfant ayant avallé un dez à jouer, toute la partie oſſeuſe de ce dez fut entiérement diſſoute ou conſumée, tandis que le bois, qui en faiſoit les petits points noirs, n'en reçut aucune altération.

Toutes ces obſervations, & beaucoup d'autres, font voir que l'on ne ſçauroit guéres douter qu'il n'y ait, outre la *trituration*, quelqu'autre agent qui opére la digeſtion; & qu'il ne réſide dans les glandes un ſuc originel, d'une nature

(a) M. C. C'eſt encore l'humeur analogue.

ture ſpécifiquement attractive.

On ſçait que les vapeurs du Mercure font ſaliver (a); qu'elles parcourent toutes les parties de la ſubſtance animale, où elles s'introduiſent, & que la *matiére parenchymateuſe* de cette ſubſtance devient entiérement *ſpongieuſe* & *cellulaire*, lorſqu'elle eſt dépouil-

(a) M. C. Ceci eſt dû à la ſtructure de l'aorte ſortante du cœur, à la direction des carotides & aux loix du mouvement des fluides hétérogénes, & non pas à l'humeur analogue, comme Monſieur Cantwel l'a démontré à la Faculté de Médecine de Paris, le jour qu'il y a ſoutenu ſa Théſe ſur les maladies Vénériennes. Ce ſentiment ſur l'exiſtence & ſur la néceſſité de l'humeur analogue, eſt nouveau chez Monſieur Cheyne. Il me paroît ne l'avoir adopté que depuis que Monſieur Michelloti a frondé une des principales propoſitions dont il ſe ſervoit pour expliquer les ſécrétions. *Vid. Michell. de ſeparatione fluidorum pag.* 66, 67.

lée de ſes humeurs : de ſorte qu'il n'y a point de fluide ſubtil, qui ne puiſſe la pénétrer, quand elle a été épuiſée par une longue faim.

Mais ce ſuc originel, qui réſide dans les glandes, la chaleur modérée & la trituration douce produites par l'action muſculaire me paroiſſent ſuffiſantes pour expliquer tous les phénoménes de la coction & de la nutrition. Ainſi, ſans aller plus loin, en prenant le *chile* dans l'état naturel d'un animal en ſanté, je le définirois une émulſion des particules intégrantes des ſubſtances animales & végétales, qui ſe fait ſur l'eau par le moyen d'une chaleur douce & d'un mouvement modéré, leſquelles molécules, continuant à être remuées & ballotées doucement par une chaleur pénétrante & par l'action reſpective des vaiſ-

ſeaux capillaires & des glandes, ſont d'abord diviſées en parties plus petites, & réunies enſuite en différentes claſſes par les différentes glandes reſpectives.

XXIII.

La ſécrétion ſe fait par un méchaniſme fort ſimple, quoique très-merveilleux, tant dans la *groſſe glande de la coction*, que dans les plus petites glandes *conglobées* & *conglomérées*, qui ſervent à ſéparer des ſucs particuliers pour des uſages auxquels ils ſont propres. Car, 1°. La partie (a) aqueuſe du fluide artériel, mixte ou composé, eſt pompée par les vaiſſeaux lymphatiques, chaque artére étant

(a) M. C. *Vide*, Boerhaave inſtitut. *de fabricâ diverſâ glandulæ.*

toujours accompagnée d'un ou de plusieurs de ces vaisseaux lymphatiques, destinés à cet usage.

2°. La multitude des circonvolutions de l'artére dans la glande, ses différentes courbures & inclinaisons, en retardant la circulation (a), donnent le temps aux différentes particules spécifiques de s'approcher, & d'agir l'une sur l'autre, en vertu des loix innées de pesanteur, d'attraction & de répulsion, qui leur sont propres; c'est pourquoi chaque glande est fournie d'un réservoir qui lui est propre, dans lequel ces particules ont toute la liberté d'agir par leurs qualités propres & intimes (b). Il s'y trouve aussi des veines pour recevoir

(a) M. C. Voyez Keil, *tentamen Medico-Physicum de secretione.*

(b) Voyez Bellin, *de glandulis*, & la

& pour emporter le ſang, qui vient d'être dépouillé de ſes particules ſpécifiques.

Mais, 3°. M. Winſlow a découvert & démontré depuis peu la partie la plus merveilleuſe de tout ce mécaniſme. Il dit qu'après des expériences & des obſervations innombrables, il a toujours trouvé que le canal excrétoire (a) de chaque glande étoit garni dans toute ſa ſurface intérieure d'une eſpéce de tunique veloutée, qui lui ſert de filtre,

diſpute de Boerhaave & de Rhuich ſur cet article.

(a) M. C. Le canal excrétoire n'eſt pas le vaiſſeau ſécrétoire, & la ſécrétion de l'humeur eſt faite avant qu'elle entre dans le vaiſſeau excrétoire ; de plus cette humeur qui teint l'intérieur du vaiſſeau excrétoire, n'eſt qu'un reſte de celle qui y avoit déja paſſée, & que le vaiſſeau ſécrétoire avoit ſéparé de la maſſe des humeurs.

& que cette tunique, dans les jeunes gens, comme dans les personnes âgées, eſt toujours teinte d'une liqueur analogue & homogéne à la liqueur particuliére dont chaque glande fait la ſécrétion (a). Cette découverte eſt une confirmation merveilleuſe de la théorie de Monſieur *Newton* ſur la ſécrétion des liqueurs; il l'attribue à une attraction ſpécifique, procédant de la nature & de la matiére particuliére, qui

(a) M. C. Pour ſe convaincre de la diverſité des ſentimens qui régnent à cet égard, on n'a qu'à lire la Diſſertation de Pitcarne *de circulatione ſanguinis per vaſa minima*, & après nombre d'autres Auteurs, la Théſe de M. Cantwel intitulée : *Conſpectus Phyſiologico-Mechanicus ſecretionum in genere*, imprimée à Montpellier en 1731, & celle qu'il a fait imprimer à Paris ſur le même ſujet en 1741 ſous le titre *An ſecretionum diverſitatis cauſa multiplex.*

eſt dans la glande excrétoire.

4°. De ce réſervoir ou de cet endroit, où les tuyaux s'élargiſſent, il part un canal excrétoire, pour tranſporter les différentes particules, dont la ſecrétion vient d'être faite, afin de ſervir aux différents uſages que la nature s'eſt propoſés. De même qu'ayant un mélange de grains de différentes grandeurs ou de différents volumes, l'on peut imaginer ou conſtruire des cribles (a), à différens degrés de fineſſe, qui en ſéparent diſtinctement chaque eſpéce particuliére (b), il arrive auſſi que dans les *glandes animales*, les vaiſſeaux *lymphatiques* ſéparent d'abord l'eau ou la limphe

(a) Voyez Gorter, *de ſecretionibus.*

(b) M. C. Voyez *Pitcarne loco citato* & la Théſe de Monſieur *Cantwel* contre les cribles, & *Guillelmini*, *de motu ſanguinis*, qui les adopte.

la plus fine du chile & du ſang ; les *émonctoires* & les *glandes parotides* font la ſécrétion de la lymphe la plus épaiſſe & la plus glutineuſe, pour lubrifier l'*éſophage*, l'*eſtomac*, les *inteſtins* & les *membranes* (a). Le *foie*, qui eſt une glande plus forte & plus compliquée, ſépare le *fiel*, pour provoquer le mouvement périſtaltique, pour picoter & tenir ouvertes les embouchures des vaiſſeaux lactés (b), pour réunir & rendre homogénes les particules du chile : c'eſt dans les *reins* que ſe fait la ſécrétion de l'*urine*, & dans les *teſticules* celle du *ſperme* : les *glandes cutanées* ſéparent l'*air* ; & chaque glande eſt d'autant plus

(a) M. C. *Boerhaave* penſe bien autrement, *de propulſione chyli in venas lacteas.*

(b) M. C. Voyez Keil, *de ſecretionibus*, & Cantwel, *loc. citat.*

compliquée que la ſubſtance, dont elle fait la ſécrétion, eſt plus viſqueuſe. Les parties les plus ſubtiles, étant d'abord emportées, laiſſent les plus groſſiéres en repos; cette abſence leur procure une plus grande liberté d'agir l'une ſur l'autre, ſuivant les loix ſpécifiques de leur attraction & de leur peſanteur.

Car il faut néceſſairement ſuppoſer que la matiére premiére a été créée d'une nature ſemblable ou homogéne dans toutes ſes parties, & qu'il n'y a que la diviſion, la figure & la peſanteur, qui en font toute la différence; & quant à l'action de la peſanteur ſur les particules, il faut néceſſairement quelque degré de repos & d'approximation, afin qu'elles puiſſent ſe rapprocher ou ſe réunir; ce que produiſent naturellement en ce cas la complication

infinie, & les circonvolutions des artéres capillaires, avec la souſtraction de la partie du mixte la plus fine & la plus fluide.

XXIV.

En obſervant ce qui ſe paſſe dans la maniére, dont ſe fait le ſel d'eau de mer, on peut prendre une idée générale de la conduite, que tient la nature dans l'opération des ſécrétions. On fait bouillir cette eau, juſqu'à ce que la plus grande partie des particules aqueuſes ſoit évaporée; les molécules de ſel ne pouvant pas, à cauſe de leur volume & de leur peſanteur plus conſidérables, s'élever auſſi vîte, ni en auſſi grand nombre: au moyen de cette évaporation, les particules ſalines ſe rapprochent & ſe condenſent. Et comme elles ont une très-forte

attraction, elles composent une multitude d'amas plus grands qu'avant l'évaporation : en laissant réfroidir le reste de l'eau, ces particules ainsi réunies deviennent plus légéres, & forment sur la surface de cette eau une membrane ou une cuticule: l'on ôte ensuite cette cuticule, que l'on expose à une chaleur douce, afin d'en faire évaporer le peu d'eau, qu'elle peut contenir encore : par cette derniére élaboration elle s'endurcit, se cristalise & prend la forme de sel.

Il arrive quelque chose de semblable dans l'opération de la nature par rapport aux *sécrétions glandulaires* du *chile*, de la *graisse*, du *sperme*, de la *bile*, de l'*air* & du *phlegme*. Il y a dans ces glandes un réservoir commun, où les particules spécifiques sont dans une espéce de repos ; & lorsque la

plus grande partie de la lymph & du ſang artériel, moins char-gée de particules propres à for-mer l'humeur qui doit être ſépa-rée, eſt emportée par les veines: ces molécules ſe rapprochent, elles entrent dans la ſphére d'at-traction les unes des autres; ce qui eſt cauſe qu'elles ſe forment en un grand nombre de petites maſſes : dans cet état elles sont repriſes par un canal excrétoire qui les conduit aux endroits que la nature leur a deſtinés.

Cependant ces ſécrétions ne ſont jamais abſolument pures ni homogénes; elles ont toujours quelque mélange de particules intégrantes; & la matiére de la ſécrétion eſt d'autant plus pure & plus homogéne que l'ani-mal ſe trouve dans un état de ſanté plus parfait; mais elle eſt impure & hétérogéne, quand

ia quelque indiſpoſition ou quelque maladie.

XXV.

Les différens ordres de *glandes* u de *couloirs*, dans l'état de ſanté 'un animal, ſéparent reſpectivement, ſelon une progreſſion réguére, toutes les particules ſuperues du chile & ne laiſſent dans la ːroſité que des particules pures, ropres à la nourriture & à la égétation. Pour cette fin, les *landes émonctoires* le dépouillent le ſes parties groſſiéres, terreſtres ː aqueuſes. Le *foie* fait la ſécréion du ſel groſſier & eſſentiel, ou plutôt du ſel marin, ainſi que lu ſoufre le plus épais & le moins our; deux matiéres qui conſtiuent principalement la bile: les particules les plus aqueuſes ſont charriées par les *vaiſſeaux lympha-*

tiques; le ſoufre & l'huile les plus pures le ſont par les *glandes*, & les *cellulles* ou *véſicules adipeuſes*. Ce ſont les *glandes ſpermatiques* qui ſéparent les *terres*, les *ſoufres* & les *ſels animaux* les plus volatils & les plus fins. *Les glandes cuticulaires* font la ſécrétion de l'air permanent ou artificiel, à meſure qu'il s'engendre ou qu'il eſt mis en liberté: & ce canal des inteſtins reſſemble, en quelque ſorte, à un rivage commun, où viennent ſe rendre les immondices, les ſuperfluités, & tout le rebut des alimens; impuretés, qui ſont enſuite pouſſées au-dehors par le mouvement vermiculaire de cet inteſtin.

C'eſt ainſi que la ſage nature a diſpoſé les choſes, pour conſerver les parties internes de la machine animale dans un état de netteté & de propreté, pendant tout le

emps de ſa durée dans ce monde, ourvû que nous ne mettions aucun obſtacle à ſes opérations.

XXVI.

Le lait des animaux, qui ſe ourriſſent de ſubſtances végétaes, n'eſt préciſément qu'une mulſion faite ſur l'eau, imprénée des particules intégrantes es végétaux diſſous par la chaeur animale, & par l'action muſulaire de leurs ventricules. Cette mulſion, paſſant par les vaiſſeaux actés, va directement aux glanles mammillaires, ou tout au noins, elle s'y rend, avant qu'elle it paſſé bien des fois par les pounons; car alors, en vertu du nitre le l'air & de l'action des poumous, l faut néceſſairement qu'elle change de couleur; ainſi qu'on peut l'obſerver dans le premier

lait des animaux immédiatement après qu'ils ont mis bas leurs petits.

C'eſt pourquoi le lait n'eſt preſque point différent des potages, des bouillons ou des émulſions, que l'on a broyées fortement dans un mortier, que l'on a fait digérer enſuite à une chaleur modérée, & que l'on a fait enfin paſſer & repaſſer par des filtres ou des couloirs très-fins.

Une émulſion de cette nature préparée artificiellement, pourra, auſſi-bien que le lait même, ſervir de nourriture aux animaux de l'âge le plus tendre, comme on le voit dans les enfans, que l'on nourrit à la cuillere ou ſans tetter, ou dans les animaux que l'on enléve à leur mere : & il ne faudra qu'une petite portion d'un alkali oléagineux, tel que le ſucre, le miel ou quelque choſe

de

de ſemblable, pour rendre homogéne une pareille émulſion, en lier les parties, & les empêcher de ſe ſéparer; on trouve un alkali de cette eſpéce dans le lait, qui fait la liaiſon de toutes ſes parties. L'on peut donc compoſer un lait artificiel, qui produiſe, dans les animaux de l'âge le plus tendre, les mêmes effets que le lait naturel.

XXVII.

Quand on prend pour nourriture des ſubſtances animales, & des liqueurs fermentées, elles ſe tournent, par l'action des puiſſances digeſtives dans les prémiéres voyes, en une émulſion compoſée de leurs parties intégrantes. Enſuite par l'action muſculaire de ces organes, & par celles des muſcles de l'abdomen dans

la reſpiration, mais ſurtout par l'action réciproque du mouvement périſtaltique, les parties les plus fines & les plus ſubtiles de ce chile ou de cette émulſion ſont pouſſées dans les embouchures des vaiſſeaux lactés: à force de circulations, elles ſe mêlent avec le ſang; & paſſant enſuite par les poumons, le nitre de l'air, & l'action de ce moulin pneumatique les broyent & les atténuent de plus en plus, juſqu'à ce qu'elles acquérent la grandeur préciſe, qui leur donne une couleur rouge; car, on ſçait que cette couleur ne leur vient que d'une certaine grandeur de leurs paricules ſuperficielles; & par ce méchaniſme ellesſe transforment en ſang purement artériel, qui doit enſuite éprouver des élaborations, ou ſe perfectionner dans les glandes particuliéres, afin de

ſervir aux uſages dont la nature a beſoin.

XXVIII.

Les globules du ſang ſe forment dans les gros troncs des artéres & des veines, même dans les inteſtins & dans les réſervoirs du chile, par l'attraction innée de leurs parties les plus fines; une particule centrale, ou d'air le plus ſubtil ou de ſel ou de ſoufre attirant à elle toutes les molécules, qui ſe trouvent dans la ſphére de ſon attraction (a), c'eſt une

(a) M. C. Ce ſentiment ſur la formation des globules du ſang, eſt une modification du ſentiment de ceux qui regardoient ces globules comme des ampoulles formées dans les vaiſſeaux pulmoniques, par le moyen des particules d'air qui entrent dans cès vaiſſeaux & ſe mêlent avec le ſang.

néceſſité mécanique qu'elle devienne un globule.

Auſſi la ſageſſe de la nature ſe montre-t-elle d'une maniére bien manifeſte dans l'éxécution de cet effet; car cette particule étant poreuſe, globulaire, élaſtique, elle peut prendre la forme d'un ſphéroïde plat & oblong, & par conſéquent s'accommoder à la néceſſité des circonſtances, en ſe prêtant à la figure des tuyaux (a),

(a) M. C. Il eſt démontré que tous les vaiſſeaux du corps humain, ſont ou cylindriques ou coniques, & par conſéquent que chaque ſection de vaiſſeau eſt un cercle, & quand *Lewenhoech* dit avoir vû paſſer un globule de ſang dans un vaiſſeau où il devint ſphéroïde, il n'a pas ajoûté que ce dernier vaiſſeau étoit d'une figure différente du premier, mais qu'il étoit trop étroit pour laiſſer paſſer le globule dans ſon entier, ou ſans en changer la figure. Voyez la Théſe de M. Cantwel, pag 4. lem. 3.

par où elle doit paſſer; outre que ce mécaniſme a l'avantage d'empêcher l'obſtruction ou la coaleſcence des parois des tuyaux les plus déliés.

Ce ſont ces globules rouges, qui font la partie grumeleuſe du ſang : on en trouve même beaucoup dans la ſéroſité, qui ſont d'une couleur plus blanche; & il y a beaucoup d'apparence que ces globules ſont les vrais globules de la nutrition, qui ſervent à boucher les crévaſſes des fibres, & en réparer les pertes, & à épaiſſir les fibrilles primordiales. Mais quand la ſéroſité devient groſſiére ou lixivielle, la plus grande partie de ces globules rouges ſe compriment, ſe crévent ou s'applatiſſent; moyennant quoi les grumeaux devenant ſombres & noirs, ces globules perdent leur premiére beauté, leur

couleur, leur grandeur, & leur forme originelle. Les globules d'huile & de vinaigre, que l'on mêle avec beaucoup de rapidité, présentent un modéle bien évident de cette opération de la nature.

XXIX.

Quant au mouvement musculaire, M. Bryan Robinson en a donné une raison très-ingénieuse & fort probable, conformément aux principes de M. Newton qui suppose un fluide infiniment rare & infiniment élastique (*spiritus quidam*) (a); Théorie, que quelques autres Mathématiciens ont aussi adoptée.

(a) M. C. Boerhaave, de tous les Partisans des esprits animaux, est celui qui en a le mieux prouvé l'existence; mais tout ce qu'il en a dit n'approche pas de la démonstration.

Si l'on pouvoit prouver d'une manière bien claire l'existence de ce fluide élastique, il faut avouer qu'il n'y auroit rien de plus naturel, de plus élégant, de plus mécanique, & qui satisfisse mieux à tous les phénoménes du mouvement musculaire ; mais très-certainement l'élasticité des fibres, principalement celles des tuniques membraneuses des fibrilles nerveuses infiniment petites, qui leur viennent des méninges, & dont l'extrême élasticité est reconnue de tout le monde, cette élasticité, dis-je, doit avoir la plus grande part dans toutes les fonctions animales, & dans le mouvement musculaire. Mais nous en parlerons plus au long ci-après.

XXX.

Nous ignorons absolument

quels ſont les vrais organes ma-
tériels & primitifs de la penſée
quelle eſt leur nature & leur figu-
re ; & je crois même que cett
connoiſſance eſt inacceſſible
l'eſprit humain. Mais il me paroî
entierement hors de doute qu
ce principe immatériel, dans ſo
état préſent d'union avec l
corps, a beſoin néceſſairement d
quelques inſtrumens organiſés
pour éxercer ſes opérations in-
tellectuelles ; inſtrumens qui ſer-
vent à peu près de même que fon
les ſens.

Les débauches, les maladies &
les accidens dérangent & détrui-
ſent, même, la plûpart de nos fonc-
tions intellectuelles & ſpirituelle
& il eſt d'expérience que la Mé-
decine & l'art ſont capables d
les rétablir, ou de nous les fair
recouvrer. Il n'eſt pas moins cer-
tain que les grands organes, le

organe

organes principaux doivent être dans un état de ſanté parfaite, pour que les opérations intellectuelles ſe faſſent le plus avantageuſement qu'il eſt poſſible.

Que les nerfs, qui ſont très-certainement des filamens très-déliés, cellulaires, &, peut être, ſans aucune élaſticité, au moins dans leur moëlle, ou dans leur ſubſtance intérieure, que les nerfs, dis-je, ſoient abſolument néceſſaires au mouvement muſculaire, c'eſt ce qui eſt démontré à toute rigueur. Qu'ils ayent beſoin, ou non, d'être enflés par une matiére ſubtile ou un liquide nerveux, tout le monde convient néanmons que la premiére impulſion procéde de la ſubſtance immatérielle; & que cette même impulſion, ou cette même énergie peut ſe comuniquer directement à des filamens duement

organisés, ou, tout au moins, à leurs tuniques membraneuses, sans l'*intermédiation* d'aucun fluide subtil; mais si d'ailleurs ce fluide est réel & nécessaire, ou s'il ne l'est pas, on n'a là-dessus que des probabilités.

Pour voir & pour entendre, il est peut-être nécessaire de quelque fluide; parce qu'il n'y a que la cause premiére, qui puisse agir immédiatement ou sans employer aucune substance intermédiaire: mais entre le *principe du sentiment* & les objets, il y a des nerfs qui reçoivent l'action, & qui la donnent réciproquement: car c'est une nécessité, tirée de la nature de la matiére, que tous les corps, dont les particules sont continues, ne puissent recevoir de mouvement, sans en rendre: & quoique ce fluide subtil soit un moyen assez propre à expliquer

les phénoménes de la matiére inanimée, il paroît néanmoins qu'en l'admettant, on multiplieroit les qualités & les causes sans nécessité.

XXXI.

On observe que la nature a employé plus d'industrie, & a pris beaucoup plus de précautions pour mettre en sûreté le cerveau de tous les animaux, que pour tout autre organe du corps. On n'a jamais trouvé d'animal vivant sans cerveau, ou sans quelque chose d'analogue à cet organe. Tous les cerveaux ont à peu près la même structure & la même tissure. Les blessures & les contusions dans cette partie causent généralement la mort, quand elles sont fort profondes, ou, tout au moins, elles déréglent les opérations intellectuelles.

En général, les commotions, les coups, les coupures, les contusions, en dérangeant les fonctions de la vie, nuiſent toujours à quelques opérations de l'intelligence : il y a certaines parties du corps, où des commotions très-foibles ſont beaucoup plus préjudiciables à l'économie animale & au principe de la penſée, que ne le ſeroient des coups fort violens ſur d'autres parties.

Le ſentiment de notre propre penſée nous porte à croire que c'eſt quelque part dans le cerveau, où la ſubſtance ſpirituelle tient ſon ſiége : & l'on éprouve que la bile, les vents, les crudités rendent l'action de la penſée douloureuſe & irréguliére. Pour avoir une tête libre & uniforme, il faut que les premiéres voyes ſoient bien dégagées, & que toutes les fonctions ſe faſſent

avec autant d'aiſance que de régularité. Ceux qui jouiſſent de la ſanté la plus parfaite éprouveront toujours beaucoup de déſordre dans leurs penſées, quand ils auront un grand beſoin de ſe repoſer ou de ſe refaire des fatigues exceſſives de la veille. A quels troubles ou à quelles ſéditions ne ſont pas ſujettes nos idées les plus agréables & les plus riantes, quand les paſſions s'élévent juſqu'à une certaine hauteur, ſur-tout ſi ce ſont des paſſions noires ou douloureuſes?

Toutes ces conſidérations nous autoriſent à regarder comme un fait très-probable, que les *organes* & les *inſtrumens matériels de la penſée* ſont les *glandes nerveuſes*, les *fibres*, les *circonvolutions* & les *combinaiſons* infinies de ces nerfs dans le cerveau; & que les organes du mouvement muſcu-

laire ſont auſſi ces mêmes nerfs, qui jettent des branches & des ramifications dans toutes les parties du corps, ſi déliées qu'elles puiſſent être.

Je dis donc que les organes de la penſée, au moins quant à leur origine, réſident dans le cerveau & dans ſes appendices. Mais juſqu'à préſent ſa tiſſure, ſa nature, ſes uſages & ſa maniére d'opérer n'ont été décrits ou n'ont été effectivement connus que d'une maniére très-imparfaite : il y a même tout lieu de préſumer que de pareilles connoiſſances ſont au-deſſus de la ſphére de l'entendement humain ; & que nous n'aurions jamais que des idées générales ſur les Œuvres de l'Auteur de la Nature.

XXXII.

Je ſuis perſuadé que la ſubſtance ſpirituelle ſe ſert, dans ſes opérations, d'organes matériels, de quelqu'eſpéce qu'ils puiſſent être ; & toutes les expériences concourent à prouver que ce ſont les *glandes nerveuſes*, les *filamens*, les *nerfs*, mais ſur-tout les tuniques membraneuſes des nerfs infiniment petits, leur tiſſure & leur méchaniſme merveilleux, ſur leſquels nos connoiſſances ſont ſi courtes.

On obſerve que le cerveau des imbéciles ou des idiots n'a point une forme ni une tiſſure naturelle ; ils ont quelquefois le front étroit ; tantôt c'eſt la partie poſtérieure de leur tête qui eſt trop longue, ou bien, le ſommet en eſt trop élevé ; irrégularités qui procé-

dent de quelqu'accident dans la matrice, ou de quelque compreſſion peu naturelle ou trop violente, qui dérange les fonctions intellectuelles du cerveau, & les rend incapables d'agir. L'expérience démontre tous les jours qu'un hydrocéphale ou une hydropiſie de cerveau, un abſcès, une excroiſſance, une glande endurcie, un inſecte dans le cerveau cauſent des maux de tête exceſſifs, & vont quelquefois juſqu'à éteindre totalement les fonctions ſpirituelles.

Que les nerfs & les glandes du cerveau ne ſoient que des productions des artéres, ou que ces nerfs & ces glandes ſoient une ſubſtance réellement diſtincte de ces artéres, cela n'y fait rien; parce que le cerveau n'a des glandes & des ramifications artérielles que pour entretenir les nerfs dans

une chaleur, une humidité, une tension & une nourriture convénables : mais il est certain que l'action de penser d'une maniére réguliére, aisée, profonde, dépend du bon état, c'est-à-dire, de la souplesse & de la fléxibilité de ces nerfs & de ces glandes. Or ces qualités ne peuvent se conserver ou s'entretenir qu'en conséquence du bon ordre de toute l'économie animale.

Il me semble que M. Astruc (a),

(a) M. C. Monsieur Astruc a fait imprimer à Montpellier plusieurs Théses sur cette matiére, mais il n'y a jamais révoqué en doute l'éxistence des esprits animaux. Il y a attaché l'origine des simples appréhensions aux mouvemens de certaines fibres du cerveau, mouvemens causés par l'impulsion des esprits animaux ; par exemple, un objet externe frappe les sens, & par là fait refluer les esprits animaux qui vont donner contre telle ou telle fibre du cerveau. En consé-

en faiſant uſage des principes de la Muſique & de l'harmonie, nous a donné des conjectures très-plauſibles & très-bien fondées ſur le méchaniſme du cerveau, ſur ſa maniére de communiquer des impreſſions à l'ame, & d'en recevoir réciproquement.

A cauſe que le cerveau eſt pulpeux, & que les nerfs ſont fort lâches, il y en a qui ſe ſont imaginés que ces deux eſpéces d'organes n'étoient point du tout propres à recevoir ni à communiquer des *vibrations* ou des *ondula-*

quence du trémouſſement ou vibration de cette fibre, il s'excite dans l'ame telle ou telle modification, idée ou ſenſation, ou toutes les deux. Toute la ſuite de la théorie de Monſieur Aſtruc ſur les opérations de l'ame eſt conſéquente à ces premiéres hypothéſes, & mérite fort d'être lûë, comme tous les autres ouvrages de ce ſçavant Auteur.

ions, ſans faire attention que la grande activité de ces ſubſtances réſide dans les membranes, dont chaque fibrille nerveuſe ou chaque nerf infinitéſimal eſt enveloppé : ils ſont tous enfermés & liés, pour ainſi dire, dans un ſac membraneux, où ils ſont attachés enſemble par des filets de même eſpéce. Or, tout le monde ſçait que de tous les corps, il n'y en a point de plus élaſtiques & de plus propres à tranſmettre des vibrations, que les membranes. On ne peut guéres douter que leur ſubſtance interne ſoit cellulaire, comme la moëlle de jonc, & qu'elle ne ſoit uniquement deſtinée à faire la ſécrétion d'une ſubſtance lactée, que quelques perſonnes peu attentives appellent *liquide nerveux* ; ſubſtance, qui ſert à entretenir leur élaſticité, leur volubilité, & la propriété

qu'ont ces membranes de pouvoir éxercer des vibrations, en quoi consiste toute leur vertu mécanique.

Les graces, la facilité & l'élégance de l'action de penser consistent dans la souplesse (a), dans la culture & dans l'éxercice habituel de ces organes nerveux, de la même maniére précisément que l'on acquére les graces du corps, les maniéres aisées & les façons aimables par un éxercice convenable, & par des actes répétés. Pour mettre en action notre faculté de penser, il nous faut faire usage de cette espéce d'éxercice intellectuel, & faire jouer ces glandes nerveuses, de même

(a) M. C. Il semble qu'il devoit avoir ajoûté un certain degré de finesse & de tension, comme les graces du corps supposent une certaine conformation naturelle convenable des parties.

que, dans l'acte de la viſion, nous nous ſervons des différens muſcles pour étendre & diriger la prunelle à des objets, qui ſont à une diſtance convenable.

L'homme attentif, & qui contemple doit fixer ces organes matériels de la faculté intellectuelle, de même que nous fixons nos yeux pour voir ou pour diſcerner avec diſtinction; & c'eſt également par des actes répétés que ces deux puiſſances acquérent la facilité d'exercer leurs opérations & de produire des actes plus parfaits; ils peuvent s'amaigrir ou ſe gâter, s'enflâmer ou ſe jaunir, devenir épileptiques ou paralytiques, calleux ou groſſiers, préciſément de la même maniére & preſque par les mêmes voyes que nos yeux ou nos autres ſens tombent dans ces états fâcheux. Si nous voulons nous mettre en état

de penſer avec juſteſſe & profon deur, il faut nous attacher à pen ſer ſouvent, & à penſer avec beau coup d'attention.

XXXIII.

En conſidérant les circonſtan ces des fonctions animales dan les brutes, on trouve que leur corps ſont d'une nature tout-à fait analogue à ceux du genr humain. La digeſtion, la circula tion, la tranſpiration & la reſpira tion & la ſécrétion ſe font che eux d'une maniére & par de voyes entiérement ſemblables à tout ce qui ſe paſſe à cet égar dans le corps humain; & il me paroît abſolument néceſſaire qu'il ſoient animés & vivifiés par une ſubſtance ſpirituelle de quelque ordre qu'elle puiſſe être, & quelle que ſoit la fin infiniment ſage

que la Providence ait envisagée dans sa production ; car avec la matiére organisée toute seule il n'est pas possible d'expliquer les fonctions ou les opérations des brutes.

Nous voyons que les animaux, qui se nourrissent des alimens les plus legers, & qui en prennent en petite quantité ; c'est-à-dire, qui vivent selon l'ordre & les loix générales de la nature, nous voyons, dis-je, que ces animaux vivent & meurent sans presque aucune maladie, si l'on excepte les accidens & les maladies épidémiques, & qu'ils passent tout le temps de leur éxistence avec assez de tranquillité, excepté le petit nombre de ceux que notre éxemple corrompt & que nos soins ou notre société débauchent.

Et il est à observer que les animaux carnaciers ou exposés à

manger trop ſont les ſeuls qu
ayent des organes propres à vo-
mir; ou, tout au moins, ſont le
ſeuls qui vomiſſent; & qu'il n'y a
que ceux, dont nous avons ſoin
que nous cultivons, & que nou
nourriſſons ſelon notre goût, qu
ayent des maladies analogues au
nôtres ou abſolument les mêmes
maladies, produites conſtammen
par le trop grand excès de nour
riture que nous leur donnons, o
par des alimens qui ne leur ſon
guéres propres : ainſi que tout
l'hiſtoire naturelle le démontre.

Une expérience conſtante fai
voir auſſi que toutes les maladie
des animaux carnaciers ne ſe gué-
riſſent qu'en les réduiſant à l
diéte, c'eſt-à-dire, en les nourriſ
ſant ſimplement de lait ou d
ſubſtances végétales (a). Quan

(a) M. C. Voyez l'Ouvrage de l'Au-
teur intitulé : *De ſanitate tuendâ.*

aux

aux maladies des animaux, qui ſe nourriſſent de grain, on ſçait qu'on les guérit en broyant leur nourriture ordinaire ou en la détrempant.

XXXIV.

Le ſommeil vient, ce me ſemble, de l'incapacité, où ſont les organes du corps, de continuer les fonctions actives intellectuelles & volontaires. Ils languiſſent & ils perdent toute leur élaſticité, quand on n'en répare pas les forces, qu'on les laiſſe ſans nourriture, ou, pour ainſi dire, ſans les remonter. En conſéquence des pertes continues, que fait notre corps, nos organes ſe lâchent & s'affoibliſſent; il eſt donc néceſſaire d'un repos alternatif pour les réparer ou les refaire, & c'eſt le ſommeil qui nous rend cet important ſervice.

Cette alternative de travail & de repos eſt la cauſe pour laquelle on trouve que le corps de l'homme ſe raccourcit le ſoir & s'allonge le matin : (a) Pendant tout le jour ſon propre poids le comprime, ſon élaſticité s'uſe ou ſes reſſorts s'affoibliſſent, il faut donc qu'il devienne plus court. Mais pendant le repos de la nuit ſes reſſorts moins chargés s'étendent, & par conſéquent il s'allonge.

(a) M. C. Un Cadavre eſt plus long que le même corps vivant; & dans le ſommeil le corps s'allonge, & ſe racourcit pendant la veille. Quand on eſt debout, le poids du corps peut contribuer à ſon racourciſſement, mais ce n'eſt pas l'unique cauſe; la principale cauſe en eſt l'énergie du ton & du reſſort pendant ce temps-là. Voyez la Théſe de Monſieur Cantwel, *An ſanitas a partium tòno ?*

Outre le racourciſſement de toutes les fibres en géneral pendant la veille,

Ce qui empêche le ſommeil, c'eſt l'action continuelle d'un fluide, ou d'un vent interne, qui agit ſur les membranes intérieures, dont les boyaux ſont principalement compoſés : en les picotant, il les force de ſe mettre en action ; & par ſes pointes élaſtiques, ou par une eſpéce de recul il fait ſentir ſon action au cerveau, en y cauſant des penſées vagues ou des opérations intellectuelles irréguliéres ; ainſi le corps n'a aucun repos ; il arrive même ſouvent que l'on a envie de rendre ou de vomir ce vent ; c'eſt pourquoi les médicamens, qui provoquent la tranſpiration, procurent auſſi le ſommeil (a), tels

& leur relâchement pendant le ſommeil, il faut admettre la même alternative dans les cartilages intermédiaires des vertêbres du dos.

(a) M. C. Parce que la tranſpiration

que les opiats, les gommes Orientales, les sels & les esprits tirés des animaux, les aromates, les cordiaux & les diaphorétiques; &

abondante assouplit toutes les fibres & toutes les membranes, même les fibres du cerveau, dont les vibrations deviennent alors trop foibles, pour avertir l'ame de la présence des objets qui l'environnent. De plus tous les remédes qui provoquent la transpiration, accélérent nécessairement le mouvement du sang dans les derniéres artériolles sanguines: or ces vaisseaux ainsi distendus compriment par-tout les fibres nerveuses & les vaisseaux sécrétoires qui se trouvent entrelassés avec eux. C'est justement le cas des fibres nerveuses dans le cerveau, & des tuyaux sécrétoires de l'urine dans les reins. Voilà pourquoi les unes & les autres se trouvent hors d'état d'exercer leurs fonctions pendant l'opération de ces remédes. La même chose n'arrive pas aux vaisseaux transpiratoires, parce qu'ils sont prolongés & non pas entre-mêlés avec les derniéres artériolles sanguines.

une dose de pilules gommeuses, avec une composition d'aloës, est encore fort propre à procurer un bon repos pendant la nuit ; parce qu'elle pousse au-dehors & de tous les côtés la matiére de la transpiration ; mais le cidre, ou toute autre nourriture venteuse, comme les pois verds, y sont tout-à-fait contraires.

Les songes ne sont qu'un sommeil impartiel ou imparfait ; car il faut admettre différens dégrés de sommeil : entre un sommeil bien profond & sans songe, & l'état de veille le plus sain & le plus parfait, on peut trouver tous les dégrés & tous les termes qu'il y a entre une quantité donnée & zéro : par conséquent le travail, la fatigue, une nourriture légére, des évacuations douces de toute espéce, procureront quelques degrés de sommeil sans songe : &

l'on aura des ſonges d'autant plus pénibles & plus affreux, que l'on ſe nourrira d'alimens plus ſucculens & plus relevés. Et au contraire plus les alimens ſont doux bénins & légers, plus auſſi les ſonges ſont agréables & bienfaiſans, en ſuppoſant d'ailleurs que l'on ſe porte bien. Les perſonnes âgées, celles qui ſont de conſtitution foible & valétudinaire, les hommes qui ſouffrent de maladies aigues ou chroniques, particuliérement de celles que l'on appelle nerveuſes & céphaliques, ont les ſonges les plus vagues, les plus déréglés, les plus pénibles, & par conſéquent le ſommeil le plus imparfait; quelquefois même ils ne dorment point du tout; ce qui fait une de leurs plus grandes miſéres.

Voici donc comment je définirois le ſommeil philoſophique:

ment, c'eſt une incapacité d'agir dans les organes matériels, qui vient de leurs pertes & de leur appauvriſſement, & qui les met hors d'état de pouvoir continuer plus long-temps & avec facilité les fonctions intellectuelles & les mouvemens volontaires, à moins qu'ils ne réparent leurs forces, ou qu'on ne le remonte, pour ainſi dire. Cette inaction ou cet abbatement a la même cauſe que la faim.

Et je dirois que l'action de rêver n'eſt qu'un état de veille partiel & imparfait, procédant d'une irritation perpétuelle aux nerfs & aux membranes internes, cauſée par des vents & par une tranſpiration arrêtée, ou occaſionnée par la douleur; mais que l'état d'être éveillé, lorſqu'il eſt parfait ou ſans aucune incommodité, conſiſte dans l'obéiſſance libre des or-

ganes animaux intellectuels aux ordres ou à l'impulſion de l'ame ; & qu'il y a dans l'ame ou dans cet agent immatériel une certaine énergie perpétuelle & modérée ; énergie qui ſe contracte & qui s'étend, par laquelle les fonctions animales s'éxécutent ſans aucune interruption ; & que ce degré d'activité s'éléve, devient plus fort & plus volontaire dans l'état de veille & dans l'éxercice des opérations intellectuelles qu'il ſe trouve ſuſpendu pendant le ſommeil & dans les défaillances, & qu'il ceſſe totalement à la mort.

XXXV.

A l'égard des envies, des deſirs des appétits contre nature, des goûts particuliers, des ſimpathies & des antipathies, que l'on peut avoir pour les alimens, les per-

ſonne

ſonnes ou autres choſes ; ainſi que l'on en voit dans les femmes groſſes, dans les enfans, dans les tempéramens foibles & valétudinaires, ou dans les perſonnes âgées ; quant à toutes ces ſingularités, dis-je, à leurs phénoménes & à leurs effets qui paroiſſent extraordinaires, ſurnaturels, équivoques, il me ſemble que tout cela vient d'accidens, d'humeurs morbifiques, de maladies particuliéres, du mauvais état des fluides & des ſolides, d'un déſordre particulier de quelques ſécrétions glandulaires, de certaines maniéres de vivre, d'une mauvaiſe éducation dans la jeuneſſe ou d'une mauvaiſe conformation des organes matériels, deſtinés aux facultés intellectuelles.

Et je ne crois pas que ces ſortes d'irrégularités ſoient des ex-

ceptions aux régles & aux loix générales de la nature, ou même aux loix particuliéres qui preſcrivent de ſe nourrir des mets les plus légers, & d'en prendre en petite quantité ; elles n'en ſont pas plus, ce me ſemble, qu'une pomme double ou une noix gemelle ſur une même tige ; ou qu'une production quelconque monſtrueuſe, végétale ou animale, n'eſt une objection ſolide contre les loix générales de la végétation & de la génération ; ou enfin que les rêves d'un malade n'en ſont une contre les régles du bon ſens.

L'imperfection naturelle & néceſſaire, le peu de préciſion de la matiére groſſiére, de l'élément où nous vivons, des fluides & des ſolides qui nous environnent, ſont la cauſe de cet écart ou de cette interruption inévitable des loix générales de la nature. Peut-être

ussi sont-ce des moyens & des instrumens du gouvernement moral, que la Divinité éxerce sur ce monde, instrumens établis par sa sagesse & sous sa direction immédiate, afin que la liberté naturelle de l'ame soit gênée, le moins qu'il est possible.

Je ne sçais pas même s'il n'y auroit pas plus de solidité & de justesse qu'on ne le croît ordinairement, dans l'opinion de ceux qui pensent que, dans cet état déchu & probatoire de notre systême, l'Auteur infiniment sage de la nature pourroit bien avoir laissé exprès un degré de ténébres, d'imperfection & de défectuosité sur la face de ses œuvres, pour retenir ses créatures raisonnables dans cet état d'expiation, d'humilité & de dépendance où elles sont; & afin que, n'ayant confiance qu'en lui seul, elles ne fus-

ſent pas expoſées à une ſeconde chute. Semblable à ces Princes ſages qui établiſſent des priſons & des maiſons de correction, où l'on ne trouve ni commodité ni aiſance; afin que le ſentiment de la peine corrige les coupables de leurs vices ou les range à leur devoir.

Les loix cérémonielles, que Dieu donna aux Juifs, n'étoient ni bonnes, ni parfaites. Tel étoit auſſi le goût particulier de Cornaro, par exemple, pour les nouveaux vins, & ſon averſion ou ſon antipathie pour le vieux, qui eſt certainement fort préférable & # beaucoup plus ſalubre, à cauſe qu'il a perdu une bonne partie de ſes eſprits ignés inflammables, & malfaiſants; & que le mêlange de ſa compoſition a acquis plus de perfection & de maturité: cependant on ne peut tirer de ces

Si Mr. Cheine avoit connue la salubrité de l'acide ancien il n'auroit condamné l'antipatie de Cornaro pour le vin vieux. —

éxemples aucun argument valide contre la régle générale du *plus léger & du moindre* (a).

XXXVI.

Les médicamens agissent principalement par leurs qualités les plus éminentes & les plus sensibles. Comme ce sont des corps mixtes, la propriété qui domine le plus en eux, & celles des molécules intégrantes, qui y abondent le plus, sont principalement ce que l'on y considére en Médecine.

J'ai déja observé que les particules intégrantes sont les plus propres & les plus utiles à la nour-

(a) Par la régle générale du plus *léger* & du *moindre*, l'Auteur entend qu'il est à propos, pour entretenir ou rétablir sa santé, de se nourrir des alimens les plus *légers* ou les plus aisés à digérer, & d'en prendre plutôt *moins* que *trop*.

Je me trouve depuis plusieurs années dans le meme cas depuis le moi d'aoust jusque au temps des raisins nouveaux qui me rétablissent d'abord.

riture des corps animaux, & aux autres fonctions animales ; il est vrai que dans toutes ces opérations, elles se brisent & se divisent, & qu'ensuite elles se rassemblent en partie dans les artéres capillaires, dans les viscéres & dans les glandes, pour servir aux différens usages de la nature ; mais elles conservent toujours même dans ces sécrétions, leurs qualités principales & dominantes ; ainsi qu'on l'observe souvent par le goût, la couleur & l'odeur des sécrétions.

Car nous sommes constitués de maniére que les particules les plus petites & les plus subtiles de la composition des corps seroient absolument insuffisantes aux fonctions animales ; & si la division de nos alimens étoit portée jusqu'au degré de petitesse de ces molécules, en conséquence de la

trop grande attraction qu'elles acquéreroient alors, il en naîtroit différentes combinaisons & différens amas, qui formeroient des obstructions : ou, tout au moins, elles n'auroient point assez d'analogie avec les fluides, qui circulent dans les corps animaux : c'est pourquoi la nutrition se fait d'une maniére beaucoup plus parfaite par les particules intégrantes des animaux & des végétaux tendres, poreux & qui abondent le plus en eau, en air & en terre.

Les remédes ou les médicamens n'étant qu'une espéce d'aliment passager & contre nature, il faut les choisir d'une forme & d'une nature analogue à ces particules intégrantes, dont nous venons de parler ; car les médicamens agiront toujours en vertu de leurs particules intégrantes, & par leurs qualités les plus dominantes;

tout le reste étant perdu, pour la plus grande partie, ne sçauroit produire qu'un très-petit effet. Dans les circonstances où nous sommes, il ne faut pas compter sur une précision bien parfaite dans nos opérations matérielles ou spirituelles: tout ce que peut faire une créature finie, c'est de tâcher de s'en approcher le plus près qu'il est possible. L'état présent des choses ne nous permet pas de descendre ou de nous élever aux derniéres limites; ce n'est qu'en spéculation que nous appercevons le *maximum* & le *minimum*; car pour notre systême actuel, une précision approchante est à peu près tout ce qu'il nous faut, pour que nous jouissions de la santé du corps, & de la sérénité de l'ame.

Les médicamens chimiques, les esprits, les sels, les huiles, &

out ce qui a paſſé par les tortu-
es du feu en eſt ſi pénétré, la
natiére & les particules actives de
a lumiére ou du feu ſe ſont telle-
ment changées en la ſubſtance des
corps, ſur leſquels elles ont long-
temps agi, qu'un grand nombre de
ces matiéres ne peut ſervir dans la
ſuite aux corps des animaux qu'en
qualité de cauſtiques, qui cauſent
de la douleur à l'inſtant même
qu'on les applique; & malgré les
éloges que l'on peut faire de quel-
ques-uns de ces remédes comme
altérants, il eſt certain que le feu
dont ils ſe ſont imbibés, eſt plus
nuiſible que leur ſubſtance ne
peut être utile. La ſage nature ne
nous fournit aucuns alimens ni
aucuns remédes, qui ayent éprou-
vé un plus haut degré de chaleur
que celui de l'incubation, de la vé-
gétation, de l'infuſion, de la macé-

ration, de la digeſtion, ou d'autres opérations ſemblables.

XXXVII.

Puis donc que tous les effets des remédes ſur les corps animaux, viennent principalement des particules intégrantes de ces remédes & de leurs qualités les plus dominantes, il s'enſuit que le *mercure*, par éxemple, agira toujours principalement par l'efficacité de la peſanteur, de la rondeur, & de la vertu attractive de ſes particules; les *ſels*, par leurs pointes, leur ſolidité, & leur puiſſance attractive; l'*eau*, par la propriété qu'elle a de mouiller, de délayer, par ſon défaut d'élaſticité, par ſa ténuité & ſa limpidité, qui la rendent propre à charier dans toute l'étendue des tuyaux animaux,

es particules ſolides & intégrantes de même peſanteur qu'elle ; les *ſoufres* agiront ſur-tout par leur chaleur & leurs particules ignées, & s'ils ſont huileux, ils exerceront leur vertu, en cimentant ou en liant enſemble les particules terreuſes ; la *terre* agira par la propriété qu'elle a de conſolider & d'affermir, d'abſorber les humidités, & de remplir les fentes ou les vuides qui arrivent entre les particules qui forment les fibres ; l'*écorce du Pérou* ou le *Quinquina*, par ſon aſtringence végétale ; l'*acier*, par ſa plus grande aſtringence minérale ; les *huiles*, par leur lubricité & par la propriété qu'elles ont de relâcher ; les *eſprits*, par leur chaleùr & leur inflammabilité, portant en eux-mêmes la ſubſtance matérielle du feu actuel.

Et les mêmes effets, que les

médicamens produiſent ſur l
bouche & ſur le palais, ſe feron
ſentir encore, mais dans un plu
haut degré, tout le long du tuya
alimentaire dont la nature e
toujours à peu près la même de
puis l'orifice, juſqu'à l'extrêmit
la plus reculée; excepté qu'e
quelques endroits il eſt plus ſenſi
ble & plus délicat. Et en généra
un des plus ſurs moyens de dé
couvrir les vertus & les effets de
médicamens eſt de les fleurer 8
de les goûter ſouvent, d'éxamine
ſoigneuſement les effets qu'il
produiſent ſur les organes de l'o
dorat & du goût. Je ne prétend
pas qu'il n'y ait point d'objectio
à faire contre cette régle; mai
je ſuis perſuadé qu'elle eſt moin
trompeuſe que toute autre, & e
général, ſuffiſante pour ce qui re
garde la Médecine & la nourri
ture.

XXXVIII.

L'expérience & l'obſervation ɔnt d'un très-grand uſage dans ı pratique de la Médecine, & bſolument néceſſaires à la cure es maladies actuelles, qui ſont à réſent devenues communes, je e dis pas pour les détourner ou ɛs prévenir, mais pour y reméier. Cependant il me paroît trèsûr que l'Auteur de la nature a tabli, en faveur du genre humain, une méthode plus générale x plus abrégée; autrement les noyens de rétablir la ſanté, ne ſe lécouvrant qu'avec beaucoup de enteur, ne pouroient être totalement connus qu'à *la fin du monde*. Chaque contrée, chaque climat qui n'a guéres, ou même qui n'a point de communication avec le reſte de la terre, doit en avoir ou

en trouver par ſes propres re-
cherches. Cependant la ſanté du
corps & de l'ame paroiſſent ſi
néceſſaires aux deſſeins, qu'un
Etre infiniment ſage a pu ſe pro-
poſer, en nous envoyant ici, que
l'on ne ſçauroit s'empêcher de
conclure l'éxiſtence de quelque
moyen plus ſimple & plus palpa-
ble.

A peine rencontre-t-on un *in-
dividu*, dont la compoſition ſoit
totalement la même que celle
d'un autre : il y a dans chacun un
principe d'*individuation*; le pays,
le climat, l'âge, les alimens, les
uſages de la vie varient d'une in-
finité de maniéres les tempéram-
mens, & les maladies des hom-
mes. On diſtingue les maladies par
leurs différens périodes, leurs
différens degrés & leurs différens
ſymptomes. Ceux qui ont aſſez
de capacité pour faire des obſer-

ations utiles en Médecine ſont
n fort petit nombre ; il faut pour
ela être bien verſé dans la Phi-
oſophie naturelle , la matiére
nédicale & l'économie animale ;
eſt néceſſaire de beaucoup de
énie & d'une ſagacité fort péné-
rante, pour être en état de di-
tinguer les *occaſions* des *cauſes*,
es *coincidens* des *accidens*, & les
irconſtances des *effets* : toutes ces
ualités & beaucoup d'autres ſont
ndiſpenſables pour faire un bon
Obſervateur ; mais je laiſſe à juger
ombien il y en a peu : on ne
ompte guéres qu'un *Bacon*, un
Boyle & un *Newton*. Cependant
ſt-il à penſer que l'Auteur de la
nature ait abandonné les hom-
nes au hazard, ou à l'aveugle fa-
alité dans la conduite de leur
ſanté & de leur vie.

Il y a, en Médecine, ainſi que
dans le monde naturel & moral,

des loix générales, des proposi-tions univerſelles & une perpé-tuelle analogie qui régnent dans toute l'étendue de cette ſcience; comme d'entretenir le ſang frais, fluide & balſamique; de s'accou-tumer à un éxercice convenable; de reſpirer un bon air; de ſe nour-rir d'alimens les plus légers, & d'en prendre plutôt moins que trop, de ne point commettre de fautes dans les *choſes non-naturelles*, afin de conſerver la vie & la ſanté du corps & de l'eſprit; de faire uſage d'évacuations convenables quand on ſe ſent indiſpoſé, & d'altérans ſpécifiques, pour diſpo-ſer la matiére morbifique à l'ex-pulſion; d'obſerver le régime de diette qui y convient; de ſuivre & d'imiter la nature dans la cure des maladies particuliéres, & dans le choix des remédes, quand vous verrez qu'elle en aura fait uſage.

Tou

Tous ces préceptes, ou telles autres loix générales, que nous indiquent la Philoſophie naturelle, la connoiſſance de l'économie animale & de la matiére médicale, les obſervations faites avec ſoin pour notre propre uſage, ſeront tout ce qu'il y a de plus avantageux pour la conſervation ou le rétabliſſement de la ſanté, particuliérement à un certain âge, où tout homme doit être à lui-même ſon propre Médecin. Je ne parle point ici d'incommodités particuliéres, il en ſera queſtion dans la ſuite.

XXXIX.

Monſieur *Bryan Robinſon*, dans la derniére Section de ſon économie animale, a donné la méthode de déterminer par expérience, la force que peuvent avoir ſur les

ſolides animaux les différentes liqueurs dont on ſe ſert, ſoit en nourriture, ſoit en remède. Cette Méthode peut répandre beaucoup de lumiére ſur la pratique de la Médecine, les concluſions en étant auſſi juſtes & auſſi lumineuſes, que peuvent le permettre les imperfections inévitables de la matiére groſſiére & des machines en général, & le peu de certitude qu'on a des véritables loix de l'économie animale.

Cependant pour une plus grande ſûreté, on peut y ajoûter les conſidérations ſuivantes: 1°. les alimens, ſoit ſolides, ſoit fluides, qui augmentent la ſolidité & le reſſort des fibres, peuvent également épaiſſir les fluides, de façon que la machine n'en reçoive aucun avantage réel; puiſque, dans le cas ſuppoſé, la réſiſtance du mobile ſera toujours la même, à

l'égard de la force de la cauſe mouvante, l'une & l'autre étant augmentée à proportion ; c'eſt ce qu'on peut obſerver par les effets du vin, des liqueurs fortes & des eſprits fermentés ; car, quoique ces liqueurs fortifient d'abord & augmentent inconteſtablement le reſſort des ſolides, néanmoins en épaiſiſſant & condenſant les fluides, ils en augmentent la réſiſtance; les fibres alternativement tendues & relâchées au même temps, s'affoibliſſent & leur ton ſe détruit ; de ſorte qu'elles ne ſont plus capables de faire les mouvemens néceſſaires aux fonctions animales (a).

Que ſçait on ſi l'Auteur de la Nature n'a pas limité le degré de reſſort & d'élaſticité des fibres, de maniére qu'une fois dévelo-

(a) Voy. la ſtat. des Veg. de M. Hales.

pées & conſtituées dans l'état de leur extenſion naturelle, il n'y ait ni nourriture, ni art qui puiſſe les rendre plus fortes, quoiqu'elles puiſſent être facilement dérangées, engorgées & affoiblies par l'un & l'autre? Si l'élaſticité conſiſte dans le degré d'attraction des particules primordiales ou des petites molécules; ſi ce degré d'attraction eſt fort grand, quand les particules ſont à une diſtance infiniment petite les unes des autres; ſi c'eſt par conſéquent cette attraction qui fait réunir avec beaucoup de force & de viteſſe les particules dérangées des corps élaſtiques; ſi cette attraction n'a aucun effet lorſque les particules ſont à une diſtance finie les unes des autres, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ſont hors de la ſphére de leur attraction réciproque: ſi tout eſt, dis-je, ainſi que

nous le ſuppoſons, la vraye, naturelle & ſimple élaſticité des fibres conſiſtera principalement dans une ſuite, une chaîne ou une ligne de ces petites particules; & plus ces particules ſont embarraſſées, ravodées ou parſemées de matiéres étrangéres, plus auſſi la maſſe ou la ligne qu'elles compoſent ſera groſſiére & ſans élaſticité; mais ſon élaſticité croîtra à proportion qu'il y aura moins de mêlange, de ravoderie & plus de particules ſimples; de maniére que le grand objet ou la fin principale de la Médecine ne conſiſte qu'à écarter les obſtacles, ou à ôter les embarras qui s'oppoſent à l'élaſticité originelle & à la ſanté.

L'envelope ou cette eſpéce de gaîne, dont les ſolides ou fibres linéaires ont été revêtues dans la ſuite, ne paroît avoir été deſti-

née qu'à les mettre à l'abri d
l'impreſſion de corps plus durs
& à les rendre capables de ſup-
porter les rigueurs de l'élémen
groſſier qui les environne ; c'eſ
pourquoi les jeunes branches o
les tendres rejettons ſont les plu
élaſtiques ; les jeunes animau
ſont plus agiles après un certai
âge ; on eſt pareſſeux après avoi
trop dormi, & tout-à-fait peſan
après une débauche ; les particu-
les les plus petites & les plus dé-
liées ont le reſſort ou l'élaſticit
la plus vive & la plus animée, & l
force élaſtique des reſſorts e
proportionnelle aux poids ou au
puiſſances qui les compriment
Plus les cordes des inſtrumens d
Muſique ſont fines & déliées, plu
auſſi leurs vibrations ſont promp-
tes & leurs ſons pénétrans. E
l'on ſçait que de toutes les corde
celles des baſſes ſont les plu

rossiéres, & rendent le son le lus obtus.

Il semble donc que le ressort e plus vif & le plus animé réside lans les fibrilles les plus petites, x que, quand il y en a beaucoup le réunies, quoiqu'alors leur orce soit augmentée, l'énergie x l'élasticité de leur ressort est levenue moindre, en conséquence de la nature grossiére & peu correcte de la matiére, & d'une nfinité d'attractions différentes jui se contrarient : car il n'est guéres possible que les particules, dont les corps sont composés, se trouvent combinées assez parfaitement pour être à l'unisson ou dans un rapport harmonique.

X L. **** (a).

(a) On supprime tout le nombre 40; parce que pour expliquer des effets na-

XLI.

La conduite de la Nature pré-
ſente un ſpectacle d'une beauté
merveilleuſe dans la préparation
de cette matiére viſqueuſe qui
eſt l'inſtrument, la matrice & la
matiére de la végétation & de
l'accroiſſement des plantes & des
végétaux, afin de rendre les ſub-
ſtances propres à nourrir les ani-
maux. L'Océan, répandu au
moins ſur la moitié de notre Globe
Terreſtre, eſt le vrai ſiége, &
pour ainſi dire, le magazin de
cet Elément. L'eau de ce grand
baſſin, entraînant tout ce qu'elle
rencontre, & diſſolvant conti-
nuellement les particules les plus
petites & les plus déliées des
montagnes

turels, l'Auteur a recours à des principes
Théologiques.

montagnes & des rochers de ſel qu'elle renferme dans ſon ſein, s'en imprégne, s'en ſaoule, & par ce moyen ſe tourne en ſaumure. En vertu de la figure pointue de ce ſel, & du flux & reflux perpétuel de l'Océan, cauſé principalement par l'attraction de la Lune, non-ſeulement il trouve obſtacle à la réunion, à la cryſtalliſation & à la précipitation de ſes parties, mais il empêche encore que la Mer ne croupiſſe & ne ſe corrompe.

Cette immenſe ſurface d'eau, conſtamment expoſée à la chaleur & à l'action du Soleil, s'éléve perpétuellement dans l'athmoſphére ſous la forme d'une vapeur très-fine, à cauſe de la vertu attractive & raréfiante de cet Aſtre, qui lui fournit, pour ainſi dire, un alembic naturel très-doux & très-modéré : comme elle

contient d'ailleurs dans la tissure de ses parties une huile plus foible & plus délayée, qui lui vient des couches de soufre qu'elle contient & des Poissons qui y meurent, elle retient dans sa composition intime quelques particules de feu & de la chaleur du Soleil qui l'empêche de se geler.

Cette eau salée étant donc imprégnée de sel, d'huile, de quelques rayons du Soleil & de quelques particules de feu se trouve ensuite balotée çà & là par les vents dans l'athmosphére, & s'imprégnant encore, proche de la surface de la terre, d'une plus grande quantité de chaleur & de feu des particules permanentes d'air, des vapeurs & des exhalaisons de soufre, des métaux & des minéraux, auxquels la grossiéreté & la pesanteur de leurs parties n'a pas permis de s'élever aussi vîte dans la région

ſupérieure ; cette eau, dis je, ainſi imprégnée de quatre élémens & devenue, par tous ces mêlanges, une eſpéce de menſtrue, ſe précipite, en vertu du froid de la nuit, vers la ſurface de la terre, où attirant à elle les particules terreſtres les plus fines qu'elle rencontre à ſon chemin, elle paſſe ſur les orifices entr'ouverts des plantes & des végétaux, & par ce moyen elle s'imprégne de plus en plus des particules les plus déliées des cinq élémens, plus ou moins ſelon les uſages auxquels la nature deſtine cette eau ou cette exhalaiſon.

Enſuite, à cauſe de l'attraction innée qui réſide dans les tuyaux des racines, & de l'action du Soleil dans les différens climats, ſelon les différens temps & la nature des terrains, de même que par les ſuccuſſions alternatives, qui

y arrivent à cauſe de la variété des ſaiſons & des différens changemens de l'athmoſphére, non-ſeulement elle devient un aliment propre aux plantes & aux végétaux, mais encore elle eſt forcée d'enfiler les tuyaux de ces ſubſtances; ainſi elle dévelope, elle étend, elle épaiſſit les fibres primitives des ſemences; c'eſt-à-dire, qu'elle ſe répand par toute la ſubſtance des plantes infiniment petites, juſqu'à ce qu'elles ayent acquis la qualité naturelle propre à vivifier & à fertiliſer les alimens deſtinés aux hommes & aux bêtes.

Il eſt vrai que ces orifices entr'ouverts des racines des plantes infiniment petites attireront à eux quelque portion de matiére, la plus proche de la ſphére de leur attraction, qu'ils la recevront dans eux-mêmes & s'en nourriront pendant quelque temps;

mais, en général, la nature tient la conduite que je viens d'exposer, lorſqu'elle travaille à la nourriture la plus avantageuſe, & à l'accroiſſement ordinaire des plantes & des végétaux; afin que ces ſubſtances puiſſent devenir les alimens les plus propres, ou les remédes les plus efficaces pour les hommes & pour tout le reſte des animaux.

XLII.

Si l'élaſticité des fibres animales conſiſte dans le degré d'attraction des particules qui les compoſent, & que cette élaſticité ſoit plus ou moins grande, ſelon que leurs ſurfaces ſont plus ou moins planes, ainſi qu'il eſt fort probable; en ſéparant à force ces particules, à quelque diſtance que ce ſoit les unes des

autres, pourvû qu'elles ſe trouvent toujours dans la ſphére de leur attraction réciproque, leur vertu attractive les réunira encore avec une force compoſée de leurs degrés d'attraction & de la quantité de leurs ſurfaces planes, qui ſe touchent mutuellement.

On peut donc conſidérer tous les ſolides d'un corps animal, pris collectivement, comme un paquet de cordons, qui ont originellement une tiſſure, un lacis, des formes & des figures telles que les Anatomiſtes les découvrent dans le corps humain ou dans tout autre corps animal; artifice bien au-deſſus de tout ce que peuvent exécuter les loix actuelles du mouvement & du mécaniſme, qui nous ſont connus; & en même temps bien ſupérieur à toute la capacité de l'entendement humain.

XLIII.

Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1730, M. Geoffroy a donné une Méthode pour déterminer la quantité de nourriture ou de la véritable matiére de chair & de ſang contenue dans chaque eſpéce d'aliment. Il prit une livre de viande, dont il ôta bien éxactement la graiſſe, les os & les cartilages, & l'ayant fait bouillir pendant un certain temps avec trois pintes d'eau dans un vaiſſeau bien fermé, il verſa cette eſpéce de bouillon; après quoi il remit de nouvelle eau qu'il fit bouillir encore pendant le même temps que la premiére; & il répéta ſix fois cette opération, juſqu'à ce que la derniére liqueur lui parût au goût, à l'odeur & à toutes les expériences qu'il put

faire dessus, être à peu près de même nature que l'eau commune: alors il remit ensemble toutes les liqueurs qu'il avoit versées, & les filtrant pour en séparer les particules trop grossiéres, il fit évaporer le tout à un feu lent, jusqu'à ce que cette dissolution fût réduite à un extrait d'une consistence moyenne.

Cette expérience fut faite sur différentes sortes d'alimens: on en peut voir le résultat dans la Table suivante.

L'Extrait d'une livre des substances suivantes produisit:

	Onc.	Drag.	Gr.
Bœuf	0	7	8
Veau	1	1	48
Mouton	1	3	16
Agneau	1	1	39
* Poulet	1	4	34
* Pigeon	1	0	12
* Faisan	1	2	8
* Perdrix	1	4	34
* Pieds de Veau	1	2	26
Carpe	1	0	8
Caillé	1	1	3
Pain	4	1	8

Il faut obſerver que les ſubſtances, qui ſont marquées d'étoiles dans cette Table, étoient accompagnées de leur graiſſe & de leurs os.

Ainſi, ſuivant cette Table, voici la proportion de nourriture contenue dans ces alimens.

Bœuf	7
Veau	9
Mouton	11
Agneau	9
Poulet	12
Pigeon	8
Faiſan	10
Perdrix	12
Pieds de Veau	10
Carpe	8
Caillé	9
Pain	33

Ces expériences étant déciſives, on voit donc que les ſubſtances animales blanches, jeunes, tendres; que le pain, le lait & les végétaux ſont tout ce qu'il y a

de meilleur & de plus efficace pour la *nutrition* & l'*accroissement* de même que pour l'adoucissement des mauvaises humeurs. Peut-être ces substances ne sont-elles pas aussi propres à donner une force durable que d'autres alimens; à cause qu'étant de nature à se digérer très-aisément & fort vîte, elles souffrent plus facilement tout le changement qu'elles doivent subir dans les différens organes du corps, & se convertissent plus aisément en chair musculaire & en sang louable; ainsi elles sont passagéres, fugitives & promptes à s'exhaler: mais elles exécuteront les fonctions animales avec plus de facilité, & occasionneront un sentiment de bien-être beaucoup plus agréable, en ne faisant éprouver aux parties de notre corps que les plus petits frottemens & la moin-

lre fatigue ou le plus léger travail : inſi l'ame éxercera avec aiſance & liberté ſes opérations raiſonnables & intellectuelles ; & la nature, livrée ou rendue à ſes propres facultés originelles, oppoſera un obſtacle aux maladies, ou en procurera la guériſon ; & par ce moyen, l'homme ſe trouvera en état de jouir d'une vie très-longue.

SECONDE PARTIE.

Moyens & Méthode de conserver la vie, & d'entretenir le corps dans un état perpétuel de sérénité.

CHAPITRE PREMIER.

Réfléxions générales sur la nature, l'efficacité & la nécessité de la tempérance, ou de la sobriété dans la cure des Maladies chroniques.

I.

JE ne sçais pas combien la différence de Religion & de Pays peut influer sur la façon de penser par rapport au manger & au boire; mais je suis convaincu que chez nous autres Protestans Anglois, qui

nous piquons de penſer pour nous ; ſans nous modéler ſur qui que ce ſoit ; je ſuis convaincu, dis-je, que parmi nous, la ſobriété & la modération, au moins dans le manger, ſont ſi éloignées de paſſer pour des vertus & leurs contraires pour des vices, que de ne pas manger ce qu'il y a de plus cher, de plus délicieux, de plus ſucculent, eſt, ce ſemble, la ſeule maladie connue parmi nous, & le ſeul vice contre lequel nos parens, nos alliés, nos amis, nos Médecins même ne ceſſent de prêcher avec zéle & chaleur.

Cependant, ſi l'on vouloit y penſer ſérieuſement, on trouveroit qu'il n'y a pas, dans l'abſtinence ou la ſobriété, un auſſi grand danger qu'on ſe l'imagine ; on verroit au contraire que l'abſtinence la plus rigoureuſe & la plus longue, & que la modération la plus

forte que la nature peut permettre de pratiquer, ne ſçauroit apporter aucun préjudice à la ſanté, ni affoiblir en rien la juſteſſe des opérations intellectuelles, quelqu'illimitée que puiſſe être une pareille ſobriété.

II.

La ſanté, la gayeté & l'agilité, conſidérées comme des affections corporelles, conſiſtent dans l'éxécution aiſée, uniforme & réguliére de ce que l'on appelle communément *fonctions animales* (a); c'eſt-à-dire, la digeſtion, la circulation, la reſpiration, la tranſpiration & les ſécrétions.

(a) M. C. Il ne faut pas penſer que l'Auteur a eu ici en vûe la diviſion des fonctions animales, vitales & naturelles. Par fonctions animales, il entend celles que doit néceſſairement éxercer tout animal qui vit.

III.

Les alimens, c'eſt-à-dire, le oire & le manger n'ont été deſti-és que pour réparer les pertes que ous faiſons par l'action perpétuel-e qui nous vivifie, ou pour ſup-léer à celles que cauſent les fonc-ions naturelles (a), dont nous enons de parler; c'eſt-à-dire, pour éparer les pertes cauſées néceſ-airement par l'action des fluides ui nous environnent, ou par celle les fluides qui ne ceſſent de rouler lans l'intérieur de notre propre

(a) M. C. Il appelle ici les mêmes onctions *naturelles*, qu'il avoit appellées plus haut *animales*. Cependant elles ne ont pas toutes des fonctions *naturelles*, i on a égard à la diviſion que font les Phyſiologiſtes des fonctions; comme il n'y en a aucune qu'on puiſſe rigoureu-ſement appeller *animale*.

machine, & qui ſervent à l'éxécution de ces fonctions.

Avant que nos corps parviennent à un état parfait de maturité, & pendant tout le temps que nos ſolides & nos organes travaillent à ſe déveloper ou à s'approcher du dernier degré de leur accroiſſement, ce qu'ils reçoivent peut excéder ce qu'ils perdent, parce qu'outre la réparation qu'il y a à faire, il faut qu'il y ait une partie des alimens employée à l'extenſion & à l'accroiſſement de ces ſolides & de ces organes : mais lorſqu'ils ont atteint leur degré de maturité, il ſuffit que nous en prenions préciſément autant que nous en perdons, ſi nous voulons continuer de vivre ſelon l'ordre & le deſſein de la nature.

IV.

Pour que les fonctions de notre corps s'éxécutent d'une maniére réguliére & agréable, l'ordre de la nature demande non-seulement que tout le systême vasculeux soit rempli d'un fluide chaud, doux & balsamique, pour les entretenir dans une extension & une élasticité convenable ; mais aussi que les surfaces extérieures & intérieures des solides soient humectées & lubrifiées, afin de les entretenir dans une souplesse & dans une fléxibilité constante (ce qui paroît être un des principaux objets de la nourriture), & pour les défendre de la friction continuelle des fluides internes & externes qui les environnent, & même de leur frottement réciproque : or il faut que cette liqueur

lubrifiante soit séparée de la même masse des fluides renfermés dans les tuyaux.

V.

La faim est un sentiment de douleur, qui vient de la perte que souffrent ces tuyaux ou leurs fluides, en conséquence de l'action continuelle qu'éxigent les fonctions nécessaires à la vie : ces vaisseaux étant vuides en partie, & une suffisante quantité de fluides ne coulant plus dans les *capillaires* ni dans les *glandes émonctoires* & *transpiratoires*, qui n'en sont qu'une continuation, la mucosité balsamique ou la cuticule, qui met à couvert les fibres les plus sensibles ; c'est-à-dire, les côtés & les orifices des vaisseaux excretoires, aussi-bien que les surfaces des tuniques des nerfs, principale-

ment celles de l'estomac, qui n'est qu'un sac composé de ces nerfs & de ces glandes excrétoires; cette cuticule, dis-je, se trouve usée petit à petit; d'où s'ensuit un sentiment piquant & désagréable, une langueur & une foiblesse dans tous les solides du corps, mais surtout dans l'estomac, jusqu'à ce qu'il se reproduise une quantité suffisante de ce fluide balsamique, pour réparer la perte qui en a été faite, & empêcher l'affoiblissement ou la dégradation de ces fibres sensibles. Mais si l'on est trop long-temps à renouveller cette substance laiteuse, il en naît une douleur plus dévorante que celle des tortures les plus horribles.

VI.

Il me paroît donc assez évident que la tempérance ou, si l'on veut, l'abstinence, au contraire de quelques autres vertus, n'est guéres capable d'admettre plus d'une extrémité; c'est-à-dire, qu'elle n'est en état de supporter que le trop de nourriture ou des alimens trop succulens; car, dès que l'on veut s'habituer à manger trop peu & continuer cette épreuve, la douleur devient si insupportable, qu'il n'y a point d'homme en liberté & dans son bon sens, pourvû qu'il ait de quoi manger, qui puisse supporter un pareil tourment; il n'y a qu'à le demander à ceux qui ont vû ou qui ont entendu parler des effets de la famine, des tourmens qu'éprouvent ceux qui meurent de faim dans les Prisons,

dans les longs Voyages de Mer, ou dans les Déserts : tous nous diront que cette douleur eſt égale à celle d'être brûlé à petit feu, ſi même elle n'eſt pas plus grande.

VII.

Si ce que je viens d'expoſer eſt juſte ; il me ſemble que le moyen le plus ſûr & le plus efficace de conſerver ſa ſanté, de ſe procurer une longue vie & une conſtante tranquillité d'ame, c'eſt de ne prendre d'alimens préciſément que ce qui eſt néceſſaire à entretenir notre corps dans un état d'aiſance & d'agilité uniforme, & notre ame dans la même capacité d'éxercer ſes fonctions intellectuelles ; il eſt même avantageux d'eſſayer, autant qu'il eſt poſſible, d'en prendre un peu moins qu'il n'eſt néceſſaire : cette

régle eſt, ſelon moi, la plus courte, la plus ſûre & la plus efficace que puiſſe ſuivre un homme ſage : c'eſt, pour ainſi dire, la ſeule choſe néceſſaire dans l'art de ſe conſerver la ſanté, tous les autres petits moyens, auxquels on peut avoir recours, ne ſont rien en comparaiſon ; avec cela ſeul on peut ſe garantir des grandes maladies ou des incommodités habituelles, des abbattemens & des infirmités de l'âge avancé, & fournir enfin la carriére de ſes jours, ſans aucune douleur violente, auſſi loin que les loix de la mortalité & les deſſeins de la Providence pourront le permettre.

VIII.

On voit donc combien peu ſont fondées ces perſonnes complai-

santes, & toutes pleines de petites attentions, lorſqu'elles font craindre les ſuites les plus fâcheuſes à ceux qui tâchent de ſe delivrer des maladies de leur corps ou des vices de leur eſprit, en obſervant éxactement le régime de la ſobriété ou de la tempérance (a). Ces Critiques peu judicieux vous diſent d'un air abſolu & railleur que l'on veut donc ruiner ſon tempérament, appauvrir ſon ſang & ſes humeurs, ſe creuſer une ſource de maladies, & abréger ſes jours avec cette abſtinence biſarre, opiniâtre, contre nature; mais aſſurément ces Critiques ont très-peu étudié la nature & l'économie

(a) Je ne crois pas que l'on puiſſe légitimement reprocher ce vice à nos Médecins de Paris; ils ſçavent très-bien que la bonne chére eſt plus meurtriére que la guerre.

animale. Il n'eſt guéres à craindre que les hommes prennent trop peu d'alimens ; je penſe, au contraire, qu'il eſt auſſi impoſſible à une perſonne libre, jouiſſant de ſon bon ſens, & de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; il eſt, dis-je, auſſi impoſſible, dans de pareilles circonſtances, de perſiſter à manger trop peu, qu'il le ſeroit d'arrêter le Soleil dans ſa courſe

Je conviens que l'on peut citer des perſonnes qui par cette conduite ont ruiné leur tempéra ment ; mais on trouvera que c'é toient des lunatiques, ou, ce qu revient au même, que c'étoien des gens attaqués de quelqu paſſion contre nature. Se ſervi d'une pareille objection contr l'abſtinence & la ſobriété, c'e reſſembler à ceux qui ſoutien droient qu'il ne régne pas dan l'homme un principe inné de ſ propr

propre conſervation, à cauſe qu'il y en a qui ſe tuent eux-mêmes.

Tout ce que je viens d'avancer ici eſt la pure loi de la nature; s'il y a des exceptions, elles ne peuvent être que monſtrueuſes. Moi-même j'ai eſſayé pendant quelques jours de prendre moins d'alimens qu'il ne m'en falloit, afin de me guérir d'abbatement, d'oppreſſion & de quelques inquiétudes; mais je n'ai jamais pû ſoutenir ce régime au-delà de trois ou quatre jours (en ſuppoſant d'ailleurs que je n'euſſe aucune maladie formée); après quoi mes ſymptomes diminuoient, & ma plus grande maladie étoit la faim.

IX.

Un ſymptome conſtant de toute maladie qui commence, de quelque nature qu'elle ſoit, eſt au

moins une diminution d'appétit, quelque nausée, quelque dégoût ou quelque pesanteur après avoir bien mangé, ou une répugnance pour les substances animales fortes.

La raison en est, ce me semble, que dans ce cas les fonctions animales ne s'éxécutent plus qu'avec peine & avec embarras ; alors, afin de guérir ou de soulager le malade, tous les bons Médecins, tant anciens que modernes, commencent, indépendament de tout autre reméde, par ordonner une diéte ou un régime convenable. La guérison & la cure de toutes les maladies, dont la nature se délivre par ses propres forces, lorsqu'on l'abandonne uniquement à la sagesse de sa conduite, commence toujours par ce défaut d'appétit ou par l'abstinence ; elle continue ensuite par quelqu'éva-

cuation, telle que la ſueur, les ſelles, les crachats, l'expectoration, l'hémorragie, ou en pouſſant la matiére morbifique ſur quelque membre ou ſur quelqu'articulation éloignée. Ce qui ne manque jamais d'arriver immédiatement après quelqu'embarras de toute l'économie animale, pour cuire les humeurs peccantes & les mettre en état d'être expulſées.

Il eſt donc évident à ceux qui obſervent la nature, & qui ſe propoſent de l'imiter, que les remédes les mieux indiqués, dans la cure des maladies, ſont ceux qui aident la nature à cuire les humeurs peccantes, & à les mettre en état d'être expulſées promptement, en y joignant le régime & les évacuations convenables,

X.

La Médecine a deux branches; la *curative* & la *préſervative*. Dans la premiére la viſcoſité, l'acrimonie, l'état inflammatoire des humeurs, le défaut d'appétit & le déſordre de la mucoſité, qui couvre les ſurfaces intérieures & extérieures de l'eſtomac & des autres organes, peuvent être tels que les loix de la nature, par rapport à la faim, en feront ſuſpendues pour un temps, juſqu'à ce qu'elle ait rendu les humeurs morbifiques propres à être expulſées, au moyen de la maladie & de ſa guériſon. Il faut alors que la théorie & l'expérience nous conduiſent dans le choix des alimens, qui peuvent aider le plus à ſoutenir les attaques de la mala-

die, jusqu'à ce que le corps soit rendu à son état naturel.

Tous les Médecins conviennent unanimement que, dans un pareil cas, il n'y a rien de mieux à faire que de se réduire au régime (a) du *moindre* & du *plus léger*; c'est-à-dire, manger le moins qu'il est possible, & prendre tout ce qu'il y a de plus léger, selon la nature du mal, de peur de faire naître quelqu'autre maladie particuliére. Cette conduite est incontestable, lorsqu'il s'agit de la guérison d'une

(a) M. C. De manger le moins que faire se peut, & les alimens les plus faciles à digérer. Les Médecins ont divisé le régime en *diæta plena*, *diæta media* & *diæta tenuis*; & cette derniére espéce peut être par comparaison de trois espéces; c'est apparemment le superlatif de cette derniére division, eu égard aux forces du malade & à la violence de la maladie, dont M. Cheyne veut parler.

maladie, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'une machine affoiblie travaille avec autant de vigueur & auſſi long-temps que dans ſon état naturel : ainſi ce que je viens de dire, doit s'entendre de la partie préſervative, qui eſt l'autre branche de la Médecine.

J'oſe donc aſſurer que le moyen le plus infaillible & le plus univerſel de ſe conſerver la ſanté, de ſe procurer une longue vie, & de prévenir les maladies, c'eſt de faire tous ſes efforts pour obſerver, dans le boire & le manger, le régime du *plus léger* & du *moindre* que l'appétit pourra permettre ſans ſouffrance corporelle ; de maniére que le corps ſoit également diſpos, & l'ame auſſi propre à l'éxercice des opérations intellectuelles qu'avant le repas.

XI.

On peut conſidérer la pratique de la Médecine ſous trois points de vûe fort différens. Il y a la *Médecine Philoſophique* ou *Rationelle*, dont la vraie Philoſophie naturelle eſt la ſource, & dont la Médecine pratique n'eſt qu'une branche. C'eſt dans la Philoſophie naturelle que les Médecins doivent apprendre la ſtructure & les uſages des différens organes du corps animal, & enſuite les loix, tant générales que particuliéres de l'économie de ſa machine. Ce ſont ces connoiſſances qui doivent lui ſervir de bouſſole dans le traitement des maladies, & ce n'eſt que par une juſte comparaiſon des ſymptomes ou des phénoménes de la maladie avec ces connoiſſances, qu'il peut tirer des

indications avantageuſes & utiles pour la cure. C'eſt de la même Philoſophie naturelle qu'il doit apprendre quelle eſt la nature, quels ſont les uſages & les vertus de la matiére médicale; c'eſt-à-dire, des matériaux, dont on ſe ſert communément en Médecine, afin de les appliquer de maniére à ſervir d'antidote aux cauſes d'une maladie propoſée; d'où il ſuit néceſſairement qu'en ſuppoſant tout le reſte égal, celui qui ſçait mieux la Philoſophie naturelle eſt conſtamment le meilleur Médecin. La *Pharmacie* eſt d'un ordre inférieur, c'eſt, en quelque ſorte, la cuiſine de la Médecine.

Il y a enſuite une *Médecine expectative*, qui conſiſte à relever les eſpérances, le courage & les eſprits des malades; juſqu'à ce que dans les maladies aiguës, la nature ait clairement *dévoilé* les

grands symptomes & les causes principales du mal; & dans les maladies chroniques, jusqu'à ce que l'air, l'éxercice & le régime convenables ayent commencé à en prendre le dessus. Cette branche de la Médecine est très-nécessaire dans les langueurs, dans les affections nerveuses, & lorsque l'on a affaire à des malades capricieux, inconstans ou d'un foible intellect, afin de les garantir de l'inconstance, & les empêcher de donner tête baissée dans les piéges que leur tendent les Charlatans; au moins cet art est nécessaire au Médecin à l'égard des malades idiots ou imbéciles. Combien n'a-t-on pas guéri de gloutons, en leur faisant prendre pendant long-temps le lait d'ânesse avec le corail, les yeux d'écrévisses & les perles diversifiés, pour ralentir ou amuser la vora-

cité de leur appétit, quoiqu'il n'euſſent pû ſeulement ſouffrir l mot d'abſtinence.

Enfin il y a une *Médecine a Euthanaſiam*; c'eſt-à-dire, pour le cas abſolument mortels, où i ne s'agit plus que de conduire l malade dans le lit de la mor avec le moins de douleur & l plus de tranquillité qu'il eſt poſſi ble : mais, comme il eſt fort rare que l'on ſoit abſolument ſûr dan les maladies Chroniques d'une pareille ſituation, excepté dan les maux de langueur invétérée & dans les tempéramens uſés par l'âge & par les maladies, on n'en doit faire uſage qu'à la derniére extrémité.

Quoique ces deux derniéres ſortes de connoiſſances en Médecine ſoient fort aiſées à apprendre, à cauſe qu'on les trouve par tout dans les bons Livres de Pharmacie ou

e Médecine, cependant elles 'ont jamais été de mon goût; je e me ſuis jamais propoſé que des Cures ſolides & durables, allant oujours à la racine des mauvaiſes erbes, & laiſſant aux autres le oin d'éplucher les rejettons & es feuilles: il eſt vrai que, dans es maladies aiguës dans leſquel-es on retombe aux moindres oc-aſions, l'on doit faire jouer tous es reſſorts de l'art, & aller mê-ne juſqu'à eſſayer les remédes les olus frivoles, pour atteindre au out avec le plus de diligence qu'il eſt poſſible.

XII.

Je ſuis pénetré d'eſtime pour les Sages & les Philoſophes anciens & modernes, pour ceux qui ont travaillé à la Cure des maladies de l'eſprit, de même

que pour ceux qui nous ont don
des moyens efficaces de guérir
maladies du corps ou d'en ſoul
ger les douleurs. Je n'ai pas moi
de reſpect pour ceux qui ont d
couvert la ſageſſe & la beauté d
Ouvrages de l'Auteur de la N
ture. Mais la Philoſophie Chr
tienne, priſe dans ſon véritab
point de vûe, eſt infiniment a
deſſus de tout ce que le génie
le cœur des Créatures ont jama
pû imaginer pour l'extirpatio
des maladies de l'eſprit; & c'e
de quoi ſes Adverſaires mêm
conviennent.

Quant aux moyens générau
& les plus efficaces de rémédi
aux dérangemens du corps, d
prolonger la vie de l'homm
autant que ſa ſtructure originel
peut le permettre, & de fai
couler ſes jours avec moins d
douleur, avec le plus petit nom

be de maladies & la plus legére
prte de ses sens, je crois qu'à
ct égard *Pythagore* (a) & *Corna-*

(a) Pythagore est un Philosophe très-
c.ébre, & fort connu par les découver-
t; qu'on lui attribue en Arithmétique,
e Musique & en Géométrie; mais il est
s:tout recommandable par la sagesse de
s. mœurs, c'est-à-dire, par sa tempé-
ance & sa modération, qui lui valurent
ue longue vie, sans aucun mélange
infirmités. Il ne se bornoit pas au stéile avantage de donner à ses Disciples,
es leçons sur la sobriété en tout genre,
étoit en même temps le précepte &
exemple.

Cet homme rare, qui vivoit il y a
lus de 2200 ans, en Italie où il vint
établir, après avoir quitté la Gréce sa
atrie, « est, selon Celse, le plus an- «
ien des Philosophes, qui ait joint l'é- «
ude de la Médecine à celle de la Phy- «
que. Ce n'est pas que ni lui ni ses Dis- «
iples qui l'imitérent, fussent ce qu'on «
ppelle des *Praticiens*; ils ne s'appli- «
uérent guéres qu'à la théorie de la «
Médecine, à la réserve du seul *Empé-* «
locle (b), ou, du moins, il n'est «

ro sont les deux plus grands hom-
mes qui ayent jamais été. Le pre-
mier a servi le genre Humain, en

» pas parlé des cures que les autres ont
» faites. Pour ce qui regarde *Pythagore*
» en son particulier, il n'avoit rien né-
» gligé pour se rendre universel. Il
» avoit pour ce sujet voyagé en Egypte
» qui étoit le Pays des Sciences & des
» Arts, où il trouva de quoi s'instruire
» dans tout ce qu'il y a de plus curieux.
» Il y a apparence que c'est de-là qu'il
» tira ce qu'il avoit de connoissance
» dans la Médecine ; mais il ne nous en
» reste que quelques petits fragmens...
» Il avoit composé un Livre sur les ver-
» tus *magiques* des Plantes... pour ce qui
» est de leurs propriétés naturelles, *Pline*
» nous apprend seulement que *Pythagore*
» faisoit un cas tout particulier du *chou*
» & il n'est pas le seul parmi les An-
» ciens, qui ait estimé cette sorte d'her-
» bage, ou qui l'ait regardée comme
» un bon reméde à diverses maladies...
» On trouve encore quelques-uns des
» préceptes qu'il donnoit touchant la
» maniére de se conduire, par rapport

ui apprenant à se nourrir de végétaux & de liqueurs non-fermentées, le second en lui montrant à

la santé, *il faut*, disoit-il, *pour se bien* «
orter, s'accoutumer à la nourriture la «
lus simple, & qu'on peut trouver par- «
out; c'est pour cela qu'il ne mangeoit «
oint de *chair*, & qu'il ne vivoit que «
'herbages & d'*eau*. Il défendoit aussi les «
èves, sans doute, parce qu'elles font «
n sang grossier... Vivant de cette «
naniére, il lui étoit aisé de suivre le «
onseil qu'il donnoit, *de ne s'approcher* «
es femmes que lorsqu'on vouloit devenir «
lus foible. » Voy. l'Hist. de la Médec. par Daniel le Clerc, pag. 90 & 91.

(b) J'ai dit, dans la Note supérieure, qu'*Empédocle*, Disciple de *Pythagore*, avoit pratiqué la *Médecine* : ce Philosophe a fait voir par les services, ou plutôt par les bienfaits, dont il a comblé sa Patrie, que l'Etude de la *Physique* est d'une extrême importance dans la pratique de la Médecine, je ne veux pas dire de la *Physique* écrite dans les Livres, laquelle fournit beaucoup de paroles & peu de connoissances; mais de celle

choiſir d'entre les ſubſtances animales, celles qui ſont les plus légéres & les plus faciles à digérer,
au

que la nature elle-même nous offre dans le ſpectacle des opérations qu'elle fait devant nos yeux.

Empédocle étoit d'*Agrigente*, , Ville de Sicile. De ſon temps cette Iſle étoit déſolée fort ſouvent par la *ſtérilité* & *la Peſte*; à force de recherches ce Médecin ſoupçonnant que ces maux étoient cauſés » par un vent de Sud, qui s'inſi-
» nuoit par les ouvertures de certaines
» Montagnes, il s'aviſa de faire boucher
» ces ouvertures; après quoi le Pays fut
» éxempt de ces deux fléaux. Il fit en-
» core paroître ſon habileté, en remé-
» diant à la puanteur d'une Riviére, qui
» infectoit l'air dans une certaine Pro-
» vince, par le moyen de canaux qu'il
» fit creuſer, pour faire entrer deux
» autres Riviéres dans le lit de la pre-
» miére.

Y-a-t-il des titres aſſez magnifiques pour décorer de pareilles cures, qui ſauvent tout un Pays ou une Nation entiére?

Mais

au même temps qu'il en preſcrit les quantités les plus médiocres, & l'uſage de liqueurs naturelle-

Mais dès que ce Philoſophe abandonna l'obſervation, pour ſe livrer à ſes propres idées, on s'en apperçut bien vîte aux opinions ſingulières qu'il débita. Il croyoit touchant la manière dont « ſe forment les animaux, que de cer- « taines parties de leur corps étoient « contenues dans la ſemence du mâle, & « de certaines autres dans celle de la fe- « melle, & que c'étoit de-là que venoit « l'appétit Vénérien dans l'un & dans « l'autre Séxe, ſuppoſant que les Parties, « qui étoient ſéparées, cherchoient na- « turellement à ſe rejoindre. » *Voyez la même Hiſtoire citée* (Note a).

(c) Louis Cornaro, noble Vénitien, vivoit dans le ſeiziéme Siécle; il étoit né d'une très-foible conſtitution; & comme il joignoit à la qualité de Grand Seigneur, celle d'être fort riche, il acheva de ruiner ſon tempérament à force de bonne chére & d'incontinence. Avant 36 ans il avoit paſſé par toutes les infirmités de la caducité; mais s'étant

ment fermentées. Tous deux sont parvenus à un grand âge ; mais ce que l'on doit principalement con-

mis au régime, c'eſt-à-dire, en prénant un grand ſoin de ne manger que des choſes propres à ſon tempérament (ce que l'attention jointe à l'expérience lui apprit aſſez vîte) & en petite quantité à chaque fois, il parvint à ſe délivrer de ſes infirmités habituelles, ſans le ſecours de la Médecine.

Il joignit à la ſobriété & à la continence beaucoup d'autres attentions qui concoururent, ſans doute, très-efficacement à maintenir, juſqu'à l'âge de cent ans, cette ſanté fraîche & vigoureuſe, dont il ſe glorifie dans ſon Ouvrage : regardant comme des moyens très-importans pour rétablir ou conſerver la ſanté, ceux de reſpirer un bon air, de prendre un éxercice modéré, de ſe délivrer de toutes ſortes d'inquiétudes ; de jouir de la converſation & de la ſociété des Sçavans & des Hommes d'eſprit ; de s'amuſer ou même de s'occuper, ſans trop de contention, des beaux Arts & des Sciences profondes, de l'Architecture,

ſidérer dans leur conduite & dans l'éxemple qu'ils nous ont laiſſé, c'eſt que tous deux ont conſervé

de la Muſique, du Deſſein, des Mathématiques, de l'Agriculture, du Jardinage, des Piéces de Théâtre, &c.

Il croyoit qu'avec du pain, de l'eau, de bon potage & des œufs, pris modérément, on pouvoit jouir, ſans altération, de tous les avantages qu'il nous peint. La ſobriété le rendit maître de ſes paſſions qui étoient très-fougueuſes, avant qu'il eut travaillé à en modérer l'impétuoſité. Son penchant à la colére étoit extrême; la ſobriété le rendit d'une douceur parfaite. Il ceſſa même d'être en proye aux chagrins cuiſans, qui avoient coutume de le dévorer, quand il lui arrivoit quelque malheur. Sa famille ayant perdue un très-grand procès, par l'iniquité de ſes Juges, ſon Pere & ſon Frere d'une ſanté très-vigoureuſe ſuccombérent à cette perte, & lui il n'en fut qu'affligé. Son Caroſſe ayant verſé, on l'en tira la tête caſſée, un bras & une jambe démiſes; comme il avoit alors ſoixante-dix ans, les Médecins le cru-

juſqu'à la derniére extrêmité, la vigueur de leurs ſens, toute leur bonne humeur & toute la tran-

rent mort. Sans ſe faire ſaigner, il ſe fit panſer la tête, remettre ſon bras & ſa jambe, ſe fit froter de quelques Huiles ſpécifiques pour les contuſions, & en revint parfaitement bien ſans aucun accident. A ſoixante-dix-huit ou ſoixante-dix-neuf ans ſollicité par les Médecins, ſes Parens & ſes Amis, il augmenta un peu ſon ordinaire; ayant accoutumé de prendre en pain, ſoupes, jaunes d'œuf & viandes, la peſanteur de douze onces, il augmenta ce poids juſqu'à quatorze; & buvant quatorze onces peſant de vin, il en prit ſeize; cela le mit aux portes de la mort. Après dix à douze jours de ce régime, la colique ſe fit ſentir; une inſomnie de quinze jours, & une fiévre continue de trente-ſix en furent les ſuites; cependant il échapa. « Etudiez-» vous, nous dit-il, on ne peut guéres » avoir de meilleur Médecin que ſoi-» même...qui croiroit que le vin vieux » m'eſt nuiſible, & que le nouveau m'eſt » ſalutaire? La vie ſobre m'a conſervé

quillité de leur ame ; &, ce qui est encore plus remarquable, tous deux, au moins le dernier, ont

assez de liberté d'esprit & assez de « gayeté pour composer à quatre-vingt-« trois ans une Comédie assez divertis-« sante. Je suis né fort bilieux, & par « conséquent fort prompt ; je m'empor-« tois autrefois pour le moindre sujet, « je brusquois tout le monde, & j'étois « si insupportable que beaucoup d'hon-« nêtes gens évitoient de me fréquenter : « je m'apperçus du tort que je me fai-« sois ; je connus que la colére est une « véritable folie, qu'elle nous trouble le « jugement, qu'elle nous emporte hors « de nous-mêmes, & que la seule diffé-« rence entre un homme qu'elle posséde, « & un fou furieux est que celui-ci a « perdu l'esprit pour toujours, & que « l'autre ne le perd que par intervalle... « La vie sobre m'a guéri de cette phréné-« sie ; par son secours, je suis devenu si « modéré & tellement maître de cette « passion, qu'on ne s'apperçoit plus « qu'elle soit née avec moi... «

Cornaro, par une répugnance invincible, ne pouvoit boire de quelque vin

fini leurs jours sans douleur &
sans inquiétude; le premier, selon quelques Historiens, ayant

que ce puisse être, pendant les mois d'Août & de Juillet de chaque année. Son estomac ne le pouvoit souffrir, & devenoit alors très-foible; mais au commencement du mois de Septembre, le vin nouveau lui rendoit en trois ou quatre jours, la vigueur que le vin vieux lui avoit ôtée. Il étoit si assuré du succès de sa conduite, qu'il prédisoit continuellement que sa vie seroit très-longue & sans maladies, ce qui est arrivé. A quatre-vingt-quinze ans, il avoit la voix plus harmonieuse & plus soutenue qu'à vingt-cinq. A mesure que sa chaleur naturelle diminuoit par l'âge, il diminuoit aussi peu-à-peu la quantité de ses alimens, jusqu'à ne prendre à chaque repas, qu'un jaune d'œuf; encore en faisoit-il à deux fois sur la fin de sa vie... son esprit, ses yeux, ses oreilles ne reçurent aucune altération. Quand il sentit que sa fin approchoit, il mit ordre à ses affaires avec la plus grande présence d'esprit... enfin, après plus de cent ans d'une vie accompagnée de la plus par

té tué dans une sédition, après le ours d'une longue vie, dans l'état onstant d'une santé parfaite.

aite sérénité, que lui procura le régime, ù il se mit vers l'âge de 36 ans; il s'éeignit à *Padoue* le 26 Avril 1566, & ut mis en terre le 8 Mai suivant.

Voyez l'Ouvrage de *Cornaro*, intitulé: *Discorsi o Trattato della vita sobria del Signor Luigi Cornaro*, c'est-à-dire, Discours ou Traité sur la vie sobre du Seigneur Louis Cornaro; cet Ouvrage a été imprimé à la fin d'un Livre, intitulé: *Il Tesoro della sanità di castor durante da Gualdo Medico & cittadino Romano &c.* *Scola salernitana:* on en a donné une Traduction Françoise, ou plutôt une Paraphrase sous le Titre de *Conseils pour vivre long-temps.* J'indique ce Livre avec soin; parce qu'il peut être d'une très-grande utilité, non-seulement pour rétablir ou conserver sa santé, mais encore pour parvenir, quand la raison n'est pas assez forte, à acquérir des vertus de tempérament, qui sont toujours les plus sûres, & celles dont les autres hommes s'accommodent le plus volontiers.

XIII.

La plus rigoureuſe diéte, ou la diéte blanche, c'eſt-à-dire, celle qui ne conſiſte que de lait, de ſemences & de végétaux, paroît uniquement néceſſaire & ne convenir qu'à ceux qui, par leur propre faute, ou par celle de leurs parens, ont des humeurs extrêmement viciées, trop échauffées, trop acres ou trop viſqueuſes, & qui par conſéquent ſont ſujets aux effets inévitables, & aux maladies que cauſent de pareils vices dans les fluides; or le *lait*, qui n'eſt à proprement parler, qu'un ſang blanc, *les ſemences* & *les végétaux* ſont les alimens les plus propres à ſervir d'antidote à de pareils déſordres; car cette eſpéce de régime ne corrige, ne change que les humeurs ſeulement.

Il y a encore d'autres ſujets, auxquels ce même régime paroît convenir d'une maniére particuliére; ce ſont ceux qui ont un appétit vorace, un eſtomac élargi outre meſure, ſoit par ſa forme naturelle, ſoit par la luxure, l'intempérance & la fainéantiſe. Auſſi remarque-t-on que ceux qui ont les fibres & les organes de la digeſtion foibles & relâchés, ſont abſolument incapables de broyer, de cuire & de digérer parfaitement la moindre quantité de ſubſtances animales, ou de pouvoir ſoutenir des liqueurs ſpiritueuſes. L'eſpéce de régime, que nous recommandons ici, eſt fort propre à de pareilles gens; il revient à peu près à la méthode, dont ſe ſervent communément les Maquignons pour guérir leurs chevaux, lorſque le grain que ces animaux mangent, paſſe à travers leur corps,

ſans être digéré, ou quand ils le rendent tout entier; en ce cas on mêle de la paille avec leur grain. Mais pour les autres perſonnes, qui ſe portent paſſablement bien ou ſans de grandes incommodités habituelles, l'uſage de ſe nourrir des alimens les plus légers, & d'en prendre plutôt moins que plus, eſt le régime le plus ſûr & le plus ſain, ainſi que l'expérience le démontre, puiſque c'eſt le plus univerſel.

XIV.

Un grand avantage qu'a la diéte végétale ſur l'animale (a), c'eſt

(a) L'Auteur entend par *diéte végétale*, l'habitude de ſe nourrir de végétaux, tels que le Ris, les Navets, les Fêves, &c. & par *diéte animale*, celle où l'on fait uſage habituellement de ſubſtances animales.

que dans les digeſtions les plus imparfaites, dans les maux les plus dangereux & les plus obſtinés, le malade peut toujours remplir ſon ventre & ſatisfaire ſa faim, ſans crainte, ſans inquiétude ou ſans ſouffrance; au moins il peut prendre de ces alimens en une aſſez grande quantité, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à un grand âge. Et quand même il arriveroit qu'il donnât à cet égard dans quelque excès, il ne reſſentiroit aucun de ces ſymptomes vifs & douloureux, ni de ces effets durables ou de ces abbatemens profonds, que produit un repas bien complet de mets ſucculents & de fortes boiſſons. Et aſſurément cette conſidération n'eſt pas d'une petite importance, pour les perſonnes attaquées de maladies dangereuſes, ou pour celles qui ſont extrêmement ſenſibles.

On eſt ſi ſouvent invité par l'uſage & par la nature, à prendre des alimens, que ce ſeroit une peine inſupportable que d'être perpétuellement en garde contre ſoi-même, de ne manger & de ne boire que par poids & par meſure. Une pareille vie, en vérité, ne ſeroit qu'une chaîne d'inquiétudes. Mais en ſe nourriſſant de végétaux, l'on eſt affranchi, en grande partie, de tous ces piéges ou ſéductions, auxquels nous expoſent les mets délicieux. L'on n'eſt point en proie aux remords d'avoir trop mangé, ni aux ſouffrances qui en ſont une ſuite inévitable. Car non-ſeulement on eſt moins tenté avec ce régime, de donner dans l'excès; mais encore les effets de cette intempérance ſont peu de choſe, ou même ne ſont rien, en comparaiſon de ceux qui proviennent de l'uſage des ſubſtances ani-

males très-ſucculentes, & de celui des vins exquis. Ajoûtez à cela que les ſécrétions & les autres fonctions animales s'éxécutent d'une maniére beaucoup plus aiſée & plus réguliére, quoi qu'on ſe raſſaſie de ſubſtances végétales, qu'elles ne pourroient le faire en ſe bornant à l'uſage d'une très-petite quantité de ſubſtances animales & de liqueurs fermentées. Ce qu'il eſt abſolument néceſſaire d'obſerver dans les maladies fébrieuſes, ainſi que la plûpart des malades l'ont éprouvé, & que tous les Médecins l'ont reconnu.

Les malades étant donc en état de prendre une plus grande quantité d'alimens végétaux que de ſubſtances animales & de liqueurs fermentées; par éxemple, quatre fois plus des uns que des autres, les vaiſſeaux en ſeront mieux entretenus dans un état de pléni-

tude, les ſécrétions en ſeront plus copieuſes & plus entiéres, les fluides couleront plus aiſément dans les capillaires, & par conſéquent ces vaiſſeaux en ſeront mieux remplis; au lieu que la très-petite quantité de ſubſtances animales & de liqueurs fermentées, à laquelle il faut néceſſairement que les malades ſe reſtraignent, peut expoſer les tuyaux du corps à être deſſéchés, faute d'une liqueur propre, ou à ſe boucher par l'affaiſſement de leurs parois. Alors la machine ſe trouveroit privée d'un grand nombre de glandes & d'artéres infiniment petites, en quoi conſiſte toute la délicateſſe de la vie.

XV.

Une bonne raiſon, une raiſon bien naturelle & bien philoſophique, pourquoi l'uſage des alimens

végétaux eſt préférable à tout autre, c'eſt le peu de ſels, qui entrent dans leur compoſition naturelle. Ces ſubſtances étant douces, fraîches, & compoſées de parties, qui ſe diviſent aiſément & qui ſe transforment en chile, ſans donner beaucoup de travail aux puiſſances digeſtives, elles n'ont pas aſſez de force pour ouvrir les embouchures des lactées, (ſuppoſé que chacun de ces vaiſſeaux ait une extrêmité, dont l'ouverture réponde à la cavité des *inteſtins*; ce que nient expreſſément *Lewenhoech*, & tous les Anatomiſtes les plus éxacts), & par conſéquent ne pouvant pas aſſez diſtendre leurs orifices, ni les exciter, par le picotement des ſels, à une activité contre nature, ces vaiſſeaux ne ſont pas en état de laiſſer paſſer dans le ſang une trop grande quantité de chile

ſucculent & trop éxalté : moyennant quoi les *limphatiques* & les *capillaires* ne ſont expoſés ni à l'inflammation , ni à une trop grande réplétion, ainſi qu'ils le ſont par l'effet ordinaire & naturel des ſubſtances animales ; & c'eſt ce qui fait que les alimens végétaux ne produiſent pas ſi facilement des maladies.

Les pointes & les picotemens des ſels & des eſprits de ces alimens n'ont pas aſſez de force pour cauſer un appétit contre nature ou une gloutonnie exceſſive, ou tout au moins ils ne ſçauroient aggrandir les orifices des vaiſſeaux lactés plus qu'ils ne ſont, ou qu'ils ne le doivent être naturellement. Il ne faut pour cette eſpéce de nourriture qu'une force très-médiocre dans les organes de la digeſtion. Avec une chaleur douce & un mouve-

ment très-modéré, elle se résout en ses particules intégrantes, & en une émulsion aqueuse très-fine, semblable à l'eau de poulet, au lait d'ânesse ou à un bouillon fort clair. Ce qui est absolument suffisant pour l'ouvrage de la nutrition; c'est-à-dire, afin que nos puissances digestives puissent extraire des alimens des sucs capables d'enfiler les ouvertures des vaisseaux lactés; de sorte que quoiqu'il soit possible que dans la diéte végétale les humeurs âcres des premiéres voyes, un estomac trop tendu ou relâché, ou quelquefois un goût délicieux dans les mets puissent solliciter à manger un peu trop; il est rare cependant, à moins que les semences & les végétaux ne soient assaisonnés d'épices & de sauces, comme de beaucoup de beurre, d'huile, de sel & de sucre; il est rare,

dis-je, que l'excès de ces ſubſtan ces ſe faſſe ſentir au-delà de premiéres voyes; c'eſt-à-dire, au delà de l'eſtomac & des boyaux où elles cauſent une peſanteur & une douleur ſubite, quelque vomiſſement ou purgation par l'acrimonie qu'elles acquérent, quand elles ne ſont pas reçues dans les vaiſſeaux lactés. Ainſi le ſang n'admettant pas plus de ſubſtance que le corps n'en perd, il n'eſt pas à craindre que la vie & la ſanté courent quelques riſques dans l'uſage des alimens végétaux : mais c'eſt tout le contraire, quand on ſe nourrit de ſubſtances animales fort ſucculentes.

XVI.

Quant aux liqueurs fermentées, il me ſemble qu'elles n'ont jamais été deſtinées, par la nature ni par

on Auteur, à conserver la santé ni
prolonger la vie : au contraire,
s'il est permis de se fonder ici sur
es Annales des Juifs & sur leur
Législateur, il est certain que les
iqueurs fermentées, surtout le
vin, n'ont point été du tout con-
nues avant le Déluge. Les pre-
miéres expériences, que l'on en
it ensuite, ne produisirent pas
moins que l'yvresse & l'inceste
dans les Chefs de la seule Famille,
que Dieu trouva digne d'échap-
per au Déluge Universel.

Tout le monde sçait que les
liqueurs fermentées nuisent à la
digestion; c'est-à-dire, à la cor-
ruption (a), à la putréfaction &

(a) C'est une expérience constante
que les cadavres se conservent dans ce
qu'on appelle *les Liqueurs fortes*, telles
que l'*Eau-de-Vie*, l'*Esprit de Vin*, &c.
ainsi, puisque ces Liqueurs empêchent
la corruption, ou la dissolution des par-

à la diſſolution (car au fonds l
digeſtion n'eſt rien autre choſe
& qu'elles rendent moins facile l
coction des alimens tirés du régn
animal. Le ſens commun même n
dit-il pas aſſez que l'eau la plus pur
& la plus claire eſt la plus pro
pre à circuler dans des tuyau
d'une petiteſſe auſſi exceſſive qu
celle de quelques vaiſſeaux d
corps animal ; qu'elle ſeule ſuffi
à la nourriture des plantes, &
même à les amener à une matu-
rité parfaite.

Et l'on doit regarder comme

ties, il eſt évident que ceux qui ont
coutume de prendre des Liqueurs à la
fin de grands & longs repas, ſuivent un
régime contraire aux régles de la na-
ture, qui demande à être délivrée le
plutôt qu'il eſt poſſible, du poids des
alimens. Un grand verre d'eau eſt tout ce
qu'il y a au monde de plus propre pour
aider ou hâter la digeſtion dans ces cir-
conſtances.

ne plaiſanterie bien inſipide & out-à-fait digne d'un yvrogne, es diſcours ordinaires des bibéons, qui vantent la propriété ju'ont les liqueurs fermentées de lonner du reſſort aux ſolides, & le fortifier les organes de la digeſtion. C'eſt comme ſi l'on ſouenoit que la même quantité, ajoutée à des grandeurs égales, ne produit pas des ſommes égales. Car, ſi les liqueurs épaiſſiſſent les fluides, & endurciſſent les alimens, ainſi qu'elles le font néceſſairement, puiſqu'elles fortifient les ſolides, elles ne peuvent jamais produire que les incommodités d'un ſang épais & coanneux, & de ſolides ſecs & ſans élaſticité.

Les liqueurs fermentées peuvent être de fort bons remédes, & donner un ſoulagement fort prompt, quand on eſt fatigué, dans les foibleſſes, dans les mala-

dies épidémiques, dans les saisons rudes, ou dans d'autres cas graves, pour servir d'éperon, & réveiller le mouvement qui commence à languir; mais elles ne peuvent jamais être propres à circuler dans des tuyaux aussi petits que la six centiéme partie d'un cheveu (a), ni à les préserver de la rupture & de la corrosion, pendant un temps considérable, ainsi que le peut faire une eau claire & douce.

Quant aux esprits & aux liqueurs qui ont éprouvé les tortures du feu, c'est une pure invention moderne (b), dont la connoissance nous est venue de l'Empire Ottoman, ainsi que nous l'ap-

(a) M. C. Il veut parler sans doute de la Bierre, car il paroît que le Vin peut rouler dans tous les vaisseaux qui peuvent donner passage à l'eau.

(b) Voyez l'Histoire de la Médecine par Freind.

prend l'Hiſtoire. Et elles ne ſont bonnes que comme ces moyens violens que l'on employe pour faire ſauter une maiſon dans un incendie univerſel, afin de ſauver quelque Palais ; c'eſt-à-dire, la vie elle-même, lorſqu'elle eſt dans un danger preſſant. Jamais l'Auteur de la Nature ne les a deſtinées à ſervir de nourriture ou de boiſſon ordinaire à un corps animal. A peine méritent-elles une place dans la Boutique des Apoticaires, ayant plus détruit d'hommes que n'a fait la poudre à canon.

XVII.

Si l'on conſidére attentivement les derniers momens de la plûpart des hommes, comment & avec quels ſymptomes ils finiſſent leurs jours, on y trouvera toujours de l'excès, comme pléthore, acrimo-

nie ou inflammation; & presque jamais leurs contraires. Ils finissent leur carriére par une diarrhée ou par une hémorragie, une fiévre aiguë ou lente, des accès ou des convulsious, un *asthme* ou une suffocation, une syncope ou une défaillance qui leur vient de quelque évacuation précédente, incurable & trop abondante; j'entends parler de ceux qui meurent avant que le terme de leur durée naturelle soit expiré, & non pas des personnes qui meurent de vieillesse ou d'une caducité naturelle.

Tous ces gens finissent par des morts violentes & contre nature, aussi réellement que ceux qui passent par les mains du Bourreau, ainsi que le démontrent tous leurs symptomes, la nature & la cause de leurs maladies mortelles, leurs souffrances aigues, & la violence

de

de leurs douleurs, quand ils ſont tout-à-fait uſés & agoniſans. Au lieu que ceux qui obſervent le régime du *plus leger* & *du moindre* (ſi l'on excepte les accidens & les maladies épidémiques) meurent, en général, ou ſe diſſolvent d'une maniére inſenſible, conſervant juſqu'à la derniére extrémité leurs ſens, leurs facultés, leurs eſprits & toute la tranquillité de leur ame. Il eſt rare qu'ils éprouvent des ſouffrances aiguës ou violentes, ils ſortent de ce monde comme ils y ſont entrés; leur derniére fin ſe paſſe (a) dans les bras de la paix, au moins quant à leur machine corporelle, & en comparaiſon des agonies & des tortures de ceux qui ont vécu dans l'habitude de l'intempérance.

(a) M. C. Il veut dire que ces perſonnes-là meurent ſans douleur, & il dit vrai.

C'eſt, tout au moins, la conſéquence naturelle d'un pareil régime ; comme on le voit conſtament en ceux qui, obſervant rigoureuſement les loix de la nature, ſe réduiſent au gruau, à des ſoupes, au lait ou à de la bouillie; c'eſt-à-dire, aux alimens de la premiére enfance ; ou qui s'en tiennent inviolablement, pendant tout le reſte de leurs jours, à la régle de ne ſe nourrir que des alimens les plus légers, & d'en prendre plutôt moins que plus. *Cornaro*, dans les derniers momens de ſa vie, ſe ſoutint vingt-quatre heures avec le jaune d'un œuf. Beaucoup d'autres ont fait la même choſe avec une taſſe de lait de chocolat ou de thé au lait. Et la plûpart de ceux qui ont fourni la carriére naturelle de leur vie, l'ont quittée à peu près de la méme maniére ; ainſi que le témoigne l'Hiſtoire,

& que l'obſervation le démontre.

XVIII.

En un mot, la nature, ou ce qui eſt la même choſe, Dieu, l'Auteur de la Nature, guérit toutes les maladies aiguës ou chroniques; (car les maladies chroniques ne ſont que des maladies aiguës, détrempées, affoiblies, allongées; & les maladies aiguës différent les unes des autres par la durée & par le degré de force; les ſeules régles, en ce cas, qui déterminent les Médecins à donner différens noms aux maladies, étant abſolument fondées ſur un pous vif ou lent, gêné ou libre, intermittent ou continu, égal ou irrégulier); la nature, dis-je, guérit ces ſortes de maladies par des nauſées, par des dégoûts ou des répugnances pour quelques

alimens que ce ſoit; mais particuliérement pour toutes les nourritures de ſubſtances animales & pour toutes les boiſſons fortes. Après quoi elle continue ſa guériſon ou ſa cure par les ſymptomes de la maladie ſpécifique, tels que les maux de tête, les bâillemens, les envies de vomir, les chaleurs extraordinaires, une ſoif démeſurée, une inflammation, &c. par des douleurs dans tout le corps, ou à quelques parties, par une difficulté de reſpirer, par des tranchées ou des convulſions d'entrailles, par des inquiétudes, des peurs, des terreurs paniques, des friſſons, par l'abbatement ou l'inaction des ſens, & par la perte de l'harmonie entre les facultés corporelles & ſpirituelles; ſymptomes qui ſe produiſent tous ou quelques-uns ſeulement, ſelon la *nature* & la violence du mal, ſe

ıccédant continuellement, ou lonnant aux malades des accès & des intervales de tranquillité, uivant l'économie de l'Auteur de a nature, pour broyer, prépaer & cuire la matiére morbifique, dont la cause principale est presque toujours un mauvais régime & l'usage d'alimens impropres. Ensuite, quand toutes les élaborations & les fermentations le la maladie ont donné une suffisante coction à cette matiére, a crise, qui succéde alors, la chasse le toute la masse des humeurs, au noyen de quelque évacuation, elles que les sueurs, les vomissemens, les diarrhées, les hémorragies, les flux d'urines, la toux ou es crachats.

Voilà la conduite constante de a nature & les moyens qu'elle prend dans la cure des maladies; & en même temps le modéle sur

lequel les Médecins doivent ſe conduire dans leurs cures artificielles. Dieu & la nature ne faiſant rien en vain, ſa ſageſſe infinie, en nous préſentant ces tableaux ou ces hyérogliphes, ſemble nous indiquer la route que nous devons ſuivre dans des cas ſemblables. Car, dans cet état de chute, où nous vivons, & pour ne pas nuire à l'éxercice de notre libre-arbitre, le langage muet de la Divinité ne ſçauroit ſe faire entendre autrement que par ces cauſes naturelles, ces loix générales, ces hyérogliphes & cette analogie qui nous invite à venir prendre de ſes leçons & à l'imiter dans toutes nos penſées & dans toutes nos actions, d'auſſi près que nos facultés naturelles peuvent le permettre.

XIX.

S'il étoit possible de persuader à ceux qui se portant passablement bien, sont obligés à des occupations sédentaires, & dont la profession éxige des travaux de tête continuels, de leur persuader, dis-je, qu'il faut renoncer totalement aux liqueurs fermentées, excepté dans les occasions extraordinaires, s'abstenir pendant le Printemps & l'Automne, d'alimens de substances animales, surtout pendant les mois chauds, quand les légumes ou les fruits du jardin sont en parfaite maturité, & suivre la nature dans les productions du régne animal & végétal, conformément aux Saisons de l'année, où l'expérience, & même les yeux seuls démontrent que les animaux & les

végétaux printaniers sont plus aqueux, plus tendres, moins pénétrés de sels & d'huile; que les alimens de l'Automne sont un peu plus succulens; & que ceux de l'Hyver ont atteint leur plus grand degré de coction & de maturité; je suis très-convaincu que les personnes de cet état seroient dans le grand chemin, qui méne à la conservation de la santé & de la tranquillité de l'ame, & qu'elles ne seroient attaquées que d'un très-petit nombre de maladies épidémiques ou acquises.

Car, dans le Printemps, toute la nature est dans une fermentation universelle, & notre corps tend à se purger des crudités & des superfluités, causes ordinaires des maladies. Et c'est assurément une sagesse de la Providence que d'avoir fait tomber le

Carême dans cette Saiſon. Si on l'obſervoit conformément à ſon Inſtitution originelle, en ne ſe nourriſſant que de ſemences & de végétaux bien ſimplement accommodés, & non pas de ces poiſſons d'un goût artificiel ſi relevé, que les ſubſtances animales les plus fortement aſſaiſonnées ne ſeroient pas plus meurtriéres pour la ſanté; il n'eſt pas douteux que cette conduite ne fût auſſi favorable à la conſervation de la ſanté du monde en général, qu'elle eſt propre à inſpirer des idées ſaines & des ſentimens humains. Il eſt donc évident que la piété ou l'obſervance des Loix de Dieu nous annonce une vie longue & tranquille dans ce monde, en même temps qu'elle nous aſſure la jouiſſance future de l'Etre Suprême.

Il eſt même fort remarquable

que, dans tous les Cultes religieux établis parmi les Nations policées, connues jusqu'à présent, le Carême, les jours d'Abstinence, les temps de Jeûne & de Mortification ayent toujours été observés fort éxactement, & regardés comme une partie principale & indispensable du Culte que l'on doit à la Divinité, si l'on excepte une certaine portion de Réformés qui paroissent n'avoir pas assez considéré qu'il n'y a pas même de décence à jetter du ridicule sur l'observation de ce Culte; en sorte qu'ils sont tombés, à cet égard, dans une négligence totale.

Cependant cette conduite est non-seulement naturelle & très-propre à la santé, elle est encore très-fortement recommandée dans l'ancien & le nouveau Testament, comme devant nous prépa-

rer aux penſées les plus ſérieuſes & les plus importantes: & c'eſt même une des grandes cauſes de la gayeté & de la tranquillité d'ame, dont jouiſſent conſtamment certains Catholiques Romains & quelques Peuples Méridionaux, dont la ſanté ſeroit encore beaucoup plus parfaite & la vie plus longue, ſans l'uſage immodéré des *aromats* & des *opiates*, qui ſont la plus mauvaiſe eſpéce de cordiaux, & la cauſe de leur laſciveté immodérée, qui leur abrége néceſſairement les jours.

CHAPITRE II.

De la nature & de la cauſe des Maladies de l'Eſprit, en tant qu'elles dépendent de l'économie animale.

I.

Après les recherches les plus éxactes & l'obſervation la plus ſcrupuleuſe, je n'ai point trouvé d'autre cauſe naturelle & philoſophique, ni d'hypothèſe plus propre à rendre raiſon de l'idiotiſme, de la ſtupidité, de la perte du ſens commun; c'eſt-à-dire, de la mémoire ou du jugement, de la folie, de la manie, ou de toutes les maladies que l'on appelle *céphaliques* ou *nerveuſes*, ou qui ſont accompagnées de quelque dérangement dans ce que

l'on appelle le ſens commun ou la faculté de penſer, que l'obſtruction, l'extinction, le relâchement ou la mauvaiſe conformation des organes, par leſquels l'eſprit éxerce ſes opérations d'une maniére uniforme & réguliére ; c'eſt-à-dire, l'état irrégulier des nerfs, que preſque tous les Philoſophes regardent comme les organes de la penſée : or les nerfs ne ſont que des tuyaux membraneux, dont l'intérieur, ſemblable à la moëlle de jonc, eſt rempli d'une liqueur laiteuſe qui les entretient dans un état perpétuel d'humidité & d'élaſticité, & les membranes ſont les ſeules parties d'un corps animal qui ſoient véritablement élaſtiques. C'eſt pourquoi je ne trouve point, dans toute la nature, d'emblême auſſi lumineux & auſſi expreſſif, rien qui faſſe auſſi bien entendre la correſpon-

dance réciproque des opérations de l'ame & des organes du corps, lorſqu'il eſt en pleine ſanté, que l'éxemple d'un habile Muſicien, qui touche un Inſtrument de Muſique harmonieux & bien accordé.

I I.

Je ne vois aucune différence eſſentielle ou philoſophique entre un Homme & un Ange ſous une apparence humaine (a); cette différence, en cas qu'il y en eût quelqu'une, ne pourroit conſiſter que dans quelques degrés de perfection plus ou moins étendus: ſelon moi, un Homme n'eſt qu'un Ange d'un degré inférieur, renfermé dans une priſon de chair;

(a) S'il eſt vrai que des Anges, ou des Eſprits ſupérieurs aux nôtres, ayent jamais paru ſous une forme humaine,

& un Ange, revêtu d'une forme humaine, n'eſt qu'un eſprit humain ſupérieur, agiſſant par le moyen d'organes matériels, de la façon du Tout-Puiſſant; & tous deux, à le bien prendre, ne ſont pas différents d'un Muſicien, renfermé dans un excellent jeu d'Orgues (a).

(a) Anima quidem citharædi ad inſtar corpori præeſt, illius motus dirigit, mutat, ſiſtit, renovat; ipſius tamen ſtatus determinatum corporis ſtatum individuè comitatur. Conſona ſint lyræ fila, concordes; diſſona, diſcordes; tenſa, acutos; laxa, graves; nervea, ſubmiſſos; ænea, ſonoros; argentea, ſuaves; aurea, dulciſonos modulos dabit. Sic anima divinæ in ſingulis auræ particula, pro diverſis organorum machinæ, cui unitur, temperie ſtatuque, ſui compos eſt vel delirat; hilaris eſt vel mæſta; ſæva vel mitis; audax vel timida; perſpicax vel cæca; ſubtilis vel hebes; vivax vel torpida; memor vel immemor: hiſque ubi

Le mécanisme & les causes, qui me font appercevoir les objets à travers un Microscope, un Télescope ou des Lunettes, sont les mêmes que ceux qui me les font voir avec mes propres yeux. Quand j'entends, ou quand je parle avec une Trompette, c'est en suivant les mêmes loix qui s'éxécutent avec mes oreilles & ma bouche; la main envelopée d'une toile fine, je ne touche pas différemment qu'avec ma peau extérieure; mon toucher est seulement plus ou moins distinct.

Plus ces instruments sont parfaits, & mieux travaillés, plus ils ont d'affinité aux organes corporels, que l'ame vivifie; car c'est elle seule qui est le principe de toute sensation & de toute in-

peccat, soli Medicinæ cælitùs emissæ datur mederi. *Voyez la Thése de M. Cantwel*, An sanitas à partium tono?

telligence : il y a cette différence entre les uns & les autres, que les organes naturels ſont imaginés avec plus de génie, & éxécutés avec plus d'élégance & plus de délicateſſe.

III.

A moins que l'on ne renonce à tout raiſonnement, & à toute lumiére naturelle ; que l'on ne veuille fermer les yeux aux proportions & à l'analogie, qui ſe montrent dans toute la nature ; & ſe plonger entiérement dans le ſcepticiſme, croire à l'aveugle fatalité, aux ſortiléges & aux charmes, il faut néceſſairement ſuppoſer qu'un Etre infiniment ſage & bienfaiſant ne ſçauroit avoir créé des Créatures intelligentes & libres que dans une vûe & pour une fin conforme à ſa

Sageſſe ; & qu'afin d'y parvenir, il a dû les conſtituer d'abord tout-à-fait ſains de corps & d'eſprit. Comment enſuite l'erreur, les maladies, la miſére & la mort ſe ſont introduites ; c'eſt ce qu'il ſeroit facile d'expliquer par l'abus de la liberté, par un faux amour-propre, & une paſſion déréglée pour les Créatures, ſi cela n'étoit pas étranger à mon ſujet.

Mais quant aux déréglemens du corps, des ſens, de l'imagination, de la mémoire & de tout ce qui appartient aux facultés intellectuelles & aux organes de la penſée, tout cela s'explique naturellement & philoſophiquement par les accidents, les débauches, les excès, le mauvais régime, qui dépouillent & détruiſent par degrés cet inſtrument harmonique, & qui en dérangent les différentes touches, & les différentes

lefs, ſoit dans les parens, ſoit dans leur poſtérité.

Je puis concevoir aiſément comment certaines débauches dépouillent, obſtruent, relâchent une certaine eſpéce de glandes, de nerfs, de capillaires : je n'ai pas de peine à voir que l'uſage immodéré du *punch*, des liqueurs fortes, des pâtés de jambon ou de bêtes fauves, ait bouché & obſtrué quelques vaiſſeaux ou quelques tuyaux très-déliés ; qu'une laſciveté exceſſive ait diſſout, rompu ou relâché des nerfs, des fibres & des vaiſſeaux lymphatiques ; & comment des valétudinaires, avec des humeurs viciées & des ſolides à demi pourris, corrompus, informes & ſans reſſort, ayent mis au monde des enfans difformes & imbécilles (a)? Je

(a) M. C. Fortes creantur fortibus; nec imbelles ferocem progenerant aquilam columbæ. *Horace.*

vois avec la même facilité comment le défaut de culture & d'éxercice dans les organes matériels, néceſſaires aux fonctions intellectuelles ou à l'action de la penſée, les rendent calleux ou endurcis, cataleptiques ou tétaneux (a), préciſément de la même maniére que le défaut d'éxercice corporel, ou qu'un mauvais régime produit des effets analogues ſur les membres & les organes plus groſſiers; & qu'ainſi ces mêmes infirmités & ce dérangement d'organes ſe tranſmettent en miniature à leur malheureuſe poſtérité, avec cette différence qu'elles augmenteront ſucceſſivement, & ſeront plus affreuſes, à proportion qu'on s'éloignera de la pré-

(a) M. C. Fertilis aſſiduo ſi non renovetur aratro
Nil niſi cum ſpinis gramen habebit ager. *Ovide.*

miére paire qui les aura contractées ; de façon qu'on ne doit pas être ſurpris de voir naître parmi nous, qui en ſommes à une diſtance ſi conſidérable, & à la derniére maille, pour ainſi dire, de la chaîne, des monſtres, des formes de corps contrefaits, des ſens défectueux, des cerveaux bleſſés, des imbéciles, des eſprits forts & libertins, des infidéles, &c (a). De cette maniére les phénoménes ſont naturels, philoſophiques, raiſonnables : au lieu que ſous tout autre point de vue, ce n'eſt que ténébres, confuſion, anarchie.

(a) M. C. Ætas parentum pejor avis tulit nos nequiores, mox daturos progeniem vitioſiorem. *Horace.*

I V.

J'ai ſçu par des perſonnes dignes de foi, que M. Newton, dans le temps de ſes plus profondes études, lorſqu'il s'appliquoit à la recherche & à l'analyſe de la théorie de la lumiére & des couleurs, Ouvrage que l'on regarde comme le plus grand effort de l'eſprit humain; j'ai ſçu, dis-je, que M. Newton, pour fixer ſon attention, & entretenir ſes facultés intellectuelles dans un bon état d'activité, ſe bornoit à une petite portion de pain, avec de l'eau & très-peu de vin d'Eſpagne, dont il prenoit, ſans s'aſſujettir à aucune régle, dès qu'il en ſentoit le beſoin, ou que ſes eſprits s'épuiſoient. Et le fameux M. Law, ſi célébre par ſes projets ſur le Miſſiſipi, afin de ſe

conſerver la tête libre & toute la vivacité de ſon eſprit dans le jeu, où il ſe propoſoit d'avoir toujours la ſupériorité, ne vêcut pendant pluſieurs années, qu'avec la moitié d'un poulet par jour & environ une livre de pain; il ne buvoit que de l'eau ou des liqueurs aqueuſes; moyennant quoi il gagna des ſommes immenſes, ſans bleſſer en rien la probité, ou quoiqu'il eût à faire avec d'auſſi bons joueurs que lui-même.

Je pourrois citer bien d'autres exemples de grands Hommes, de tous les temps & de toutes les Profeſſions, qui ont conſervé la ſupériorité de leur eſprit, de leur application, de leur pénétration & de la juſteſſe de leurs idées, par le moyen d'une tempérance & d'une ſobriété extrêmes: mais j'ai choiſi ces deux-ci préférablement à tout autre, à cauſe que

Messieurs Newton & Law ont été & sont encore des Hommes très-distingués, & fort connus & infiniment célébres dans les carriéres très-différentes qu'ils ont courues; & que d'ailleurs, ceux qui jugeront que la chose vaut bien la peine d'être éxaminée, pourront aisément se satisfaire sur la vérité des faits (a).

V.

Il y a dans le genre humain deux espéces d'hommes extrêmement différents; les uns, dont l'excellence & la dignité consistent principalement dans leur nature spirituelle, dans leurs facultés intellectuelles & dans leur génie; & les autres, dans l'usage

(a) Il est presque démontré & avoué de tout le monde, que ce qui entretient les forces corporelles, détruit celles de l'esprit, & *vice versa*.

&

& l'éxercice de leurs corps, de leurs membres & de leurs organes matériels. En un mot, il y a des hommes formés originellement & marqués par la nature, avec des caractéres indélébiles, les uns pour gouverner, & les autres pour être gouvernés (a).

Ces derniers peuvent, au moins pendant quelque temps, & sans courir de grands risques, se vautrer dans les plaisirs sensuels, se remplir des mets les plus succulens & les plus fins, & faire usage des liqueurs fortes; mais alors ils sont précisément dans l'état de celui, à qui un Roi de Sicile

(a) L'Auteur ne veut pas dire pour cela que les hommes ne soient jamais déplacés; mais simplement que la nature a façonné la tête de certains hommes, de maniére à les rendre dignes de commander à d'autres; ce qui est incontestable.

voulut faire éprouver tout l'éclat & la douceur du Diadême ; dans les Feſtins les plus magnifiques qu'il lui donna, il fit ſuſpendre au-deſſus de ſa tête une épée nue qui ne tenoit qu'à un cheveu. Ces ſortes de gens payent bien l'équivalent de leur luxure par la courte durée de leurs jours ; mais ils ne ſont point en proye à la crainte, leur jugement étant abſolument fauſſé, à cauſe que leurs organes intellectuels ſont généralement obtus ou émouſſés.

Les premiers ont les organes de la penſée & du ſentiment beaucoup plus délicats & plus élaſtiques : ils ſont plus ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit & de la raiſon, que les autres ne le ſont aux voluptés du corps ; ſemblables à ces razoirs très-fins, dont le fil ſeroit bien-tôt émouſſé, ſi l'on vouloit s'en ſervir pour cou-

per des corps trop durs. Ainſi, pour conſerver leurs organes intellectuels ſains & entiers, il faut qu'ils renoncent aux plaiſirs groſſiers des ſens : autrement leurs ſouffrances deviendront inſupportables ; & c'eſt le cas fâcheux des perſonnes attaquées de maladies nerveuſes, hypocondriaques & hiſtériques, dont la plupart étoient créés des Génies, des Phiſoſophes & des Légiſlateurs.

Entre ces deux extrêmités ſont les génies médiocres, dont le nombre eſt fort grand : quand les gens de cette eſpéce produiſent quelques idées fortes, ou quelques penſées profondes, leur ſuccès n'eſt dû qu'au hazard, où plutôt à la Providence, à des rencontres & à des circonſtances particuliéres, ou à un certain ordre de glandes nerveuſes & de fibres du cerveau, qui n'ont pas

été tout à-fait gâtées ou relâchées par l'intempérance de leurs parens : il en peut venir quelquefois un faux Héros, un Conquérant, un Ouvrier ou un Artiſte admirable, mais rarement un Miniſtre habile & honnête homme, un Légiſlateur ſage, ou un Philoſophe profond. Cependant tout ceci admet une infinité de degrés, qui ne peuvent être bien déterminés que par l'expérience.

V I.

Il eſt ſi facile de comprendre comment les maladies, les débauches & les accidens, qui dérangent ou détruiſent les organes intellectuels, influent ſur notre façon de penſer, que non-ſeulement les Philoſophes & toutes les Sectes de Médecins, mais encore le Peuple même en a fait la

remarque : & ce feroit choquer le fens commun que d'en contefter la vérité.

Quand je vois un homme fombre, mélancolique, lourd, ftupide, inattentif, trifte ou lugubre; ou, ce qui eft pis, capricieux ou bizarre, déréglé ou libertin, qui vit ou qui penfe fans aucune retenue, je conclus que fa fanté eft en mauvais état, qu'il eft attaqué d'une maladie corporelle dangereufe, ou qu'il vit fous un mauvais régime, qui y aboutira néceffairement, quelques foient les apparences du contraire : & tôt ou tard, l'expérience a toujours confirmé la jufteffe de mon opinion : j'ai trouvé conftamment, dans de pareilles circonftances, qu'il fe manifeftoit enfin une maladie réelle, chronique ou aiguë, & très-bien fpécifiée, qui déclaroit la véritable crife du mal, dont

tous ces déréglemens ou toutes ces bisarreries avoient été les symptomes primitifs ou élémentaires & éloignés.

Car je suis convaincu que le calme & la sérénité de l'ame, la bonne humeur & le sens commun (au moins dans les choses qui sont à la portée de notre éducation & de nos facultés naturelles), que l'estime & l'amour de la vertu, & de tout ce qui peut concourir à la former, sont des compagnes inséparables, & les seuls symptomes infaillibles de la santé du corps & de l'esprit : *Sana mens in corpore sano.* Prétendre à la sagesse, sans avoir le sens commun, ou bien au bonheur de la vie, sans en aimer la simplicité, c'est, à mon gré, un des symptomes d'une maladie céphalique ou nerveuse.

Un sçavant Médecin Anglois

de ces derniers temps, homme d'un très-grand mérite, ayant éxaminé, avec une attention & des recherches fort ſcrupuleuſes, les perſonnes que l'on enferme en Angleterre pour cauſe de manie ou de folie, il en trouva, ainſi qu'on me l'a aſſuré, un nombre ſi exceſſif, qui étoient tombés dans ce déréglement d'eſprit ou dans cette aliénation totale de la raiſon, en conſéquence de leur gloutonnie, de leur intempérance dans les liqueurs fermentées, & de leur lubricité effrénée, il en trouva, dis-je, un nombre ſi exceſſif que je n'oſerois le dire. Et un autre Médecin (a) ne fait pas dif-

(a) Quoique tout ce qu'avance ici l'Auteur, paroiſſe démontré par l'expérience & l'obſervation; puiſque quelques verres de Vin ſuperflus font tourner la tête, rendent fou & ſouvent furieux; & qu'après un grand & long repas, on ſe

ficulté de regarder l'opiniâtreté indomptable, les pensées sombres, la mélancolie, le desespoir & la noirceur de l'imagination, comme les effets d'une trop grande abondance de bile dans l'estomac, que tout le monde sçait ne venir que d'excès & d'intempérance.

Quoiqu'il en soit de ces observations & de ces opinions, l'on ne sçauroit douter que l'éxercice aisé, prompt & agréable des facultés intellectuelles ; que la facilité de les appliquer à un sujet quelconque, sans auçun obstacle & sans aucun trouble, ne dépendent uniquement de l'éxécution libre & réguliére des fonctions naturelles ; régularité, qui ne peut

sent incapable de s'appliquer, c'est-à-dire, de penser de suite & avec force ; l'Auteur auroit très-bien fait de nommer les Médecins, dont il rapporte & estime le témoignage.

avoir

avoir lieu, ainſi qu'on l'a démontré, qu'en obſervant le régime du *plus léger* & du *moindre*; c'eſt-à-dire, en ſe nourriſſant des alimens les plus légers, dont il faut prendre plutôt moins que trop.

VII.

On ne ſçauroit conteſter que nos organes digeſtifs ne ſoient propres à la coction des ſubſtances animales, au moins pendant quelque temps; & que, dans l'état préſent du globe que nous habitons, la ſtérilité de la terre dans quelques ſaiſons de l'année & dans quelques pays du monde, la néceſſité du travail & de l'induſtrie pour en tirer des fruits de toute eſpéce, mais principalement la force & le courage qu'éxigent les fonctions militaires; on ne ſçauroit, dis-je, conteſter que toutes

ces circonſtances ne nous rendent, en quelque ſorte, néceſſaire la nourritute des ſubſtances animales; c'eſt-à-dire, que ces ſortes d'alimens, avec une certaine proportion de liqueurs fermentées, paroiſſent fort propres à nous donner de la force, du courage, & à nous mettre en état de ſupporter les travaux rudes; qu'il y a même des hommes de certains états, auxquels elles ſont indiſpenſables: mais il faut remarquer qu'en même temps, leurs travaux & leurs éxercices violens ſervent, pour ainſi dire, d'antidote aux incommodités & aux maladies, qui devroient être les ſuites naturelles d'un pareil régime; quoiqu'en général, la durée naturelle de leur vie en ſoit un peu abrégée. Et même cette néceſſité de ſe nourrir de ſubſtances animales varie ſelon la nature des climats; les

Peuples Septentrionaux en ayant plus de beſoin que les Méridionaux.

Mais, pour ceux qui ne ſont point obligés à des travaux corporels, dont l'état, les emplois & les profeſſions éxigent néceſſairement une vie ſédentaire, ou ceux, dont les occupations ne demandent qu'un eſprit net, une grande application, un éxercice libre & aiſé de leurs facultés intellectuelles, qui dépend entiérement de l'action aiſée & réguliére des fonctions animales, le régime de *Pithagore* ou celui de *Cornaro* leur eſt abſolument néceſſaire; & ils ne pourroient manquer de ſe ruiner le tempérament, en continuant de vivre comme les hommes occupés à des travaux corporels fort laborieux.

VIII.

Vû la conſtitution préſente des choſes, eu égard à notre nature corporelle, & à celle de tout ce qui eſt au-dedans de nous ou qui nous environne, il n'eſt pas poſſible de réduire nos corps à une ſoumiſſion parfaite : mais on peut aſſez facilement les amener à ce degré d'obéiſſance, où nous tenons les animaux domeſtiques, en leur donnant de bonne heure le filet & la bride, c'eſt-à-dire, en les nourriſſant avec ſobriété & avec des alimens rafraîchiſſans, en les entretenant dans un état continuel de propreté, en leur faiſant reſpirer un air convenable, & prendre à propos de l'éxercice, & en les purgeant, quand nous ſentons qu'ils com-

mencent à devenir laſcifs, bruyans ou rebelles.

Ainſi, en réduiſant nos corps à la même obéiſſance que nos animaux domeſtiques, nous en retirerons les mêmes ſervices & les mêmes agrémens. Et c'eſt une choſe à remarquer, que tous les alimens inſipides, doux, rafraîchiſſans & aqueux, ſolides ou liquides, ſont généralement ſalubres, prolifiques, propres à rétablir la ſanté & à allonger la vie; & qu'au contraire tous les alimens de haut goût, piquans, chauds, ſalés, aigres, ſont ruineux, pernicieux, morbifiques, & cauſent la deſtruction des eſprits & de la vie; & cela, à proportion qu'ils ſont plus ſavoureux & plus exquis, ſans qu'il y ait ici la moindre exception à faire : la ſageſſe de la nature ayant tellement diſpoſé les choſes, que les plaiſirs ſenſuels

produiſent naturellement & néceſſairement quelque douleur ; & que la ſatisfaction & la ſanté ſont les filles de la vertu & de la tempérance, en quelque cas que ce puiſſe être. La vertu & la félicité, l'ordre & la paix, la modeſtie & le calme de l'ame, le vice & la miſére, la luxure & la douleur, la révolte & le châtiment, ſont des cauſes & des effets naturels, phyſiques & néceſſaires.

I X.

Nos préjugés & nos paſſions ſont de grands obſtacles à la juſteſſe & à la ſolidité de nos penſées, de même qu'à l'acquiſition de la vertu. La préſomption, la ſuffiſance, l'ambition & la malice, nous font regarder nos opinions comme inconteſtables. Des ſyſtêmes & des maximes,

reçûes avec légéreté, empêchent notre eſprit de faire attention, à une plus grande lumiére qui peut nous venir de la tradition, ou de l'expérience : la luxure, les débauches ou la molleſſe détruiſent les organes de nos facultés intellectuelles; &, quand une fois nous ſommes livrés à ces paſſions, la vertu, l'application ſérieuſe, & la recherche de la vérité ceſſent non-ſeulement de nous paroître aimables, elles nous deviennent encore très-difficiles & très-incommodes: ſi nous nous déterminons à réſiſter à ces paſſions, ce n'eſt qu'à cauſe qu'elles doivent nous être éternellement préjudiciables.

Ainſi le régime du *plus léger* & du *moindre*, nous procurant la ſanté, la tranquillité & la gayeté; modére tous ces excès; il rafraîchit notre ſang & nos humeurs;

il affoiblit l'impétuoſité de nos deſirs ; il nous rend aiſé le travail de l'attention, & répand un charme ſur toutes les ſpéculations de l'eſprit ; enfin l'acquiſition & la pratique des vertus nous deviennent naturelles & faciles.

X.

Prenons un enfant de parens bien ſains, qui vienne au monde avec une conſtitution de corps ordinaire ; c'eſt-à-dire, qui ne ſoit ni défectueuſe ni parfaite. Suppoſons qu'il ſoit élevé, quant au régime, en ſuivant, à peu près, la régle générale du *plus léger* & du *moindre*, dont nous avons parlé ci-deſſus ; & qu'un air convenable, avec un éxercice modéré, concoure à former ou à déveloper ſes organes : ſuppoſons encore que, pendant toute ſa jeuneſſe, on

cultive ſon eſprit par tous les moyens les plus avantageux ; c'eſt-à-dire, qu'on le forme à la ſageſſe & à la Philoſophie; & que, parvenu à l'âge de maturité, il ſuive un parti conforme à ſon génie & à ſon penchant : qu'à cinquante ans ou environ, il commence, petit à petit, à retrancher de ſes alimens ; c'eſt-à-dire, qu'il en diminue la quantité & la qualité, & qu'enfin il deſcende du théâtre de la vie comme il y eſt monté, en reprenant, dans un ſens rétrograde, la nourriture, l'éxercice & l'air, qui ont formé ſa jeuneſſe ; cet homme deſcendra au Tombeau, dans la pleine jouiſſance de ſes eſprits, de ſes ſens & de ſes facultés ; la totalité de ſa compoſition ſera parfaite & entiére, ſans de grandes maladies, de violentes douleurs, d'abbattemens ni d'oppreſſion ; au moins tel eſt

l'effet naturel des moyens & des causes que je viens d'exposer ; parce qu'alors le sang & les humeurs seront constamment entretenus dans un état de douceur, de fraîcheur & de fluidité, & qu'ainsi elles ne rencontreront que très-peu, ou même point de résistance dans leur circulation ou leurs sécrétions ; résistance, qui est la seule cause des incommodités & de la douleur.

Ce n'est que par un homme de cette espéce, & élevé dans de pareilles circonstances, que l'on peut juger sainement de la félicité ou de la misére de cette vie ; tout le reste n'étant que l'ouvrage de nos mains & les effets de notre fantaisie. Car vouloir en juger par notre éducation grossiére, par les irrégularités & les accidens, ou par les phénoménes d'un petit nombre d'individus

monſtrueux ou contre nature, c'eſt comme ſi l'on jugeoit de la nature des plantes & de leurs eſpéces, par quelques-unes de leurs productions irréguliéres ou monſtrueuſes, ſans vouloir faire attention aux plus ſaines, & à celles qui viennent le mieux, ou qui ſont le mieux cultivées.

XI.

J'ai déja obſervé que les véritables manies, les folies & les dérangemens du cerveau (maladies dont ſont attaquées honteuſement pluſieurs perſonnes de la meilleure eſpéce en Angleterre, & qui ont des talens très-diſtingués,) j'ai déja obſervé, dis-je, que ces déſordres pouvoient fort bien n'avoir d'autre cauſe naturelle qu'un mauvais régime : & même les meilleurs Médecins n'ont point

d'autre méthode de guérir ces maladies, que de preſcrire des évacuations convenables de toute eſpéce, copieuſes & fréquentes, ſur-tout des vomitifs, avec une grande diéte, auxquels ils font ſuccéder l'uſage des alimens végétaux, celui des aſtringens, ou des bains froids; tout le reſte n'étant abſolument que des remédes frivoles.

Mais la plûpart du monde ſe perſuade, qu'il n'eſt pas poſſible de ſubſiſter, avec un tant ſoit peu de viande, de lait & d'alimens végétaux, ou en ſe bornant à une diéte fort étroite; & que de ſe réduire à l'eau pour toute boiſſon, c'eſt s'expoſer à périr infailliblement. Cependant, ſi l'on vouloit y faire réfléxion, en partageant la totalité des hommes en dix parties, on verroit qu'il y en a neuf, qui ſont forcées à ce régime, ou à

quelque chose de fort approchant; elles vivent néanmoins dans toute la jouissance de leurs sens, de leurs membres & de leurs facultés, sans maladies, ou sujettes à très-peu; encore ne leur viennent-elles, que d'accidens ou de causes Epidémiques: qu'il y a eu des Nations entiéres, & qu'il y a encore de nos jours un grand nombre de sociétés, réduites de leur plein gré, à la seule nourriture des substances végétales; tels étoient les *Esséniens*, parmi les Juifs; quelques *Hermites* & quelques *Solitaires*, parmi les Chrétiens de la primitive Eglise, & tels sont aujourd'hui en Europe, un grand nombre de *Moines*; par exemple, les *Chartreux* (a), les *Baniens* chez

(a) M. C. Il se trompe sur le compte des Moines, & sur-tout des Chartreux qui mangent tout ce qu'il y a de plus exquis en Poisson.

les *Indiens* & les *Chinois*, le[s] *Guébres* parmi les *Perſans*, & le[s] vieux *Druydes* chez nous-mê[mes].

Il y a, en Angleterre, des Villa[ges] entiers, même de ceux qu[i] vivent dans les Plaines, qui ſ[e] nourriſſent à peine, douze foi[s] par an, de viande & de liqueur[s] fermentées (a). On ne peut pa[s] dire, à la vérité, que la plûpart de ces hommes jouiſſent des aiſe[s] & des commodités de la vie; plu-ſieurs même d'entr'eux vivent dans la barbarie & dans l'igno-rance: tout ce que j'en veux in-férer, c'eſt qu'ils jouiſſent de la

(a) M. C. Et en Irlande, combien connoit-on de Familles qui ne vivent que de Pommes de terre & de Lait? L'éxemple ne ſeroit pas moins frappant, en France, où beaucoup de Payſans ne mangent pas de Viande, une ſeule fois dans l'année.

vie, de la ſanté & du calme de l'ame, ſans avoir aucunes maladies corporelles, ou tout au moins le nombre en eſt fort petit, & il ne leur vient que d'accidens ou de cauſes Epidémiques ; d'ailleurs, étant réduits à une pauvreté volontaire ou néceſſaire, ils ne ſçavent pas ſe ménager avec aſſez de ſoin ſur le reſte des choſes *non-naturelles*, auxquelles on doit être également attentif, pour ſe procurer une ſanté & une diſpoſition parfaite ; & leur *ignorance*, comme leur *brutalité*, ne vient uniquement que du manque d'éducation convenable dans leur jeuneſſe, où ils n'ont pas eu la commodité d'une culture ſuffiſante.

Mais enfin, l'unique concluſion qui me paroît réſulter de tous ces faits hiſtoriques, c'eſt qu'une diéte médiocre, ou l'uſage des alimens végétaux ne ſçau-

roient nuire, par eux-mêmes, à la vie ou à la ſanté, ni cauſer des maladies nerveuſes ou céphaliques ; au contraire cette conduite eſt fort propre à les guérir, pourvû qu'elles ne ſoient pas incurables.

De la maniére dont ſont conſtituées à préſent les affaires humaines, je n'ai jamais penſé que tous les hommes, en général, puſſent ou duſſent ſe nourrir uniquement de végétaux (a). Le ſang & les humeurs, que ces alimens fourniroient, ne ſeroient peut-être pas aſſez ſucculens ni aſſez durables, pour que l'on pût réſiſter

(a) M. C. C'eſt ici une réponſe que l'Auteur fait aux railleries picquantes qu'on avoit vomi contre lui en Angleterre, à l'occaſion de ſon livre, *De sanitate tuenda*, ou des moyens de conſerver la ſanté & procurer la longue vie.

ſter aux travaux les plus durs, & peut-être ne donneroient-ils ni force, ni courage; quoique je ne vouluſſe pas abſolument affirmer le contraire, à cauſe que ces qualités ſont des puiſſances innées, ou originellement inhérentes à nos corps.

Mais je me propoſe de démontrer par ces faits, que l'abſtinence & la ſobriété ſont les grands Antidotes & les remédes univerſels des maladies, qui viennent d'excès, d'intempérance, & d'un régime mal entendu de mets exquis & de boiſſons fortes; que rien n'eſt plus propre à rendre ſupportables les maladies, que l'on apporte en naiſſant, & que ce régime eſt abſolument néceſſaire, à ceux qui s'appliquent à des ſpéculations profondes, s'ils veulent conſerver leurs facultés intellectuelles ſaines & entiéres, mûres

& fécondes, jusqu'à une verte vieilleſſe, &, pour ainſi dire, jusqu'au dernier ſoupir; & enfin, que c'eſt le véritable antidote ou le vrai préſervatif, contre les dérangemens du cerveau, les irrégularités des fonctions intellectuelles, la perte de la raiſon, de la connoiſſance & de la mémoire, & contre toutes les maladies nerveuſes, autant que les deſſeins de la providence, & les loix de la mortalité peuvent le permettre.

XII.

C'eſt une choſe tout-à-fait palpable, qui parle aux yeux & au ſentiment, qu'une doſe trop forte de Vin d'*Oporto* (a), de Ponche, de liqueurs fortes, même d'Eau-

(a) M. C. Le Vin d'*Oporto* eſt très-commun en Angleterre, on l'y tranſporte de Portugal.

de-Vie, eſt capable, pendant un certain temps, de rendre un homme auſſi extravagant, & auſſi écervelé, qu'aucun des foux que l'on enferme : il n'eſt pas moins évident qu'un excès d'alimens forts & ſucculens, rendra un homme auſſi incapable d'éxercer réguliérement ſes fonctions raiſonnables & intellectuelles, qu'une *mélancolie*, ou une *hypocondrie* habituelle.

Nous avons donc ici deux cauſes ſenſibles de deux différentes eſpéces de folie & de manie, c'eſt-à-dire, qu'il y a deux raiſons bien ſenſibles, pourquoi les hommes ſont privés de leurs facultés raiſonnables, ou tout au moins de l'uſage de ces facultés, pendant quelque temps : l'une ou l'autre de ces cauſes, continuant à ſubſiſter, ne manquera pas de fixer ou de rendre habituelles ces deux maladies. Mais toutes les maladies ſe gué-

riſſent par leurs contraires ; ainſi un uſage très-ſobre d'alimens fort ſimples & de boiſſons aqueuſes, non-ſeulement les préviendra, mais encore les guérira totalement. L'excès de ce régime & de ces boiſſons rafraîchiſſantes, ne peut produire tout au plus, qu'une petite douleur paſſagére & quelques évacuations par haut ou par bas.

Au reſte, celui qui veut ſe conſerver une tête libre, entretenir ſes facultés intellectuelles dans un bon état d'activité, & être toujours capable d'une attention ſuivie, ne doit faire uſage de ce régime, qu'autant que ſa nature le peut ſupporter ſans incommodité, en réparant ſimplement ſes pertes, quand elle lui en fera ſentir le beſoin ; car avant qu'elle ſouffre bien réellement, elle fera toujours pluſieurs appels, à moins

que ſes néceſſités ne ſoient occaſionées par de violentes paſſions, qui ſont une troiſiéme eſpéce de folie; mais cela n'eſt guéres porté à une certaine extrêmité, que dans les cas où le tempérament eſt déja extraordinairement dérangé & gâté.

XIII.

Voici comment je conçois que tout ceci peut s'éxécuter : l'eſprit ou l'ame eſt le principe du ſentiment & de l'intelligence; ce principe eſt doué de la puiſſance d'agir ou de ſe déterminer, de même que des facultés naturelles, limitées, mais invariables, de vivre, de penſer, de vouloir & d'imprimer du mouvement aux corps, dont la réſiſtance n'eſt pas ſupérieure à ſes puiſſances actives.

Je ne prétens pas déterminer

ici, comment ce principe éxerce ses facultés, sur une matiére divinement organisée; mais je conçois qu'il agit sur les organes du corps, par le moyen du mécanisme du cerveau & de ses nerfs, qui ne sont autre chose, qu'une infinité de filamens ou de fibrilles différemment situés, roulés ou étendus, remplis d'une substance cellulaire, douce & laiteuse, à peu près comme un jonc accompagné de sa moëlle, & renfermé dans de petits sacs, ou tuyaux membraneux extrêmement élastiques, dont tout le ressort consiste dans la tension propre, ou dans les vibrations de ces sacs ou tuniques membraneuses, qui revêtent tous les solides du corps: & comme ces tuniques sont animées, pour ainsi dire, d'un ressort ou d'une élasticité extrême, elles portent ou transmettent, jusqu'à ce

principe du *ſentiment* & de l'*intelligence*, les *vibrations harmoniques* calculées par le Tout-Puiſſant, les *frémiſſemens* & les *ondulations* excitées par les objets extérieurs; & réciproquement l'ame imprime des vibrations & des ondulations propres, ſur ces tuyaux membraneux infiniment petits, pour les communiquer aux organes reſpectifs des ſens & des muſcles : & c'eſt ainſi que peuvent ſe faire nos ſenſations, nos perceptions, nos images, nos idées & nos mouvemens muſculaires.

Quand les humeurs du corps ſont corrompues, & que leurs particules ſont trop épaiſſes, trop aigries, trop corroſives, ou devenues impropres à la circulation, par quelque cauſe que ce puiſſe être, elles peuvent exciter des *frémiſſemens*, des *vibrations* & des *oſcillations ſans harmonie*, *hétérogé-*

nes & *dissonantes*, dans le cours des fonctions animales, dans le sommeil, dans les rêves, dans les maladies, ou dans tout autre état du corps : & quoique ces *idées*, ces *sensations* & ces *sentimens* soient déreglés, extravagans & sans aucune consistance, le principe de la pensée & de nos déterminations, ne laisse pas d'influer sur ces opérations intellectuelles, d'une maniére très-conforme à sa nature; c'est-à-dire, qu'il ne laisse pas de raisonner avec justesse, de se déterminer avec jugement, & d'agir avec consistance; mais, comme le vice des organes en interrompt l'harmonie, il n'y a, pour ainsi dire, que le groupe, l'assemblage & la liaison de ces pensées & de ces raisonnemens, qui soient fausses, extravagantes, contre nature; & tout-à-fait hors du sens commun.

Voila la meilleure idée que j'aye

j'aye pû me former de ces maladies, dont la cauſe eſt ſi abſtruſe & ſi obſcure, je ne la propoſe cependant que comme une ſimple conjecture philoſophique, ſi d'autres peuvent les expliquer d'une maniére plus plauſible, j'y conſens très volontiers.

CHAPITRE III.

Réfléxions ſur la nature, la cauſe & la théorie des maladies aiguës, Epidémiques & contagieuſes, qui attaquent les animaux & les hommes.

I.

TOUTES mes expériences, & toutes les obſervations que j'ai pû faire ou lire, m'ont appris que toute fiévre ou maladie aiguë, ſoit eſſentielle, ſoit ſymptomatique, eſt appellée telle en conſéquence de quelque vîteſſe, plénitude, dureté, ou inégalité extraordinaire & permanente dans le pouls, jointe à une bouche mauvaiſe, pâteuſe ou amére, & une langue chargée ou couverte d'impuretés; que le dérangement du pouls provenoit d'une trop grande quan-

tité de globules ſanguins, de leur denſité ou de leur ténacité démeſurée; que les impuretés de la langue & de la bouche étoient cauſées par l'acrimonie & la ſalure de la ſéroſité; & que ces deux cauſes réunies formoient cet état du ſang, qui produit les fiévres malignes, putrides & cacochimiques, dont les Auteurs font un ſi grand nombre de diſtinctions ſi inutiles & ſi frivoles, qu'il n'eſt pas poſſible de diſtinguer au juſte quand elles arrivent; & d'où l'on ne ſçauroit jamais tirer des indications curatives éxactes, juſtes, diſtinctes & particuliéres. Les deux diſtinctions que je viens de faire, admettent tous les degrés de leurs différentes eſpéces, & ſuffiſent pour expliquer tous les ſymptomes des maladies aiguës; ſymptomes qui en ſont les effets, & non pas les cauſes.

Quant aux fiévres *lentes*, qu'on appelle parmi nous *nerveuſes*, je les crois toutes ſymptomatiques, & la production d'une cachéxie brûlante & ſcorbutique de quelques vaiſſeaux capillaires, de quelques glandes ou de quelqu'organe principal qui commence à s'obſtruer, à devenir ſquirreux, ou à ſe gâter, & je ſuis perſuadé que les fiévres hectiques proviennent de tubercules tuméfiés ou ulcérés dans les poumons, ou de matiére purulente qui eſt en coction dans quelqu'autre partie, ou de quelques viſcéres corrompus; & que ces ſortes de maladies, de quelques eſpéces qu'elles ſoient, viennent d'abord de mauvaiſes humeurs, & enſuite de glandes ou de viſcéres obſtrués.

II.

Si ce que je viens de propoſer eſt auſſi juſte qu'il eſt ſimple, les indications curatives des différentes ſortes de fiévres ſeront fort naturelles & très-aiſées : par éxemple, dans les fiévres de la premiére eſpéce, 1°. des évacuations convenables, particuliérement la *ſaignée*, juſqu'à ce qu'au moins la force & la vîteſſe du pouls diminuent ; 2°. des *rafraîchiſſans* pris copieuſement & uniformément ; des boiſſons délayantes & acides, pour diviſer les globules du ſang, entretenir la liberté du paſſage des *capillaires*, & en empêcher l'*obſtruction* & la *coaleſcence* ou l'affaiſſement.

Dans les fiévres de la ſeconde eſpéce, quoique les évacuations ſoient néceſſaires, il n'eſt pas beſoin

d'en faire autant que dans celles de la premiére ; mais les boissons délayantes doivent être beaucoup plus copieuses, & de nature *mucilagineuse*, afin d'émousser l'acrimonie des sels de la *sérosité*, & ensuite les *testacées*, avec les remédes qui agissent doucement par leur masse, comme le *cinnabre* naturel ou artificiel, l'*antimoine diaphorétique*, le *bésoart minéral*, &c. pour briser les pointes de ces sels. Dans les fiévres composées, il est clair que les indications & les remédes doivent être composés des deux espéces que je viens d'expliquer.

Outre les indications générales, on doit dans la fiévre *symptomatique*, se servir de remédes particuliers & de topiques aux *viscéres* ou aux *organes* blessés : peut-être même que, dans ces cas, les meilleurs remédes seroient une infusion simple & très-claire d'orange,

le petit-lait pris ſans aucune interruption, les ſels rafraîchiſſans, avec de ſimples teſtacées, même dans les fiévres, où les globules du ſang ſont trop denſes; & l'eau d'orge, l'eau de gruau bien claire, avec du jus de citron; les teſtacées, ainſi que les remédes qui agiſſent doucement par leur maſſe, peuvent être très-utiles dans les fiévres cauſées par les vicès de la ſéroſité : ſi l'on en prend conſtamment, réguliérement & copieuſement.

Mais, ſelon moi, on comprendra beaucoup mieux la nature des fiévres en général, par celle des plus malignes & des plus deſtructives, dans la claſſe deſquelles je range toutes les fiévres éruptives, ou qui ſont accompagnées d'éruption, comme étant de moindres degrés des mêmes eſpéces.

III.

La contagion, ſa nature & ſa cauſe ont donné bien de l'embarras à quelques Philoſophes; cependant, en prenant la choſe du vrai côté, on trouvera qu'il n'y a pas autant de difficulté qu'on ſe l'imagine communément. Car, en ſuppoſant, 1°. que toute matiére eſt attractive dans les plus petites parties, comme dans les plus grandes; 2°. que cette attraction ſuit quelque loi conſtante & invariable, qu'elle eſt, par éxemple, en raiſon, *ſous-doublée*, *ſous-triplée*, ou en quelqu'autre rapport *réciproque* de la diſtance au centre de ces particules; 3°. que plus un corps eſt petit, plus eſt grand ſon degré d'attraction, eu égard à ſa ſolidité, ou à la quantité de matiére qu'il contient; 4°. que le *feu*, la

chaleur, la *fermentation*, & toutes ſortes de *mouvemens inteſtins*, n'ont d'autre tendence & d'autre énergie naturelle, que pour diviſer & pour réſoudre les corps en leurs plus petites parties; & qu'ainſi les feux chimiques, & toutes les opérations artificielles, par leſquelles on agite violemment les particules des corps, ne ſçauroient produire d'autre effet que celui de les diviſer en parties plus petites & plus petites; leſquelles parties une fois ſéparées & miſes en liberté, s'évaporent, quand elles ne ſe trouvent plus dans la ſphére d'attraction les unes des autres; ou bien elles ſe réuniſſent, & courent, pour ainſi dire, dans les bras les uns des autres; au moyen de quoi il en réſulte des corps de tiſſures & de groſſeurs différentes.

Ainſi, par éxemple, quand le jus de raiſin a dûement fermenté,

il devient *vineux* ; c'eſt-à-dire que, par le mouvement & la chaleur inteſtine, cauſés par la gravité & par l'attraction particuliéres des particules, le *tartre* & le *ſel eſſentiel* ſe joignant enſemble, s'attachent aux côtés ou aux parois du vaſe ; les coſſes ou les petites peaux, qui contiennent ce jus, nagent ſur la ſurface ; les pepins & les parties terreuſes ſe précipitent au fonds, où elles forment la lie ; & la partie vineuſe occupe le milieu, plus ou moins près du fonds, ſelon la pureté ou la légéreté relative de ſes différentes couches.

Une ſeconde fermentation venant à agir ſur ce fluide, ſuivant toujours les mêmes loix, & le même méchaniſme, la partie, que la premiére fermentation avoit rendue *vineuſe*, devient *acéteuſe* par celle-ci ; l'*eſprit ſulfureux* ou

inflammable s'évaporant, les *sels essentiels*, qui restent, se dissolvent & se mêlent avec la lymphe; & c'est ce mêlange, qui rend la liqueur *acéteuse*.

Une chaleur plus violente, telle que celle d'un alambic, venant à agiter ce reste, les parties se divisent & deviennent ténues de plus en plus; les plus légéres s'évaporent petit à petit, & les autres leur succédent à proportion de leur pesanteur & de leur volatilité; & quand on leur fait éprouver les élaborations de l'art, elles donnent séparément l'*esprit*, l'*huile* & le *sel*.

5°. Il n'y a proprement que trois sortes de sels, quoique l'on n'en puisse avoir aucun dans une parfaite pureté; sçavoir, le *sel acide*, le *sel alkali* & le *sel urineux* ou *volatil*. Il paroît que le *sel acide* est angulaire, & que les

surfaces en sont planes ; c'est c
qui fait son *aigreur* & sa grand
attraction. L'*Alkali* semble êtr
poreux & *obtus*, comme des épon
ges endurcies ; c'est pourquoi i
fermente avec les acides. Le se
urineux ou volatil a bien auss
l'apparence d'être poreux & obtus
mais il est intimement uni avec
un soufre ou une huile légére &
volatile, d'où lui vient sa *volati*
lité & sa *détonation* : & ce sont ce
espéces de sels, que l'on extrait de
toutes les substances animales, &
de la plûpart des végétaux, quand
on leur fait subir les tortures du
feu, ou quand ces corps sont ex-
traordinairement divisés & subli-
més par la *putréfaction*, la *fermen-*
tation, ou la *distillation*.

6°. Ces sels sont divisibles ou
peuvent être subtilisés à l'infini ;
ils sont mêlés les uns avec les au-
tres dans toutes sortes de propor-

ions, avec plus ou moins de *ſou-re*, d'*huile* ou d'*eſprit inflamma-ble*, qui les rendent capables d'une volatilité & d'une légéreté infinie, & par conſéquent d'une force ou d'une activité infinie ; & c'eſt à ce degré de force & de volatilité exceſſive, qu'il faut attribuer, ſans doute, la *malignité*, l'*univerſalité* & la nature *deſtructive* des maladies contagieuſes & peſtilentielles.

I V.

Voici les cauſes les plus fréquentes de la Peſte: 1°. des cadavres d'hommes, de chevaux ou de beſtiaux, qui ſe pourriſſent ſur la ſurface de la terre par la chaleur & l'humidité, & dont les particules malignes, avec les ſels *urineux volatils & infiniment petits*, s'exhalent dans l'*athmoſphére*. 2°. Des Poiſſons morts, que la Mer pouſſe hors de ſon ſein, &

qui ſe pourriſſent ſur le rivage; o
des nuées & des eſſains d'Inſecte
morts, engendrés dans les marai
& dans les Pays chauds maréca-
geux, telles que les Chenilles qu
ſe noyent dans l'Océan, & que l
marée jette ſur le rivage, dans le
Zones Torrides, où la chaleur &
l'humidité les faiſant corrompr
& fermenter, ils exhalent un
atmoſphére de *ſels urineux* très
actifs. 3°. Des draps, des denrées
des chiffons ou vieux linges, de
ſubſtances animales ou végétales
provenant de perſonnes morte
de la Peſte; ces marchandiſes pé-
nétrées & comme imbibées d
particules contagieuſes & deſtru-
ctives, les font, pour ainſi dire
ruiſſeler dans l'air qu'elles infec-
tent. 4°. De mauvais alimens
c'eſt-à-dire, des chairs corrom-
pues, pourries, trop diviſées
abondantes en ſels urineux & vo-

latils, détachés des autres particules; l'*hydrophobie*, par éxemple, ou la rage dans les Chiens & autres animaux, leur vient probablement d'avoir mangé à l'excès des charognes puantes & corrompues; ou de l'infection, que leur ont communiqué les morſures de bêtes enragées. 5°. Des vapeurs, des exhalaiſons minérales, arſénicales & vénéneuſes, qui s'élévent des Volcans, des grottes, des crevaſſes ou des mines, miſes en action par la chaleur & la fermentation ſouterraines.

Si l'on veut en faire la recherche, & éxaminer la choſe avec ſoin, l'on trouvera conſtamment que l'une de ces cinq cauſes, a été la ſource naturelle de toutes les Peſtes, ou de toutes les maladies peſtilentielles, qui ont déſolé le monde: elles ne peuvent procéder que d'une *éxaltation*,

d'une *volatiliſation* & d'une *ſublimation* extrêmes de ces ſels animaux urineux, & de ces vapeurs ou exhalaiſons minérales : & comme les uns & les autres ſont durs, poreux & alkalins, mais unis à un ſoufre, ou à une huile éthérée, légére & cauſtique, qui augmente leur viteſſe & leur élaſticité, ils deviennent fort atténués, très-volatils & d'une grande attraction, quand il en entre une grande quantité dans les corps des animaux, ſoit par les Poumons, ſoit par les vaiſſeaux abſorbans de l'habitude, ou des membranes internes ; ils y excitent par leur ſoufre acide, une efferveſcence, ſemblable à celle qu'excite le levain dans la nouvelle Bierre ; par ce mouvement ils rompent, ils déchirent, ils putréfient les ſolides, & détruiſant la cohéſion des fluides, ils détruiſent auſſi la vie animale ;

male ; & ils ſont des progrès & des ravages bien plus rapides, dans les corps de ceux qui ſe nourriſſent de mets exquis, ſucculens, de haut goût, fortement aſſaiſonnés (comme ſont ordinairement les habitans de notre Iſle,) que dans les corps de quelqu'autre peuple que ce ſoit, ainſi que l'obſerve Davila dans ſon hiſtoire des guerres civiles de France.

Ajoûtez à cela qu'avec une pareille diſpoſition, les corps ſont bien plus expoſés à pomper, pour ainſi dire, la contagion ; ſemblables aux Cochons, qui ſont de tous les animaux ceux que de pareilles maladies atteignent plutôt, & où elles ſe communiquent plus vîte : c'eſt une obſervation particuliére, que Monſieur Ottoni a faite en Aſie & à Conſtantinople (a).

(a) Voyez les Tranſactions Philoſophiques.

V.

Quand ces deux eſpéces de ſels ou de particules deſtructives, c'eſt-à-dire, l'acide volatil rafiné & l'alkali volatil, viennent à ſe rencontrer en quantité, & à former de grands amas, ils détruiſent ſubitement & avec violence la machine animale : l'acide volatil rafiné conſtitue les *poiſons*, & l'alkali volatil forme les *peſtes* : par les effets des acides ſur les métaux & ſur les organes animaux, il eſt évident que leurs particules ſont dures, angulaires & pénétrantes ; & puiſqu'elles doivent avoir quelque figure, il n'y en a point qui paroiſſe mieux leur convenir, que celle d'un priſme équilatéral triangulaire. L'expérience démontre que l'action de ces poiſons, eſt tout-à-fait ſem-

blable à celle de l'*Eau forte*, de l'*Eau régale*, ou de l'*Esprit de Vinaigre* ſur les métaux : car, quand les animaux en avalent, leurs humeurs ſe trouvent immédiatement figées & coagulées, & leurs ſolides en ſont déchirés & détruits avec violence (a).

VI.

La rage & l'*hydrophobie* des Chiens, celle des autres animaux & leur lubricité, viennent uniquement de l'abondance & de la fermentation des *ſels animaux* : on obſerve particuliérement que la rage des Chiens leur vient d'avoir mangé exceſſivement des charognes & des chairs corrompues, qui ont rempli leur ſang

(a) Voyez les Eſſais du Docteur Mead, ſur les Poiſons, & ſa Diſſertation ſur l'*hydrophobie*.

& leurs humeurs de ſels animaux & volatils, dégagés de leurs envelopes & mis dans un état d'activité.

Pour guérir cette hydrophobie, on employe aujourd'hui des remédes de nature fort peſante, particuliérement de ceux qui agiſſent avec le plus de célérité dans leurs opérations, comme de fortes doſes de Turbith, & je crois que cette pratique eſt très-bien fondée; auſſi en a-t-on eu tout le ſuccès, que l'on devoit en attendre raiſonnablement, mais l'on ne doit pas compter ſur une cure bien véritable ou complette, à moins que l'on n'en vienne à une ſalivation très-vive & très-prompte; car l'effet de ce poiſon étant très-vif, il faut que celui de ſes antidotes le ſoit auſſi. Des frictions & des onguens mercuriels, avec des remédes qui agiſſent vi-

vement par leur maſſe (a), peuvent accélérer & même procurer une cure complette dans les cas affreux & déſeſpérés.

VII.

Toutes les maladies Epidémiques & contagieuſes, toutes celles où il y a éruption, ne ſont que des diminutifs de maladies peſtilentielles, cauſées par les ſels animaux affoiblis & délayés. La *Gale* provient des mêmes ſels animaux d'une nature plus épaiſſe, plus émouſſée & moins deſtructive; les ſaletés ou la mal-propreté contribuent auſſi beaucoup à la

(a) Voyez les Tranſact. Philoſ. pour l'année 1737, le Livre de M. Deſault, & l'Hiſtoire d'un reméde efficace pour les maux des yeux, & la morſure du Chien enragé par M. Cantwel, chez *Prault* en 1746.

production de cette maladie ; car on remarque que la vermine pullule dans les endroits humides & clos. La *petite Vérole* est le premier élément, ou le plus bas degré de la Peste & de la Pestilence ; & *la grosse Vérole* ne différe de *la petite*, qu'en ce qu'elle est plus dense & plus concentrée : c'est ainsi qu'avec un trait de Philosophie fort simple & fort naturelle, l'on peut rendre raison de toutes les maladies Epidémiques & Pestilentielles.

VIII.

L'excès dans les liqueurs fortes, fermentées ou spiritueuses, est la cause générale & la plus immédiate des maladies aigues. De toutes les substances il n'y en a point, qui ayent une nature plus active & plus destructive que les

Esprits & les *Huiles* volatiles. La *Gloutonnie* peut causer des obstructions dans les *Glandes* & dans les *Capillaires*, & produire par ce moyen des maladies *Chroniques*; mais les ravages violens & subits, que les alimens font dans nos corps, ne sont jamais occasionnés que par l'yvresse & par l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses.

Je n'ai jamais eu de crainte pour la santé de ceux, qui ne boivent que de l'eau, (le seul breuvage ou la seule boisson, que l'Auteur de la nature ait proportionnée à la structure des corps animaux) quelque nom que l'on puisse donner à leurs incommodités & à leurs maladies: il n'est pas possible que l'eau ne soit une boisson propre & salutaire à une machine animale, excepté dans les cas, où la nature a besoin de

faire des efforts extraordinaires, pour chaſſer les humeurs peccantes, & les porter à la plus grande diſtance du centre & des inteſtins.

Quand les perſonnes uniquement habituées à l'eau auront quelqu'incommodité, des cordiaux doux & benins ſeront fort propres à remonter les reſſorts intérieurs de la circulation, & à leur aider à pouſſer au-dehors la matiére morbifique ; mais l'uſage de ces cordiaux ne doit avoir lieu que lorſqu'elles reſſentent des inquiétudes d'entrailles ; qu'il régne un déſordre interne dans leurs reſſorts & leurs puiſſances motrices ; qu'elles ont des douleurs, des nauſées, des laſſitudes, des baillemens ; & encore dans tous ces cas, ne doivent-elles ſe fortifier avec de pareils remédes, que quand la nature trop affoiblie ne ſçauroit

ſçauroit plus réſiſter à la force du mal.

Il faut encore avoir un très-grand ſoin, ſur-tout pour ceux qui mênent une vie fort ſobre, que ces cordiaux ſoient les plus ſimples & les plus tempérés, même dans les *Goutes remontées*, (a) dans la *petite Vérole*, dans les *Eréſipéles*, ou dans toute autre maladie vague & changeante : & ce n'eſt que dans les intervalles de ces maladies qu'il eſt à propos de boire de l'eau. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées ne ſont bonnes que dans quelques maux internes, dans les accablemens, les dégouts, les foibleſſes, ou dans certaines extrêmités, pour ranimer la nature, lui donner un petit *répit*, quand elle eſt oppreſ-

(a) M. C. Voyez la Diſſertation de Bennet ſur la Goute, où cette opinion eſt réduite à ſa juſte valeur.

ſée, & la mettre en état de continuer l'uſage des remédes, capables de détruire la cauſe du mal, ainſi que de ceux qui peuvent les prévenir ; &, ſi on ajoûte foi aux rapports bien atteſtés de Médecins de Rome & de Naples, ſur la vertu de l'*Eau à la glace*, on ſera ſurpris des cures qu'ils ont opérées, en faiſant boire copieuſement de cette Eau, ou de l'*Eau de pluye diſtillée*, rafraîchie avec de la glace, même dans des maladies aigues. Mais peut-être que la décoction d'orge, avec le Syrop de Groſeille ou de Citron, ou une infuſion d'Orange, ſeroit auſſi efficace pour ces ſortes de maladies que l'Eau à la glace ; pourvû qu'on eut fait précéder les évacuations convenables ; je crois que les délayans conformes à la nature du mal, ſont le reméde univerſel dans les maladies aigues.

IX.

Mon ſentiment eſt donc, que des évacuations abondantes de toute eſpéce, faites à propos, avec les délayans requis, ſont le remède principal dans les maladies aigues; car les ſels animaux conſidérablement éxaltés, ſublimés & rafinés, c'eſt-à-dire, très-diviſés, ſont, ainſi que l'apprennent les premiers élémens de la Philoſophie naturelle, le levain de la *Putréfaction*, qui eſt la vraie cauſe naturelle de la peſte, & de toutes les fiévres putrides & malignes; &, comme il n'y a que les acides qui arrêtent la *Fermentation*, l'Æthiops minéral, étant un des meilleurs acides & le déſobſtruant le plus efficace, paroît être le préſervatif le plus avantageux contre ces fiévres; ainſi

qu'un délayant acide, après des évacuations convenables, paroît être le plus sûr reméde pour en opérer la cure.

Il faut se conduire dans ces circonstances, précisément comme on le fait dans les grands incendies, où, avant toutes choses, l'on retire & l'on disperse tout ce qui peut servir à nourrir le feu, & l'on jette de l'eau dessus, jusqu'à ce que les flammes n'ayent plus la force de consumer l'édifice : quand le danger est passé, on a le temps & le loisir de remettre les choses en ordre, & de faire tout ce qu'il convient, pour rétablir l'habitation dans son premier état. Je ne me propose point ici d'en détailler, ni d'en déterminer les moyens spécifiques : on les trouvera décrits dans Lomius, avec beaucoup d'élégance, & dans Sydenham, avec beaucoup de

solidité. Langrish, dans sa théorie de la Médecine, les a établis par un grand nombre de raisons très-probables, auxquelles on peut joindre tout ce qu'en a dit l'ingénieux M. Bryan Robinson, vers la fin de son excellent Traité sur l'*Economie animale* (a).

Toutes les maladies aigues sont des diminutifs des maladies contagieuses & Epidémiques, avec lesquelles elles ont quelque ressemblance & quelque analogie. Les relations les plus récentes, qui nous sont venues de Constantinople & de différens endroits de l'Asie, nous apprennent que les *Européens* & les *Francs* n'ont point de moyen plus efficace contre

(a) M. C. Voyez l'économie animale de Robinson, imprimée à Dublin en 1732; tout le monde connoît la théorie de la Médecine par Langrish, & son excellent Traité des fiévres.

l'atteinte de la contagion, dans un temps de peſte, que de ſe retirer en des lieux, où ils puiſſent reſpirer un air pur & ſalubre, en vivant d'ailleurs avec beaucoup de tempérance & de ſobriété, ou de ne ſe nourrir abſolument que de végétaux, ſi la néceſſité les force à ſe trouver, ou à vivre dans le voiſinage des endroits qui ſont infectés de la contagion.

X.

Puis donc que toutes ſortes de fiévres ne ſont, à proprement parler, que des pas vers la peſte, qui en eſt le plus haut degré, & le diſſolvant le plus actif ou le plus prompt de la ſtructure animale, les préſervatifs ou les antidotes contre la peſte, auront lieu, à plus forte raiſon, dans les cas de même eſpéce, mais d'un degré

beaucoup moindre ; *Quod poteſt majus, poteſt minus:* ainſi, dans les maladies *peſtilentielles*, & dans toutes les *fiévres putrides & malignes*, il me ſemble qu'il n'y a rien de mieux indiqué dans le commencement, que les évacuations copieuſes & convenables, les *boiſſons* acides & rafraîchiſſantes, avec des *Diaphorétiques* pris de temps à autre, ſelon la conſtitution du malade, & la malignité de la fiévre; ſur-tout dans la premiére période de la *petite Vérole confluente*, dans lequel cas on peut faire uſage d'une Orange rotie, avec du Baume, de la Sauge ou du Thé verd, & adoucie avec de la Gelée de Groſeilles; de même que de l'Eau d'Orge avec de l'Eſprit de Nitre, de petit lait fait avec le jus de Citron, & quelques goûtes de Vin d'Eſpagne, ou de

quelqu'autre composition sembla-ble.

Dans la seconde fiévre de la petite Vérole, & après une parfaite suppuration, dans toutes les maladies accompagnées d'éruption, il faut employer des *Diaphorétiques* doux & des *Cordiaux* benins, afin de pousser la matiére morbifique sur la surface du corps. Et très-certainement, le meilleur Antidote qu'il y ait dans la nature contre la *petite Vérole*, & même contre la *Peste*, c'est l'*Æthiops minéral* (a) & le *Cinnabre d'Antimoine*, en *Pilules* ou en *Bols*, pris deux ou trois fois le jour, en bu-

(a) M. C. Des purs hazards m'ont trois fois pleinement convaincu de la vérité de ce qu'avance M. Cheyne, touchant le Mercure, & les évacuations abondantes dans le traitement de la petite Vérole.

voÿez aussi Commenius: De sedi-bus variolarum.

vant par deſſus du petit lait, fait avec du jus d'Orange; ainſi qu'il eſt aiſé de le comprendre à tous ceux qui connoiſſent la nature & l'efficacité de ces remédes. J'en ai devers moi quelques obſervations, & je dois aſſurer qu'ils m'ont très-bien réuſſi: car la *petite Vérole confluente*, n'eſt qu'un diminutif de la Peſte, & l'une & l'autre eſt guériſſable, quand on a affaire à de bons tempéramens; je ſuis même pleinement convaincu, qu'il n'eſt poſſible de guérir bien ſolidement l'Hydrophobie, qu'avec du Mercure judicieuſement adminiſtré.

XI.

Je me ſuis ſouvent étonné, que les anciens Médecins Grecs, principalement ceux qui vivoient vers le temps d'*Hypocrate*, ayent pû

guérir leurs malades avec des ſuccès ſi éclatans, que toute l'antiquité les a comblés d'éloges ; quoiqu'il ſoit certain, que la *matiére médicale* étoit alors très-ſimple, & renfermée dans des bornes fort étroites ; & que de plus les remédes, dont ils nous parlent & dont ils nous donnent la deſcription, fuſſent des plus rudes & des plus actifs, tels que l'*Hellébore*, la *Coloquinte*, l'*Elaterium* & autres ſemblables, dont le nombre même étoit fort petit.

Tout ce que je puis m'imaginer, pour expliquer cette eſpéce de merveille, c'eſt que leur grande reſſource étoit la diéte, ou plutôt une abſtinence abſolue, ſelon la pratique d'*Aſclépiades*, & ſurtout une ample boiſſon d'eau, dans les maladies aiguës ; mais leur climat & leurs maladies étoient totalement differens des nôtres.

Cependant on a renouvellé de nos jours cette méthode, avec des ſuccès indicibles & preſque miraculeux, comme on peut le voir dans les *Tranſactions Philoſophiques*, où l'on trouve une hiſtoire des cures, que quelques Médecins de *Naples* ont faites, par le moyen d'*Eau à la glace.* J'ai eu moi-même des relations bien atteſtées, par des perſonnes très-circonſpectes & fort intelligentes, Médecins & autres, qui portoient que l'uſage de cette Eau, avoit réuſſi merveilleuſement dans preſque tous les cas, accompagnés d'un poux fort vif; & dans quelques-uns particuliérement, en prenant d'heure en heure, ou de demie heure en demie heure, une chopine ou un demi-ſeptier de cette Eau froide ou chaude, ſelon la ſaiſon.

On animoit quelquefois cette Eau avec de l'*Eſprit de Nitre*, ou

de la *Gelée de Groseilles*, quand elle n'étoit pas assez active, & l'on en continuoit l'usage quelquefois jusqu'à trente-cinq jours de suite, sans prendre aucune autre nourriture, même dans une *fiévre nerveuse*, & dans un commencement de *Phtisie :* moyennant quoi les malades ne ressentoient plus aucunes douleurs de fiévre ni de nerfs ; & se mettant ensuite au lait d'Anesse, & à l'usage de soupes légéres, en revenant petit-à-petit à leur régime ordinaire, leur santé se rétablissoit entiérement, & sans aucune rechute. On m'a envoyé un grand nombre d'autres *mémoires*, sur les cures surprenantes, opérées avec cette Eau, dans des cas fort différens de la même nature, & même dans quelques maladies chroniques, accompagnées d'un poux fort vif : mais j'ai choisi ce que j'en viens de

rapporter comme un modéle général.

Il faut pourtant avouer, que je ne crois pas cette méthode bien pratiquable dans notre climat, qui est beaucoup plus froid; mais je suis très-certain, que le corps animal, n'étant rien autre chose qu'un assemblage ou un édifice de canaux, ne peut être plus promptement nétoyé ni débarrassé, qu'en y faisant passer les liquides les plus ténus, les plus fluides & les plus humectans, & que c'est le seul moyen d'entretenir ces canaux ouverts ou libres, s'ils ne sont pas chargés ou obstrués d'alimens trop grossiers; car, dans les *cas aigus*, il n'y a que très-peu ou même point du tout de digestion; & c'est alors qu'il régne dans les *glandes* ou dans les capillaires, l'*obstruction* la plus universelle.

Car les Médecins ont beau diſputer ſur la cauſe des fiévres, je crois qu'il n'y en a abſolument que deux, ſçavoir, un ſang ou des humeurs âcres, ardentes, viſqueuſes; & une *obſtruction* (a) univerſelle des *vaiſſeaux lymphatiques*, des *capillaires* ou des *glandes*, cauſée par ces humeurs viciées, qui viennent à tomber ſur des organes ou des viſcéres particuliers; & par conſéquent, il n'y a point de moyen plus propre de remédier à ces dérangemens, que des *évacuations* de toute eſpéce, telles qu'on les jugera convenables, & un grand uſage de délayans pris dans les fluides les plus légers, les plus rafraîchiſſans & les plus pénétrans, auxquels on peut joindre des remédes, qui ayent la propriété de broyer & d'atté-

(a) M. C. Voyez Cheyne, *De Febribus.*

nuer : toutes les autres méthodes me paroiſſent abſurdes & frivoles.

Mais l'application de ces méthodes générales aux cas & aux malades particuliers, dépend totalement de l'intelligence & de l'expérience du Médecin : car les climats, les ſaiſons, & la différente nature de l'air, ont une très-grande influence dans les maladies aiguës, & il n'eſt pas poſſible que la même méthode préciſément, ſoit univerſelle pour tous les Pays & pour tous les tempéramens ; cependant, dans les maladies aiguës, il faut faire attention aux plus légéres circonſtances.

CHAPITRE IV.

Du Sang.

I.

LE Sang eſt la ſource & la cauſe occaſionelle de la vie animale. La *vie des animaux réſide dans leur ſang*, dit *Moyſe*; & je crois que la plus ſaine Philoſophie naturelle le dit auſſi. La ſanté ſe régle ſur la qualité du ſang; elle eſt bonne, mauvaiſe ou incertaine, ſelon les différens états de ce fluide. Quand je trouve le ſang ſemblable à du ſang d'agneau, c'eſt-à-dire, quand la ſéroſité eſt environ la moitié ou le quart de toute la maſſe, qu'il eſt preſque lympide, ou d'un jaune pâle, ni trop ſalé, ni trop doux, que ſa partie caillée eſt vermeille,

ſans

ſans aucune gelée ni coanne ſur ſa ſurface, & cédant facilement au couteau ou à tout autre inſtrument, qui le diviſe, je conclus que le malade n'eſt pas dans un danger immédiat, quelque ſoit ſa maladie, & les ſymptomes qui l'accompagnent.

Ce n'eſt pas qu'une telle perſonne, ne puiſſe avoir quelquefois des ſymptomes fâcheux, cauſés par des maux locaux, comme d'un eſtomac trop chargé ou relâché, de ſolides affoiblis, de *glandes méſéraïques* obſtruées, ou du ſang & des humeurs, qui ne ſont pas encore aſſez parfaitement adoucies & atténuées dans les *vaiſſeaux capillaires*, où elles forment des obſtructions, de quelques amas contre nature, ou de quelques cauſes Epidémiques & accidentelles : mais quand le ſang a préciſément les qualités, que je

viens d'expoſer, je ſuis ſûr que le malade n'eſt pas dans un danger imminent, & qu'en appliquant alors des remédes convenables, il peut reprendre le deſſus & recouvrer ſa ſanté, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé.

I I.

Le ſang, au microſcope, paroît ſemblable à de l'eau, où nagent de petits globules charnus & molaſſes. Selon des expériences de Monſieur Jurin (a), qui paroiſſent fort éxactes, ces globules forment environ les trois quarts de toute la maſſe du ſang; & leur diamé-

(a) M. C. Voyez les Tranſactions Philoſophiques, Lewenhoech, Boerhaave, *Methodus medendi & de viribus medicamentorum:* Guillelmini, *de conſtitutione ſanguinis*, Marini *de naturâ ſanguinis*; Gorter, *de ſecretionibus*.

tre contient environ la cent-vingt-quatriéme partie du Diamétre d'un cheveu ordinaire. Par une Analyſe chimique, il trouva dans la *ſéroſité* une grande quantité de *phlegme* ou d'eau pure, & très-peu de ſel, d'huile & de terre, au contraire beaucoup moins de phlegme dans la partie caillée, & beaucoup plus de ſel, d'huile & de terre.

Mais je n'ai guéres de foi aux *principes*, que la chimie tire des corps naturels, en leur faiſant ſubir les tortures du feu; au moins pour l'uſage de la Médecine; car l'*Analyſe* altére totalement la tiſſure, la figure, & les propriétés des particules intégrantes des corps naturels : la pratique & l'obſervation m'ayant appris conſtamment, que les remédes Chimiques de quelque efficacité dans la cure des maladies chroniques,

n'étoient jamais auſſi bons que les corps naturels ſans aucune Analyſe, ou que leurs particules intégrantes, ſimplement diſſoutes dans l'eau, à la maniére ordinaire; ſans parler du dommage, que ces remédes Chimiques cauſent aux petits vaiſſeaux, ſi l'on en continue l'uſage pendant long-temps, ou que l'on en prenne de grandes doſes.

III.

Il me ſemble que l'impureté, l'acrimonie, & l'épaiſſiſſement du ſang, viennent principalement des liqueurs fortes fermentées, dans leſquelles l'huile, l'eſprit & le ſel, mis en liberté par la digeſtion, ſont alors ſur-abondans. La nature nous a créé des alimens animaux & végétaux, mais elle ne nous a point fait de liqueurs fermentées,

il faut les regarder comme la production de l'art infernal.

J'ai obſervé dans certaines cures, que par de petites ſaignées ſouvent répétées, par des potions aqueuſes, par une diéte rigide, & par l'uſage des remédes qui agiſſent doucement par leur maſſe, j'ai obſervé, dis-je, que la coanne du ſang devenoit moins épaiſſe; ſa couleur plus vive & plus blanche; la *ſéroſité* plus tranſparente & plus douce, les ſymptomes de la maladie moins fâcheux & moins fréquens, & cela par des degrés fort ſenſibles: mais l'on ne peut pas douter, que ces ſymptomes ne ſe produiſent dans le même ordre, & n'augmentent par les mêmes degrés, qu'ils diſparoiſſent, quoique dans un ſens oppoſé, & par des cauſes & des méthodes, diamétralement oppoſées à celles qui les détruiſent. Les liqueurs fortes

fermentées contractent & lient ensemble les globules du ſang, elles les rempliſſent de leurs huiles & de leurs eſprits ; de ſorte que devenus plus légers, ils nagent à la ſurface du ſang. Ce n'eſt pas là le ſeul mauvais effet des liqueurs fortes fermentées. La ſéroſité ſaoulée de leurs ſels, irrite & agace les ſolides, les affoiblit, & en détruit la cohéſion & l'élaſticité ; de façon qu'ils n'ont plus la force de pétrir, de mêler, & d'aſſimiler les principes, qui compoſent le ſang, ni d'en perpétuer, par conſéquent, la circulation, ni lui aſſurer l'état qui lui convient. De là viennent les obſtructions, les maladies & la mort.

IV.

Tout ce que le Médecin a à faire, au moins dans les maladies chroniques, eſt de rendre le ſang, & par conſéquent les humeurs qui en ſont ſéparées, ſuffiſamment fluides, douces & balſamiques; il n'y a que ce moyen, qui puiſſe procurer au malade une ſanté parfaite & durable.

Pluſieurs perſonnes viennent au monde, avec un ſang vicié & coanneux, qui leur a été tranſmis tel par la mauvaiſe conſtitution de leurs parens. Ce que j'ai remarqué très-ſenſiblement, & non ſans beaucoup de ſurpriſe, dans quelques enfans de l'âge le plus tendre; ſans qu'ils euſſent pris le moindre froid, auquel on a coutume d'attribuer cet accident; mais en remontant à la cauſe, j'ai trouvé conſtamment que leurs

parens étoient mal ſains, quand ils les avoient mis au monde, ou qu'ils étoient morts de bonne heure de maladies chroniques, ou que ces enfans étoient nés de parens âgés, & par conſéquent dans un temps, où leur ſang commençoit à devenir trop viſqueux & trop tenace.

Il eſt vrai qu'un grand rhume peut cauſer une viſcoſité aiguë & paſſagére, que l'on guérira aſſez promptement avec des remédes adouciſſans & diaphorétiques; mais la vraie ténacité, chronique & permanente, du ſang & des humeurs, ne peut provenir que des ſels, des eſprits & des huiles de liqueurs fermentées, qui compriment & qui briſent les globules du ſang. Si cela n'a pas été porté au point de tuer actuellement l'animalcule ſéminal, renfermé dans le corps des parens, leur ſang a

pu

pu en acquérir au moins une viſcoſité aſſez conſidérable, pour produire dans leurs enfans des convulſions, ou d'autres maladies mortelles, ou quelques maladies aiguës ou chroniques, quand ils auront atteint un âge plus avancé; ſur-tout, lorſqu'étant parvenus à leur accroiſſement plein & entier, leurs ſolides ſeront totalement développés, & fixés au dernier degré de leur extenſion; ce qui peut arriver en différens temps, mais principalement vers l'âge de trente-cinq ans, ou vers le milieu de la longueur ordinaire de la vie.

Car, quoiqu'un homme ait contracté de ſes parens un ſang vicié ou corrompu, cependant lorſque les ſolides & les vaiſſeaux ſe développent & s'étendent, il peut arriver que cette impureté ne ſe manifeſtera, même dans les

ſaignées, que vers le temps dont nous venons de parler; à cauſe que les fibres & les tuniques des vaiſſeaux étant alors dans un état d'extenſion & d'obéiſſance, les globules ne ſont pas aſſez comprimés pour être détruits & défigurés; ce qui eſt pourtant néceſſaire à la production de cette viſcoſité, qui rend le ſang coanneux & tenace. Ces globules peuvent bien être rapprochés; mais il n'y a pas entr'eux un contact immédiat; & je n'ai jamais vû de maladie chronique enracinée & bien obſtinée, au moins à la prendre dans ſon dernier degré, ſans un ſang coanneux ou tenace; je ne le crois pas même poſſible.

V.

Les éxemples que M. *Lower* apporte d'une humeur aſſez ſem-

blable à du bouillon, qui s'écoula du nés, après une longue hémorragie, & celles d'un ſang tout-à-fait blanc, dont parle M. *Béal*, & autres cas ſemblables, ne ſont occaſionnés que par l'extrême viſcoſité de la partie grumeleuſe du ſang, qui empêche l'aſſimilation du nouveau chile avec l'ancienne maſſe, & les tient par conſéquent ſéparés, de même que l'eau & l'huile; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans les *Hydropiſies* confirmées, dans les *Diabétes* & les *Jauniſſes*. En tirant du ſang, à l'occaſion de quelques *ſymptomes* menaçans dans cette derniére maladie, j'ai obſervé que la partie caillée étoit couverte à la ſurface, d'une eſpéce de cole jaune, & que la *ſéroſité* reſſembloit à une teinture louche de *Safran*.

Dans de pareilles cachéxies;

les évacuations ſeules, de quelqu'eſpéce qu'elles ſoient, ne ſuffiſent pas pour opérer une vraye cure. Les *Cathartiques*, les *Diurétiques*, les *Diaphorétiques* ou les *Emétiques* ne procurant que des ſoulagemens purement paſſagers; dont les plus grands & les plus durables ſont cauſés par les *Emétiques*, il n'y a que l'uſage d'un *déſobſtruant* très-ténu, très-doux, très-rafraîchiſſant, & qui a la propriété de s'unir très-promptement avec l'ancienne maſſe viſqueuſe, joint aux remédes qui agiſſent doucement par leur maſſe, & qui ont la vertu de broyer & d'atténuer, comme le *Cinnabre naturel & artificiel*, *l'Antimoine Diaphorétique*, les *Cloportes*, la *Coquille d'œuf* préparée, ou les *yeux d'Ecreviſſe* & autres ſemblables, il n'y a, dis-je, que de pareils remédes, continués pendant long-

temps, avec un régime convenable, qui puiſſent extirper une cachéxie ſi violente.

V I.

La couleur écarlatte du ſang lui vient, ſans doute, de l'air & de ſon Nitre renfermés dans les Poumons. Il y a des propriétés dans l'air, que toute la Philoſophie moderne n'a pû encore expliquer, ou que l'on n'a pû découvrir par les expériences les plus ingénieuſement imaginées. Entre ces propriétés, celles de fortifier & de mettre en action, d'animer ou d'aviver la lumiére & le feu, & celle de donner la couleur écarlatte au ſang, dans les Poumons, en ſont deux des plus conſidérables & des plus inconteſtables.

J'ai conſtamment obſervé que

ceux qui avoient des Poumons foibles, mauvais ou trop délicats, ceux qui étoient très-ſujets aux toux, aux rhumes, à l'athſme, avoient auſſi toujours un mauvais ſang ; & il n'eſt pas poſſible que cela ſoit autrement. Le ſang *vénal* eſt d'un *rouge* ſenſiblement plus pâle & plus foible que le ſang *artériel* ; & de forts *Poumons*, avec un bon air, contribuent beaucoup à atténuer le ſang, à le perfectionner, & à lui donner une couleur écarlatte (a).

L'air contenu dans les *véſicules*, qui s'élévent preſque perpendiculairement ſur les *bronches* de cette machine pneumatique, lorſqu'elles ſont enflées pleinement, l'air, dis-je, contenu dans ces véſicules, laiſſe paſſer librement le ſang par les Poumons, & moyennant leurs

(a) Voyez Lewenhoech.

véſicules *élaſtiques* , enflées ou toutes pleines d'air élaſtique, ils ſéparent les globules comprimés du ſang vénal; & en vertu de ſon nitre, ils rompent leur union trop intime, ils ſe briſent en leurs moindres globules élémentaires, & parviennent ainſi à ce dégré de petiteſſe, néceſſaire à réflechir les ſeuls rayons rouges, ou à produire la couleur écarlatte (a).

VII.

La chaleur du ſang vient certainement de la viteſſe de ſa circulation, & de la friction réciproque des globules l'un contre l'autre, & contre les parois des vaiſ-

(a) M. C. Liſez la vingt-quatriéme Propoſition de l'économie animale de M. Brian Robinſon; elle contient beaucoup d'expériences qui éclairciſſent cette opinion.

ſeaux, où ils circulent. Cette chaleur ſera à un degré plus ou moins grand, ſelon que le ſang abondera plus ou moins en ſels pénétrans, en huiles chaudes, ou en particules actives & picotantes. Mais il y a un milieu, établi par l'Auteur de la nature, entre un ſang trop émouſſé & trop foible, & un ſang trop pénétrant & trop actif. Ce degré mitoyen eſt déterminé par la proportion, qui doit régner entre l'action des fluides & la force ou l'élaſticité des ſolides, en quoi conſiſte la plus parfaite ſanté. Quand le ſang eſt *au-deſſus* ou *au-deſſous* de cet état de médiocrité, il n'eſt plus d'une nature louable; quoique pour vivre long-temps, il eſt plus avantageux qu'il ſoit *au-deſſous*; mais qu'il ſoit *au-deſſus*, pour avoir une plus grande force.

L'étude d'un Philoſophe ou d'un Médecin, par rapport au corps,

consiste à entretenir cette juste équilibration, entre le sang ou les humeurs & les solides ; car c'est uniquement par les humeurs que les solides se réparent & s'accroissent, & les remédes n'agissent guéres que sur les fluides. Il peut arriver que les solides, en conséquence de leur nature maligne se déchirent, se pourrissent, ou se relâchent ; mais ils ne peuvent presque jamais parvenir à une plus haute perfection, à une constitution plus bénigne ou à une élasticité plus forte, qu'ils n'ont reçu de la nature, même dans les cas où la diéte a corrigé tout le vice des humeurs. #

Ainsi, tout ce que l'on peut faire, à leur égard, se réduit à empêcher qu'ils ne soient viciés & à leur rendre leur propre ton originel. Ce qui ne peut même avoir lieu que par le moyen d'hu-

cela paroît être contredit par l'exemple de l'action du fer dans la chlorose.

meurs louables. Si l'on pouvoit donc imaginer quelqu'expérience, pour déterminer avec certitude le degré de la fermeté, de la force & de l'élasticité originelles des solides, il seroit facile de trouver un régime, qui détremperoit ou qui atténueroit les humeurs, au point de les mettre en équilibre avec eux, ou, tout au moins, à un degré fort approchant; & ce seroit là le vrai *Panacée* ou la vraye Médecine universelle.

CHAPITRE V.

Du Mercure, de sa nature, de ses qualités sensibles & de ses effets.

VIII.

LE *Mercure* judicieusement administré, me paroît être le seul vrai *Panacée*, & l'*Antidote* universel, cherché par le *Sage*, & si vanté par les *Enthousiastes Pyrotechniques*. Il me semble que l'Auteur de la nature a mis, pour ainsi dire, le sçeau de sa main sur ce fluide, & qu'il l'a désigné pour la *guérison*, ou, tout au moins, pour le *soulagement* des créatures intelligentes, que des maladies héréditaires ont rendues misérables, ou qui le sont devenues en se livrant trop à leurs appétits naturels, soit par ignorance, soit par

foiblesse, soit par mauvais éxemple, ou par une complaisance mal placée, soit enfin par l'usage immodéré d'alimens de trop haut goût & de liqueurs spiritueuses.

Je ne raisonnerai point ici sur les qualités trop subtiles & trop rafinées du *Mercure*. Elles peuvent servir de matiére aux discussions des Philosophes, mais elles ne seroient d'aucun usage dans la pratique de la Médecine. Nos sensations & nos sens étant trop obtus, pour recevoir quelque impression de la part de molécules *indivisibles*, ou réduites à une *petitesse élémentaire*. Je m'en tiendrai à des propriétés manifestes, & incontestables, telles que 1°. sa pesanteur (a), qui est, au

(a). M. C. La gravité des sphéres qu'on divise, diminue en raison triplée de la diminution de leur diamétre, au lieu que leurs surfaces ne diminuent qu'en

moins, quatorze fois plus consi-

raiſon doublée de la diminution de leur diamétre; donc le Mercure à chaque diviſion devient ſpécifiquement plus léger; puiſque, après chaque diviſion, il contient moins de matiére proportionnellement ſous une ſurface porportionnellement plus grande; puiſque donc le Mercure eſt le plus diviſible des corps que nous connoiſſons, le plus facile à diviſer, & qu'il conſerve conſtamment la figure ſphérique dans toutes ſes diviſions; il n'eſt pas du tout ſurprenant, 1°. qu'il puiſſe atteindre un degré de légéreté, que les autres corps n'atteignent pas; 2°. qu'il s'évapore, & qu'il puiſſe nager dans l'eau; 3°. que le feu, le frottement, la chaleur lui donnent ce degré de légéreté qu'on y connoît; 4°. qu'il ſe diviſe infiniment dans le corps humain, où la chaleur, le battement des artéres, les vibrations des fibres, les contractions des muſcles, & la rencontre des obliquités & des diviſions des vaiſſeaux, agiſſent à la fois ſur lui; & par conſéquent qu'il y devienne ſpécifiquement plus léger que le ſang.

dérable que celle de l'eau. C'eſt ce qui cauſe l'activité & la force qu'a ce fluide, de s'ouvrir des paſſages dans tous les petits tuyaux du corps, où la réſiſtance eſt moindre que ſa force, ou bien dans les endroits où il devroit y avoir des ouvertures naturelles.

2°. La rondeur de ſes parties, qui ſe trouve vraiſemblablement dans la derniére & la plus petite de ſes particules. Car, en le comprimant ſur un verre poli, on remarque qu'il retient toujours ſa rondeur, juſqu'à la plus inviſible de ſes molécules. Et même, plus les particules ſont petites, plus eſt parfaite leur rondeur; de ſorte qu'en pouſſant la diviſion juſqu'à leur dernier degré de petiteſſe, il faut qu'elles ſoient alors de vraies ſphéres; ainſi qu'elles le paroiſſent à de bons Microſcopes.

3°. Le poli extrême, & par

conséquent la grande mollesse de ses particules sur des substances animales & sensibles, n'ayant aucunes pointes ou aspérités, qui puissent déchirer les fibres & les tuyaux animaux, qu'elles ne touchent, pour ainsi dire, qu'en un seul point, à cause de leur sphéricité si parfaite. Cela est évident par la grande vertu qu'a ce fluide de réfléchir les rayons de lumiére; les globules les plus petits étant autant de miroirs parfaits.

4°. Sa grande facilité de céder à la moindre impulsion, en conséquence de l'extrême petitesse de ses parties; car, dès qu'on vient à le presser entre des verres bien unis & très-polis, il se répand tout-à-coup en un nombre innombrable de petits globules d'une rondeur parfaite, imperceptibles même aux meilleurs Microscopes. De sorte que l'ac-

tion, ou la chaleur la plus légére le met en mouvement; ainsi que le démontre d'une maniére bien sensible son ascension dans les tuyaux de verre ou dans un alembic. Il n'y monte pas, à la vérité, aussi promptement que l'eau ou l'air; ce seroit supposer qu'il agit contre la loi universelle de la pesanteur; mais, à raison de la petitesse excessive de ses molécules, & par conséquent de son plus grand degré d'attraction, son ascension est plus prompte que celle de tout autre fluide, à proportion de sa densité & de sa pesanteur.

5°. Son degré d'attraction & d'adhésion, plus considérable à l'égard de certains corps, tels que l'or & les sels de toute espéce, qu'à l'égard des autres. Ce qui vient probablement de la petitesse de leurs pores, qui ne peuvent admettre ou retenir dans leur sein

que des particules aussi ténues que le sont vraisemblablement celles du *Mercure*.

Voila des propriétés bien sensibles, bien connues, & comme tout le monde en convient, bien particuliéres au *Mercure*, par le moyen desquelles, sans se jetter dans des subtilités trop recherchées, on peut expliquer d'une maniére très-simple & fort intelligible, les grands & salutaires effets de ce fluide sur les corps animaux ; car il faut avouer que ces effets salubres sont très-grands & très-nombreux.

IX.

Le grand art de rendre le *Mercure* le plus utile, le plus salubre & le plus avantageux qu'il est possible, dans les différens cas, où l'on en propose l'usage, consiste

1°. (a) à le diviser en particules, les plus petites qu'il soit possible, & de l'unir ensuite à quelqu'autre véhicule, qui puisse tenir ses molécu-

(a) M. C. Voila une des raisons principales pour lesquelles on l'unit avec le saindoux, le beure de cacao, le miel, la thérébentine, le baume de Canada, ou autre de cette espéce. Une autre raison est pour le mieux introduire dans le corps, soit par la peau, soit par la bouche. Il ne s'ensuit pas de-là qu'on ne puisse pas l'introduire, sans ce mêlange, ni que le *Mercure* ne feroit pas son effet à la longue sans aucun mêlange, sur-tout si on le prenoit par la bouche. Le Docteur Dover l'a donné crud sans aucun mêlange, à la dose de trois ou quatre onces par jour pendant quelque temps & avec succès; & je l'ai vû produire une salivation considérable, donné de cette façon; quoique le malade en rendît considérablement par les selles. Il y a un Médecin en Italie, qui le mele avec du beure. Il l'appelle son *Manteca*, & en fait manger pour prévenir l'Apopléxie. Je ne crois pas qu'il entre par les pores de la peau

les séparées, & à une distance, l'une de l'autre, telle qu'elles n'ayent pas la facilité de se réunir, pour former des globules ou des amas d'un plus grand volume ; afin qu'au moyen de la ténuité de ses parties, il puisse s'introduire plus aisément dans les plus petites fibres & les tuyaux capillaires, par la force & le torrent de la circulation ; & y rendre, par conséquent, les passages libres, en dissolvant la matiere qui les obstrue, & les poussant ensuite hors du

autre chose que les globules de *Mercure* contenu dans l'onguent mercuriel ; & il me paroît qu'il n'a pas besoin de ces alliages pour le faire entrer dans les vaisseaux capillaires & autres plus petits. La chaleur & toutes les causes, que j'ai rapportées dans la Note supérieure, suffisent abondamment pour produire cet effet.

corps, par le canal des inteſtins, ou par les canaux *émonctoires*, *urinaires*, ou par ceux de la tranſpiration.

Ce ſont ces qualités qui font l'excellence propre & particuliére du *Mercure*, au-deſſus de tous les autres remédes. Quand on donne le *Mercure* tout crud & en ſubſtance, ou ſimplement après qu'il a reçu quelques préparations, ſans avoir ſubi aucunes élaborations chimiques, l'expérience journaliére fait voir, que quelques-unes de ſes particules les plus petites, en vertu de leur mobilité, de leur attraction réciproque, & de leur prompte aſcenſion, pénétrent tout le corps, non-ſeulement dans le cours de la circulation, mais en paſſant encore à travers les parois des tuyaux mêmes, & en ſe faiſant des paſſages par les *membranes*

& les ſubſtances *parenchymateu-ſes.*

Cet effet eſt ſi ſenſible, qu'on apperçoit quelquefois le *Mercure* en ſubſtance ſur la ſurface de la peau, par où il tranſpire (a). Mais alors, il n'opére pas auſſi vîte dans ſon état de crudité, que dans

(a) M. C. Il eſt certain que le *Mercure* ſort en ſubſtance avec toutes les excré-tions. J'en ai ſouvent trouvé dans la ſalive des malades, qui paſſent par les remédes; & très-ſouvent en gros globules au fond des pots de chambre, dans leſquels ils urinoient. Le *Mercure* circule avec le ſang & la lymphe; pourquoi donc ne s'en échaperoit-il pas des particules auſſi bien que de la lymphe? Dans la Méthode de la ſalivation, on n'eſt pas maître d'en donner beaucoup, & la meilleur partie de ce que l'on donne, ſe perd par les tuyaux ſalivaires. Voila pourquoi la Méthode de la ſalivation, ne me paroît pas ſuffiſante, comme il me ſemble qu'on l'a démontré dans la Théſe,

quelques-unes de ſes prépara-tions, où il eſt extraordinaire-ment diviſé, & où ſes molécules ſont tenues à quelque diſtance l'une de l'autre, afin d'entrer ſéparément dans les petits tuyaux où elles peuvent rouler.

2°. Une autre précaution, qu'il faut avoir pour rendre le *Mercure* très efficace, c'eſt que la matiére qui lui ſert d'enveloppe, ſoit de ſon côté auſſi convenable & auſſi

An Ptyaliſmus frictionibus Mercurialibus provocatus, perfectæ luis venereæ ſanationi adverſetur? Si à l'inſuffiſance de cette Méthode, on joint les incommodités, les douleurs, les ſouffrances extrêmes, les accidens cruels & le danger, qui l'accompagnent, je ne crois pas qu'une perſonne bien aviſée, voulut jamais la ſubir; ſur-tout ſi on ſçavoit que tous ces tourmens ne ſont pas abſolument néceſſaires, & que l'on guérit très réellement ſans la moindre douleur.

adaptée qu'il eſt poſſible, à la fin que l'on ſe propoſe dans l'uſage de ce fluide, ou bien, on aura ſoin de mêler les particules du *Mercure* avec quelque ſubſtance végétale ou minérale, que l'on ſçaura par expérience, être un bon ſpécifique pour la maladie qu'il s'agit de guérir : mais ceci deviendra plus palpable, en parcourant quelques-unes des préparations les plus communes du Mercure (a).

(a) M. C. Depuis que le mal Vénérien eſt connu en Europe ſous ce nom, on a inventé mille différentes préparations de Mercure pour le guérir. Mais l'expérience fait voir qu'on les a toutes quittées pour s'en tenir à l'onguent mercuriel. Il y a apparence que Monſieur Cheyne n'a pas eu occaſion de faire un grand uſage de ce reméde; ou s'il l'a quelques fois ordonné, il en a laiſſé la manipulation & l'adminiſtration à quelques-uns ſous lui, autrement il auroit ſçû que le Mercure crud, donné par friction même aux

1°. Il n'y a preſque point de corps ou preſqu'aucune matiére, avec laquelle le *Mercure* ne puiſſe s'incorporer, à force d'art & d'élaborations. On peut l'unir intimement avec les ſels, par le moyen des feux chimiques, comme dans le *Sublimé*, le *Précipité*, le *Calomelanos* (a) & autres préparations ſemblables. Mais, comme les ſels ainſi diviſés ſont extrêmement actifs & pénétrans, & qu'ainſi ils produiſent néceſſairement des douleurs fort aiguës & des évacuations de toute eſpéce, je les crois

jambes, paſſe par les pores de toute l'habitude, & s'attache aux bagues ſur les doigts, aux cannes & montres que manient les malades, & à l'argent qui eſt dans leur poche.

(a) M. C. Le *Calomelanos* eſt fort en uſage en Angleterre, comme le *Mercure doux* l'eſt à Paris, & dans les mêmes cas. Tous les Précipités, & les Panacées mercuriels ſont de cette eſpéce.

crois extrêmement dangereux dans les conſtitutions délicates, & lorſque les inteſtins ſont tendres ; particuliérement, ſi l'on en doit continuer l'uſage pendant long-temps, ils peuvent altérer tout le tempérament, & être cauſe d'une maladie fort grande & très-opiniâtre : toutes les préparations de cette eſpéce, je les appelle des *Mercuriels cum ſtimulo*.

2°. Si on veut ordonner le Mercure comme altérant, on peut très-utilement l'amalgamer avec le *Soufre*, *l'Antimoine*, le *Sucre candi*, la *Térébenthine*, *les yeux d'Ecreviſſes* & autres ſemblables ; ſurtout avec des corps, qui ne ſoient point mal-faiſans, avec des remédes doux, qui ne cauſent point de trop promptes ni de trop grandes évacuations ; & qui ſont par conſéquent plus propres à des inteſtins

tendres & à des constitutions foibles.

A la vérité le soufre qui se trouve dans l'*Æthiops* minéral, purge & occasionne des tranchées; mais il est aisé de prévenir cet inconvénient, en y joignant des quantités égales d'*yeux d'Ecrevisses*, de *Safran de Mars*, ou de *Poudres testacées* convenables, lesquelles, par leur qualité absorbante, en font un reméde admirable, très-facile & très-innocent. Je le crois même au-dessus de tous les autres, si on le continue pendant long-temps; ainsi que j'en ai fait souvent l'expérience, à ma grande satisfaction.

Le *Cinnabre natif*, sur-tout quand il est récent, de même que le *Cinnabre artificiel*, est un reméde innocent & très-facile à prendre; on en peut dire autant

de celui qu'on fait de *Mercure* & de *Sucre*, mais il en faut continuer l'uſage pendant long-temps, pour qu'il produiſe quelque bon effet ſenſible, à cauſe qu'il eſt aſſez foible. Il eſt certain que de toutes les préparations, celle-ci eſt la plus propre, la plus innocente & la meilleure pour les tempéramens très-délicats ; parce que les conſtitutions tendres ſont les plus aiſées à s'altérer. Le Mercure alkaliſé, à cauſe de la forte friction néceſſaire à unir le *Mercure* avec les *yeux d'Ecreviſſes*, eſt de toutes les préparations, celle dans laquelle ce fluide eſt diviſé en particules les plus ténues ; & les *yeux d'Ecreviſſes*, par leur poroſité naturelle, lui offrent des cellules préparées, pour en loger les molécules & les tenir ſéparées ; ce qui rend, ſelon moi, cette préparation la plus active & la plus ſûre,

que l'on ait découverte jusqu'à présent : mais, semblable au *Calomelanos*, en conséquence de la division, & de la petitesse infinie de ses particules, elle est fort sujette à produire la salivation, si l'on en donne une certaine quantité, sans l'entremêler de purgatifs.

Il faut avouer que toutes les préparations de *Mercure*, dont on a fait usage jusqu'ici, excepté celle du *Cinnabre*, produisent le même effet, plus ou moins ; c'est pourquoi on ne doit en donner aucune, sans une extrême attention : mais il me semble que le moyen le plus efficace, d'administrer le *Mercure* dans une maladie, que l'on a à traiter, c'est de l'unir, en le frotant, le broyant, le pilant, ou par le moyen du feu, c'est, dis-je, de le joindre & de l'associer à cette espéce de reméde, qui a été trouvé le plus effi-

cace dans la maladie proposée : ainsi, par éxemple, dans le *Scorbut*, la *Goute*, les *Erésipelles*, & dans les maladies de la peau, on trouvera que le reméde le plus efficace sera le *Vif-argent* simple ou pur, l'*Æthiops*, ou le *Mercure alkalisé* bien incorporé avec de *la Gomme de Gayac* & un peu d'*Aloës* : dans les maux hystériques, ces mêmes espéces de *Mercure*, avec les *Pilules gommeuses* & l'*Aloës*, ou l'Extrait de *Quinquina*, ou de *Valériane sauvage* avec les Cloportes ; ces préparations, dis-je, produisent d'admirables effets dans de pareils cas.

L'*Æthiops* avec de l'*Acier* est excellent pour les obstructions des régles. Dans les *Fiévres intermittentes*, il faut se servir de *Mercure*, mêlé avec du *Quinquina* & de l'*Acier*, ou en substances, dans un électuaire ; ou en Pilules, comme

avec de l'Extrait de *Quinquina* & de *Sel d'acier*. Dans une inflammation d'yeux, l'*Æthiops* avec les Cloportes & l'*Electuaire lénitif*, ou l'*Electuarium diacassiæ cum mannâ*, avec le *lait de Soufre*, produira de bons effets. Le même reméde eſt admirable dans les hémorroïdes, ou dans les inflammations & tumeurs hémorroïdales. Dans les *Eréſipelles* & tout autre inflammation, dans les dérangemens de l'eſtomac & des inteſtins, on pourra ſe ſervir d'*Æthiops* ou du *Mercure alkaliſé*, avec de la *Rhubarbe* en pilules, ou dans un *Electuaire*. Dans un *Rhumatiſme*, on prendra de grandes doſes d'*Æthiops* ou de *Mercure alkaliſé*, avec de la *Gomme de Gayac*. Dans la *Sciatique*, il faut de l'*Æthiops* ou du *Mercure alkaliſé*, avec de la *Térébenthine* cuite. Dans la *Jauniſſe*, c'eſt de l'*Æthiops*

ou du *Mercure alkalisé*, avec du *Savon de Venise*, ou de celui des *Philosophes*, & avec de la *Chaux*, ou des *Coquilles d'œuf* calcinées. Dans un *Anasarque*, ou même dans un commencement d'*Ascite*, on fera encore usage d'*Æthiops* ou de *Mercure alkalisé*, avec de la *Résine de Jalap* (a); & ainsi dans les autres maladies chroniques.

Tout ce que je veux dire ici, c'est que les préparations de *Mercure* ayant la propriété d'atténuer les humeurs & d'ouvrir les obstructions, d'une maniére beaucoup plus prompte & plus efficace qu'aucun autre moyen connu, il est à propos de le marier avec les

(a) M. C. On peut faire un *Æthiops* du *Mercure*, avec quelque Baume solide, réduit en poudre, qui seroit très-convenable dans les *tubercules pulmonaires* en suppuration; sur-tout s'il y a du *virus* mêlé.

eſpéces de remédes, reconnus, par expérience, pour être les plus propres à la guériſon des maladies, où l'on ſe propoſe de l'adminiſtrer : je n'ai point en vûe d'en donner ici les formules, ni d'en déterminer les enveloppes, cela doit être toujours laiſſé à la prudence du Médecin ordinaire, ſans l'avis duquel on ne doit jamais ſe hazarder à prendre du Mercure de quelle eſpéce qu'il puiſſe être ; ſoit crud, ſoit compoſé : car, quoique ce ſoit un *antidote divin* ; il peut devenir très-pernicieux par un uſage mal entendu ; quand on n'a pas égard, par éxemple, au cas particulier de la maladie, à la conſtitution ou à l'état du malade, de même qu'à la forme du remède.

Mais les remédes, qui agiſſent par leur peſanteur, comme les *préparations mercurielles*, quand on

les administre judicieusement, & dans les circonstances convenables, sont non-seulement les seuls *atténuans* & les seuls *désobstruans* universels ; ce sont encore les moyens les plus simples, les plus naturels & les plus efficaces, de détruire la viscosité & l'acidité des humeurs, & toute autre *cachéxie* saline.

CHAPITRE VI.

Du Lait, de ſa nature & de ſes différentes eſpéces.

X I.

DANS les cas, où les conſtitutions foibles ſont obligées de ſuivre un régime, l'expérience & l'obſervation m'ont appris, à donner toujours la préférence à l'uſage du Lait ; c'eſt-à-dire, aux Laits d'*Aneſſe*, de *Jument*, de *Vache*, de *Chévre*, & de *Femme*, dont les degrés de bonté ſuivent l'ordre, dans lequel je viens de les nommer (a). Le Lait, en fait d'aliment, eſt un milieu entre les jeunes animaux & les purs végé-

(a) M. C. Voyez la matiére médicale de Boerhaave au commencement.

taux : c'eſt un ſang blanc déja tout formé, proportionné à toutes les voyes de la circulation, préparé par les mains de la nature, & déſigné par ſon Auteur pour fortifier, nourrir & guérir les animaux foibles, délicats & malades.

Le Lait d'*Aneſſe* n'a point beſoin de correctif, excepté dans les eſtomacs extrêmement bilieux, & je ne ſçais pas trop, ſi, en y joignant des poudres *teſtacées*, il n'eſt pas plus capable de nuire au malade que de lui faire du bien. S'il purge, ou même s'il ſe caille, il n'y a pas là un grand inconvénient, à moins que le tempérament du malade ne ſoit totalement ruiné, car ce caillé démontre qu'il y a une grande abondance de bile, & que les tuyaux chiliféres ſont dans un état d'inflammation, qui demande des *vomitifs*, des *purgatifs* & des *ra-*

fraîchiſſans, & il n'y a rien qui produiſe ces effets plus bénignement & plus innocemment que le Lait d'*Aneſſe*, dans de certains tempéramens ; l'on peut faire ceſſer ces effets, en très-peu de tems, ou même les empêcher fort aiſément, s'il eſt néceſſaire, avec un peu de la *décoction de fracaſtorius* (a) pris le ſoir, ou avec les Eaux de *Spa*, de *Pyrmont*, de *Briſtol*, ou avec quelque Eau de *Craye* (b), dont on fait ſa boiſſon ordinaire, quand ces ſymptomes ſont trop violens.

Mais afin que le Lait d'Aneſſe ſoit bien utile aux perſonnes d'un tempérament foible & délicat, il faut plutôt le regarder comme un aliment que comme un re-

(a) M. C. *Vid.* Pharmacop. ex tempor. Fuller.

(b) M. C. Ou le decoct. alb. de Sydenh. cum vel ſinè. C. C.

méde, & le prendre ſur ce pied-là. Les perſonnes d'une conſtitution foible, particuliérement lorſqu'elles ſont attaquées de maladies inflammatoires avec des douceurs aiguës, doivent en vivre & en prendre autant qu'elles peuvent en ſupporter. Toutes les perſonnes cacochymes, pulmoniques, maigres, & qui tendent à l'atrophie, doivent s'y mettre ſans aucun délai, & continuer à en prendre deux ou trois fois par jour, juſqu'à ce qu'elles ſoient entiérement rétablies.

Je ne connois rien dans la nature qui procure auſſi vîte de l'embonpoint, que l'uſage du Lait d'Aneſſe continué pendant long-temps; puiſque le chile, qui fait la nourriture, doit être réduit d'abord à la nature & à la conſiſtance de ce Lait, autrement il ne pourroit jamais paſſer avec ai-

ſance dans les vaiſſeaux lactés. Je ne dis rien du Lait de *Jument*, à cauſe qu'il n'eſt pas beaucoup en uſage en Angleterre. Les *Orientaux* en font un très-grand cas.

XII.

Il y en a qui ont une averſion naturelle pour le Lait de *Vache*, il s'aigrit chez les uns, & il les reſſerre trop; & chez d'autres, il purge trop; quelquefois il ſe change tellement en phlegme, qu'on ne peut en prendre ſans des douleurs & des ſouffrances continuelles. C'eſt aſſurément un très-grand dommage, le Lait de *Vache* étant l'antidote le plus ſalutaire, le plus bénin, le plus certain & le plus univerſel dans toutes les maladies chroniques, ſans aucune exception.

Le ſeul moyen de le faire con-

venir aux conſtitutions qui ne s'y trouvent pas diſpoſées, c'eſt de commencer par nétoyer les premiéres voyes, en faiſant uſage de *vomitifs*, ou en prenant, de temps à autre, une pilule d'*Aloës*, en mêlant d'abord le Lait avec de l'eau de *Briſtol*, ou avec quelqu'autre eau douce ou chargée de *Craye*; on en peut faire une eſpéce de gruau avec des ſemences, telles que l'*Orge*, l'*Avoine*, le *Froment*, le *Sagou*, le *Ris* & autres ſemblables, en y mettant quelquefois une cuillerée de Vin blanc: ou bien, on peut s'en ſervir pour faire des biſcuits avec de la farine, ſans levain, ſans ſel, & cuits à un feu fort vif: on doit prendre ſouvent de ces biſcuits; mais peu à la fois; ou bien, on peut mêler une cuillerée d'eau de *pivoine*, compoſée avec une pinte de Lait de Vache, ou plein une cuillére à

Caffé, d'esprit de corne de Cerf, dans une chopine : moyennant quoi on se trouvera bientôt débarrassé des pesanteurs, des vents, des borborygmes, dont il semble que le Lait soit la cause; quoiqu'ils viennent entiérement du mauvais état de l'*estomac* & des *intestins*, que quelque maladie a surchargés de *vents*, de *bile* & de *phlegme*, ayant laissé les puissances *concoctives* très-enflammées ; les glandes des boyaux & du mésentére tuméfiées ; les *vaisseaux lactés* obstrués ; la *transpiration* arrêtée, le sang *visqueux*, & toutes les *fonctions animales* dérangées.

Le Lait est le plus bénin, le plus doux, le plus nourrissant & le plus salutaire de tous les alimens. L'erreur, où l'on est, de croire qu'il produit beaucoup de phlegme, est fondée sur ce que le Lait est le meilleur & le plus efficace de

tous

tous les Balsamiques & de tous les Lohochs ; puisque nous voyons qu'il a été formé par les mains de la nature, pour les plus jeunes animaux, c'est-à-dire, pour les constitutions foibles & délicates ; car toute la différence qu'il y a, entre un animal naturellement foible, délicat ou tendre, & celui qui est devenu tel par maladie, c'est que ce dernier cas est beaucoup plus mauvais que le premier, & par conséquent cet antidote naturel est alors d'une nécessité plus pressante.

Effectivement, de tous ceux qui ont travaillé bien sincérement à vaincre les difficultés qu'ils ont rencontrées dans l'usage du Lait, je n'en ai jamais vû qui ne les ayent enfin surmontées, à leur grande satisfaction ; à moins qu'ils ne fussent dans des cas totalement désespérés. Quand le Lait

cause de l'oppreſſion, on peut prendre avec ſuccès un peu de *Thé verd*, d'eau *d'Orge* tiéde, ou d'eau de *Briſtol*, qui la font ceſſer ordinairement.

La raiſon pour laquelle, dans certaines perſonnes, le Lait eſt d'abord ſi déſagréable, ſi incommode, & qu'il cauſe tant d'oppreſſion, c'eſt que l'eſtomac, ou les inteſtins, ou tous les deux ſont remplis de matiéres bilieuſes, âcres & indigeſtes, qui approchent fort de l'état d'inflammation. Voilà ce qui fait tourner ſubitement le Lait, en un caillé dur comme du fromage, & envoyer trop vîte dans les *vaiſſeaux lactés*, un petit-lait trop clair & trop maigre; car il n'y a que le *petit-lait* doux & blanc, c'eſt-à-dire, que la *ſéroſité* du lait, avec les plus légéres & les plus petites particules du fromage, qui ſervent de nourri-

ture, ou qui puiſſent paſſer dans les embouchures étroites & inviſibles des *lactés*; & c'eſt ce qui fait uniquement la vertu nutritive du Lait d'*Aneſſe*, de *Femme*, de *Jument*, & du petit-Lait de *Chévre*.

Une forte préſure, ou tout autre acide très-actif, eſt capable de faire tourner le Lait en un caillé fort coriace & dur, que l'on ne pourra rendre par haut ni par bas, qu'avec des efforts & des oppreſſions violentes, particuliérement ſi l'on a un eſtomac foible ou bilieux; mais une préſure d'une activité médiocre fera un caillé tendre, qui coulera avec facilité. De ſorte donc que tout l'art, de rendre le Lait propre à un eſtomac quelconque, conſiſte à empêcher qu'il ne ſe tourne en un caillé trop coriace; ce qu'il eſt aiſé de faire par le moyen de quelque *alkali*, du *Sucre*, des *yeux*

d'Ecréviſſes, de la *Craye*, des *Eſprits volatils* & autres ſemblables: à meſure que les *viſcéres* ſe rafraîchiſſent, & que la *bile* diminue, les dérangemens, que le Lait occaſionnoit, diſparoiſſent.

Je ſerois pourtant d'avis que ceux, dont l'eſtomac abonde en bile, & eſt par conſéquent dans un état d'inflammation, vêcuſſent pendant quelque temps de ſemences, de racines tendres & farineuſes, & de végétaux bien apprêtés; ſur-tout ceux qui ont le Foie mauvais, & une ſur-abondance de bile. Car dans les cas de *Pthyſie*, d'*Ecrouelles*, de *Scorbut*, de *Diabétes* & de *Cancers*, le Lait & les ſemences ſont le meilleur antidote qu'il y ait; & il eſt fort rare qu'en pareils cas, il en naiſſe quelqu'inconvénient. J'ai ouï parler d'une expérience, faite ſur deux Cochons, auxquels on donna la

même quantité d'aliment ; l'un fut nourri avec du Lait commun, & l'autre avec du *petit-Lait doux de Vache* ; le dernier devint plus gras, plus blanc, & plus tendre.

Enfin le reméde le plus infaillible, pour vaincre la répugnance ou la difficulté qu'on rencontre dans l'uſage du Lait, c'eſt de macher pendant long-temps, un peu de bon *Quinquina* l'après dîné, & quelque peu de *Rhubarbe* le ſoir, ſans en diſcontinuer l'uſage, au moins juſqu'à ce que l'on ait ſurmonté ces difficultés : le *Quinquina* donne une tenſion & du reſſort aux membranes ou tuniques des tuyaux chiliféres ; la *Rhubarbe* produit non-ſeulement le même effet, elle emporte encore les ſuperfluités, avant qu'elles s'accumulent ou qu'elles deviennent trop âcres.

Le *petit-Lait doux de Vache*, ou

le *petit-Lait fait avec du jus d'Orange*, eſt un très-bon remède dans toute eſpéce de *cacochimie*, dans la diſpoſition au *Scorbut*, dans les vomiſſemens bilieux, dans les fiévres lentes & hectiques; il eſt préférable à la plûpart des ſucs, des décoctions & des tiſanes anti-ſcorbutiques; & ceux qui en voudroient boire, au moins pendant tout l'été, une Pinte, plus ou moins, par jour, la moitié le matin, & la moitié le ſoir, prendroient le meilleur moyen qu'il y a, pour ſe garantir contre les fiévres d'*Automne*, contre les violens *Paroxyſmes*, ou redoublemens de *Goute* dans l'hyver, contre les *humeurs* & les *maladies ſcorbutiques* & *ſcrophuleuſes*, & contre les humeurs *cachectiques*; ſur-tout s'ils font infuſer dans ce petit-Lait, quelque plante particu-

liére, telle que le *coclearia*, le *lierre terreſtre*, le *pas d'âne*, le *Baume*, la *Sauge* ou autre ſemblable ; ou bien s'ils prennent, dans une cuillerée de ce petit-lait, un peu de *lait de ſoufre*, pourvû toutes fois que le petit-lait de lui-même ne ſoit pas trop purgatif.

XIII.

Le lait de *Chèvre*, ou plutôt ſon *petit-lait* nétoye & fortifie merveilleuſement l'eſtomac : je ſuis toujours ſurpris que nos Compatriotes, après avoir entendu parler tant de fois des cures admirables, qui ſe font journellement en *Ecoſſe*, en *Irlande*, & dans le pays de *Galles*, par l'uſage du *petit lait de Chèvre*, joint à un régime, à un air, & à un éxercice convenables, je ſuis ſurpris, dis-

je, que nos Compatriotes ne s'en ſervent pas plus communément dans les *conſomptions* lentes, dans les cas *ſcorbutiques* & *cachectiques*, & dans toutes les maladies, où les humeurs ſont *viſqueuſes* & *inflammatoires*.

Ce lait étoit en grande eſtime chez les anciens Médecins : les *Chèvres* ſe nourriſſant, dans un air pur & ſur les lieux élevés, des plantes les plus tendres, les plus légéres & les plus aromatiques, doivent imprégner leur *petit-lait* de la douceur, de l'eſprit & du baume, que ces plantes contiennent ; & communiquer par conſéquent ces excellentes qualités, à ceux qui en font un grand uſage. C'eſt de-là que lui vient ſa vertu bienfaiſante : il purge doucement, il déſobſtrue, il nétoye, il rafraîchit, & donne du baume au ſang.

Il

Il me paroît que c'eſt un délayant plus naturel & plus bénin que toute autre boiſſon médicamentée, telle qu'elle puiſſe être ; & qu'il eſt un des plus ſouverains antidotes dans les cas *ſcorbutiques*, *bilieux* & *inflammatoires* : mais il eſt fort otdinaire de voir que l'on néglige ou que l'on mépriſe les choſes les plus aiſées, les plus naturelles, les plus ſimples & en même temps les mieux faiſantes & les plus ſalutaires, pour s'attacher avec admiration à des remédes nouveaux & étrangers, fort chers & très-compoſés ; mais le temps & les ſouffrances donneront ſans doute de la ſageſſe & de l'expérience, ſi quelque choſe en peut donner.

XIV.

Je dois dire ici quelque chose du Lait de *Femme*, qui est effectivement le plus naturel & le plus homogêne au corps de l'homme, & que l'on trouve extrêmement bienfaisant dans les cas de consomptions, où les malades sont très-foibles, non-seulement pour les jeunes gens & les personnes fort âgées, d'une constitution foible & délicate, mais encore pour les hommes de moyen âge usés par les maladies.

Il n'est pas douteux que ce Lait ne fût infiniment mieux faisant & plus salubre, si ce n'étoit que les *Nourrices* font usage d'alimens mal choisis, impurs, de trop haut goût; qu'elles sont sujettes à vivre d'une maniére peu

rangée, & qu'on les prend ordinairement parmi les perſonnes de la plus vile condition. Si les Nourrices ne vivoient que de lait de Vache, de ſemences, de racines & de végétaux bien aprêtés, & qu'elles ne buſſent que de l'eau, ou de l'eau panée, ou de l'eau d'orge, ou des liqueurs non-fermentées ; ſi elles avoient l'attention de ſe tenir très-propres, afin d'éviter les mauvaiſes odeurs, qui s'exhalent communément des corps mal ſoignés, leur lait paſſant par des couloirs infiniment plus fins & plus délicats que ceux de tout autre animal, ſeroit un vrai *Nectar* dans les *Atrophies* & dans les cas *Paralytiques* & *nerveux* : mais au contraire, de la maniére dont les choſes ſont établies aujourd'hui on remarque, dans les grandes maiſons,

que les Nourrices ſont les perſonnes les plus capricieuſes, les plus voluptueuſes, les plus hautaines; & comme c'eſt une choſe tout-à-fait palpable & très-évidente, que les alimens & la nourriture influent ſur le corps, les humeurs & les paſſions de l'Enfant; quand on ſe propoſe d'avoir des Enfans bien conſtitués, je crois qu'il leur eſt auſſi néceſſaire d'avoir une *Nourrice* ſaine, propre & ſobre, que d'être nés d'une mére douée de toutes ces bonnes qualités; puiſqu'il eſt certain qu'un Enfant ſe nourrit & s'accroit autant des ſucs & des humeurs de ſa Nourrice, & même pendant plus de temps qu'il n'a été renfermé dans le ſein de ſa Mére: or il eſt démontré par une expérience & une obſervation conſtante, que le *corps*, les

humeurs & les *paſſions* participent des qualités des *matériaux*, dont les Enfans & même les hommes faits ſe nourriſſent : jaimerois mieux réduire mon Enfant à la nourriture innocente & ſaine d'eau de Gruau, de Lait de Vache, & de Semences, que de lui laiſſer prendre le Lait d'une Femme mal propre, dégoutante, luxurieuſe, & gouvernée par des paſſions déréglées, comme le ſont la plûpart des Nourrices.

Fin du Tome I.

H h3

E R R A T A

du premier Tome.

Préface du Traducteur *Pag*. 3. *l*. 16. de la Société, Royale.... ôtez la virgule. *pag*. liij *ligne* 16. ſubſtituer enſuite, *liſez* ſubſtituer. Enſuite.

Page lxxi. *ligne* 14. *ſupprimez* les guillemets depuis on avoue &c. juſqu'à la fin de la page.

Pag. 20. *lig*. 11. Falcultés, *l*. Facultés.

Pag. 42. *l*. 13 .ſchirreuſe, *l*. ſquirreuſes.

Par. 56. note (a) conſtante, *liſ*. conſtant.

Pag. 61. *lig*. 3. Aromates, *liſ*. Aromats.

Pag. 63. *lig*. 6. diviſent, *liſ*. diviſe.

Pag. 86. *lig*. 11. ce *liſ* le.

Pag. 87. *l*. 18 poumous, *l*. poumons.

Pag. 88. *lig*. 14. articifiellement *liſez* artificiellement.

Pag. 144. *lig*. 8. les, *l*. ces.

Pag. 268. *lig*. 17. quelques eſpéces, *liſez* quelque eſpéce.

Pag. 273. *lig*. 19. les uns, *liſ*. les unes.

TABLE DES CHAPITRES du Tome premier.

PRÉFACE du Traducteur. page ix.

Préface de l'Auteur. 1.

PREMIERE PARTIE.

Réflexions sur l'économie de la nature dans la vie animale. 15.

CHAP. I. *Réflexions générales sur la nature, l'efficacité & la nécessité de la tempérance ou de la sobriété, dans la cure des maladie chroniques.* 156.

SECONDE PARTIE.

Moyens & méthode de conserver la vie, & d'entretenir le corps dans un état perpétuel de sérénité.

CHAP. II. *De la nature & de la cause des maladies de l'esprit, en*

tant qu'elles dépendent de l'économie animale. 220.

CHAP. III. *Réflexions sur la nature, la cause & la théorie des maladies aigues, épidémiques, & contagieuses, qui attaquent les animaux & les hommes.* 266.

CHAP. IV. *Du sang.* 304.

CHAP. V. *Du mercure, de sa nature, de ses qualités sensibles, & de ses effets.* 323.

CHAP. VI. *Du lait, de sa nature & de ses différentes espéces.* 346.

Fin de la Table du Tome premier.

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE
RB
151